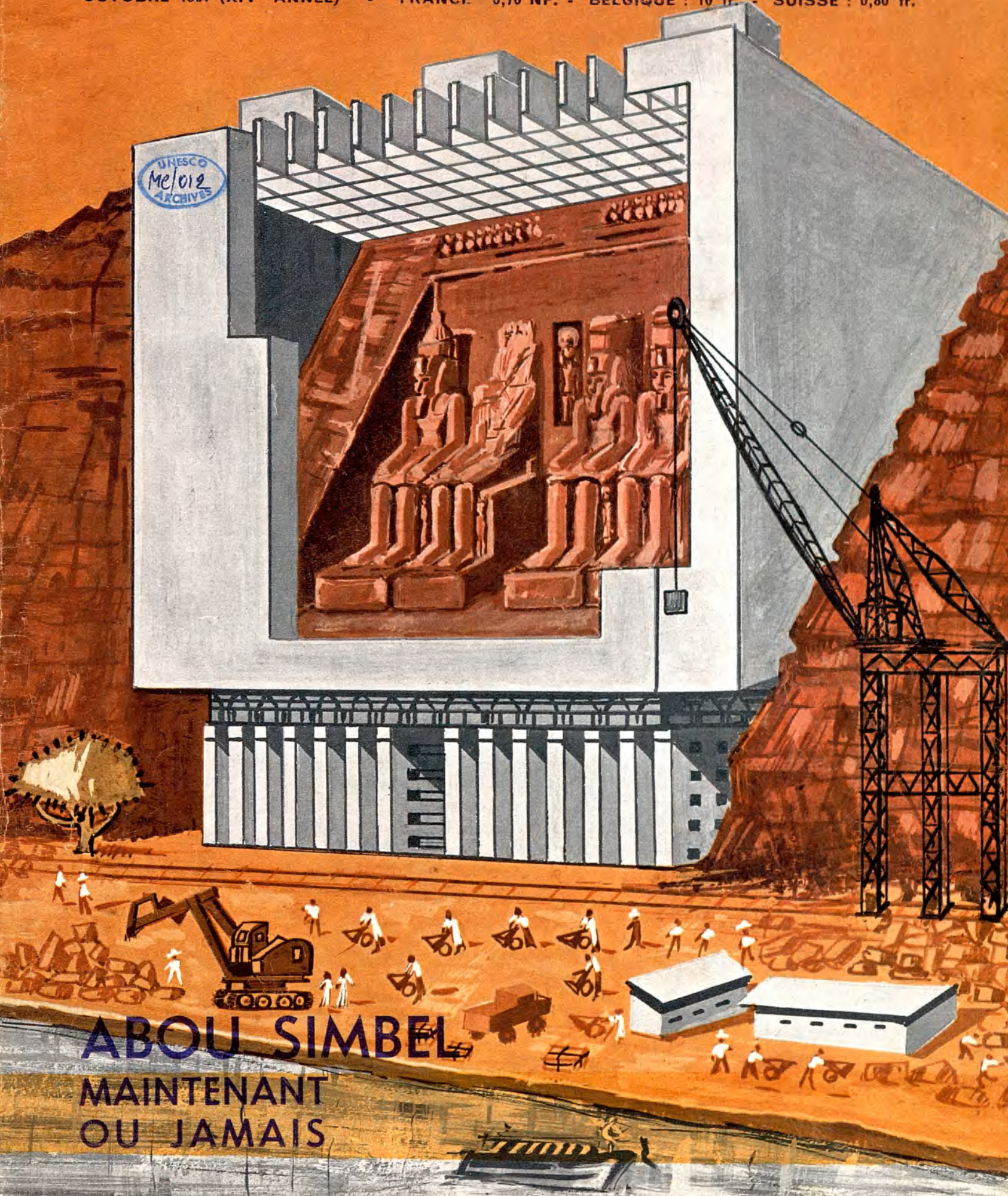


UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE



Le Courrier

OCTOBRE 1961 (XIV^e ANNÉE) - FRANCE : 0,70 NF. - BELGIQUE : 10 fr. - SUISSE : 0,80 fr.



UNESCO
Me/012
ARCHIVES

ABOU SIMBEL
MAINTENANT
OU JAMAIS



Cette tête colossale en granit rouge de Aménophis II, roi de Thèbes il y a 3 400 ans, est offerte — parmi bien d'autres sculptures ou objets — par le Gouvernement de la République Arabe Unie, en reconnaissance de l'aide reçue au cours de la Campagne Internationale pour sauvegarder les monuments de la Nubie. Photo Unesco

Publié en
8 éditionsFRANÇAISE
ANGLAISE
ESPAGNOLE
RUSSE
ALLEMANDE
ARABE
AMÉRICAINE
JAPONAISE

Pages

- 4 **ABOU SIMBEL, MAINTENANT OU JAMAIS**
- 7 (I) **CES HARDIS INGÉNIEURS D'IL Y A 3000 ANS**
- 10 (II) **DES VÉRINS POUR SOULEVER UNE MONTAGNE**
par Ritchie Calder
- 16 **COMMENT PHILÆ SERA SAUVÉE**
par Michel Conil Lacoste
- 21 **LA NUBIE, VASTE CHAMP DE FOUILLES**
par Louis A. Christophe
- 22 **DONS DE LA TERRE DES PHARAONS**
- 26 **LE " RELEVÉ " DU PASSÉ**
par Christiane Desroches-Noblecourt
- 30 **LES MONUMENTS QU'IL FAUT DÉPLACER**
- 32 **VOYAGE AU PAYS DE KOUSH**
par Rex Keating
- 38 **SEPT SIÈCLES DE CHRÉTIENTÉ SUR LES BORDS DU NIL**
par Laurence P. Kirwan
- 41 **NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT**
- 42 **LATITUDES ET LONGITUDES**

Mensuel publié par :
L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Bureaux de la Rédaction :
Unesco, Place de Fontenoy, Paris-7^e, France

Directeur-Rédacteur en Chef :
Sandy Koffler

Rédacteur en Chef adjoint :
Gordon R. Behrens

Secrétaires de rédaction :
Edition française : Jane Albert Hesse (Paris)
Edition anglaise : Ronald Fenton (Paris)
Edition espagnole : Arturo Despouey (Paris)
Edition russe : Veniamin Matchavariani (Moscou)
Edition allemande : Hans Rieben (Berne)
Edition arabe : Amin Chaker (Le Caire)
Edition japonaise : Shin-Ichi Hasegawa (Tokyo)

Maquettiste :
Robert Jacquemin

Ventes et distribution :
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e.
Belgique : Louis de Lannoy, 22, Place de Brouckère, Bruxelles.

★

Les articles et documents non-copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention « Reproduit du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro en question. Deux justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les articles signés ne pourront être reproduits qu'avec la signature de leur auteur. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

ABONNEMENT ANNUEL : 7,00 nouveaux francs ;
100 fr belges ; 8 fr suisses ; 10/-stg. Envoyer les
souscriptions par mandat C.C.P. Paris 12598-48,
Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris.
MC 61-1-160 F

Toute la correspondance concernant la Rédaction
doit être adressée au nom du Rédacteur en Chef.

ABOU SIMBEL MAINTENANT OU JAMAIS

C'est maintenant que se joue le destin d'Abou Simbel. « Maintenant ou jamais. » L'Unesco vient d'en appeler aux 100 nations membres.

Seule désormais, leur contribution peut sauver les deux temples colossaux d'Abou Simbel : sinon, ils disparaîtront sous 60 mètres d'eau par suite de la construction du haut barrage d'Assouan. Or, ces temples, qui furent taillés par la main de l'homme dans une montagne de grès dur, 13 siècles avant J.-C. appartiennent aux grands triomphes architecturaux de l'art pharaonique.

Le Conseil exécutif de l'Unesco doit savoir, pas plus tard qu'à la fin de ce mois d'octobre 1961, si ces témoignages d'une antique civilisation seront irrémédiablement perdus pour l'humanité, ou si le désastre leur sera épargné grâce aux efforts conjugués des nations.

L'ultime appel a été adressé le 4 août dernier par M. René Maheu, Directeur général de l'Unesco par intérim, dans un message consacré au développement actuel de la campagne internationale pour la sauvegarde des monuments de la Nubie. Il précisait que seules les contributions volontaires, qui devraient totaliser 67 000 000 de dollars, sauveraient Abou Simbel ainsi que d'autres temples et monuments d'Égypte et du Soudan menacés par le barrage d'Assouan qui, en retenant les eaux du Nil, formera dans quelques années un lac artificiel de 500 kilomètres. Aussi, l'Unesco a-t-elle demandé à tous les pays de répartir entre eux, pour une période de 7 à 9 ans, cette charge proportionnellement à leurs contributions au budget de l'Unesco.

D'ores et déjà, les problèmes techniques que posait la protection d'Abou Simbel sont résolus : on a mis au point un projet où l'on a pu voir « l'entreprise la plus audacieuse des temps modernes ». Les deux temples seront découpés dans cette montagne même où ils furent creusés il y a 3 000 ans, emballés dans des « caisses » de béton, et hissés de 60 mètres par des vérins géants. (Voir article page 10.)

Le Comité d'Action International, qui assiste et aide le Directeur général à constituer le fond de sauvegarde, a suggéré qu'un appel soit lancé aux 100 Etats membres. En effet, le Comité d'Action, qui comprend des représentants des cinq continents, s'était réuni en juin dernier pour examiner le développement actuel de la campagne. Il était alors en mesure de juger que les opérations de secours — hormis le projet concernant Abou Simbel — étaient presque totalement assurées, mais que le financement nécessaire pour sauver les deux temples s'imposait de toute urgence.

Car, dès le 1^{er} janvier 1962, il faut signer le contrat avec la firme qui sera chargée des opérations de protection sous la surveillance d'un comité international de contrôle et d'une société d'études techniques ; auparavant, des travaux préparatoires doivent être mis en train, et le gros œuvre ne peut, dans tous les cas, commencer après mai 1962, si l'on veut que les monuments soient sauvés avant la montée des eaux.

En conséquence, des assurances doivent être données par les gouvernements avant la fin d'octobre 1961 pour

que le Conseil exécutif de l'Unesco soit en mesure de répondre positivement à la République Arabe Unie. Faute de quoi, Abou Simbel sera rayé des merveilles vivantes. On estime qu'il faut 20 000 000 de dollars pour les travaux préliminaires et les premiers versements à la signature du contrat, en 1962, puis 13 000 000 de dollars pour 1963.

Le président Gamal Abdel Nasser, dans un exposé qu'il a fait le 20 juin de cette année, a décrit Abou Simbel comme « le symbole majestueux de l'héritage artistique de la civilisation nubienne... Le sauvetage des deux temples constitue la pierre angulaire de ce legs du passé... qui nécessite le concours de tous les efforts ».

On évalue à 87 000 000 de dollars le montant total des sommes nécessaires à toutes les entreprises de sauvegarde des monuments de la Nubie, compte non tenu des fouilles archéologiques et préhistoriques. Ces sommes couvrent le démontage et le déplacement de 23 temples, tombeaux, églises chrétiennes primitives et chapelles creusées dans le roc, tant en Égypte qu'au Soudan — qui exigent 10 000 000 de dollars ; la protection de l'île de Philae (6 000 000 de dollars) et la protection des deux temples d'Abou Simbel (70 000 000 de dollars).

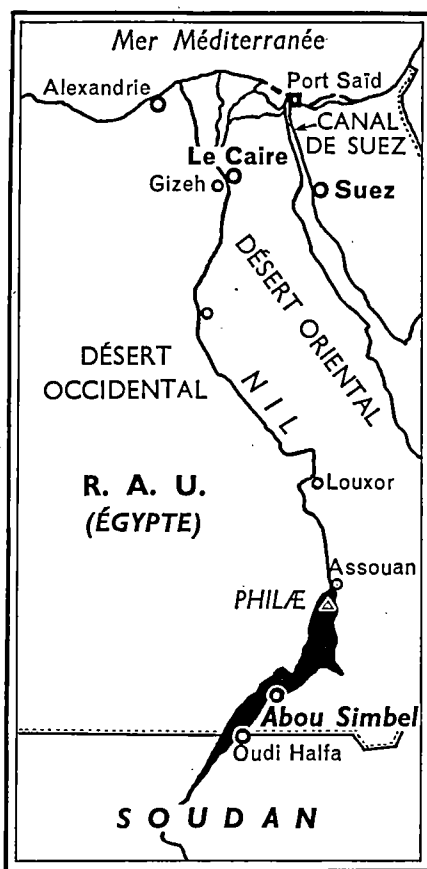
Actuellement, le nouveau haut barrage, ou Sadd el Aali, est en voie de construction. Il est situé à quelque 6 kilomètres de l'actuel barrage d'Assouan, en Égypte. Edifié par la République Arabe Unie avec l'aide de l'Union soviétique, il arrêtera le fleuve et formera un énorme lac artificiel qui inondera la vallée du Nil à la fois en Égypte et au Soudan.

Pour l'Égypte, il ouvrira une ère de prospérité nouvelle. La production totale de produits alimentaires se trouvera augmentée de moitié ; plus de 1 000 000 d'hectares de désert s'ouvriront à la culture ; en outre, plus de 300 000 hectares actuellement submergés seront récupérés. Enfin, le barrage permettra à l'Égypte de multiplier par 10 environ sa production hydroélectrique actuelle.

Le nouveau barrage est donc pour l'Égypte une nécessité économique. Il n'en demeure pas moins qu'en 1968 tous les temples et monuments dans la zone où s'étendra le lac nubien auront disparu sous les flots. Conscients de la gravité d'un tel sacrifice et dans l'impossibilité de l'empêcher par leurs seuls moyens, les gouvernements de la R.A.U. et du Soudan ont, en 1959, demandé à l'Unesco de les aider. Et, le 8 mars 1960, M. Vittorino Veronese, directeur général de l'Unesco, ouvrait la campagne internationale pour la sauvegarde des monuments de la Nubie, connue aujourd'hui dans le monde entier.

A son appel, des réponses à la fois encourageantes et positives ont été faites. Ce fut, comme a pu le dire dernièrement le président des Etats-Unis, « un élan de la sympathie et du cœur qui se traduisit par un véritable effort international ».

Car les gouvernements, les organisations publiques et privées, les personnes privées aussi, offrirent leur aide. Dans divers pays, les enfants eux-mêmes organisèrent des collectes. La presse mondiale, la radio, le cinéma et la télévision unirent spontanément leurs efforts pour assurer le succès de la campagne. Dans une vingtaine de pays se formèrent des comités nationaux, composés d'archéolo-



Carte Courrier de l'Unesco

Cette carte de la Vallée du Nil montre l'énorme lac artificiel (partie noire) qui se formera quand le nouveau Haut Barrage d'Assouan sera terminé en 1968, et dont les eaux submergeront de nombreux trésors historiques, à la fois en Égypte et au Soudan.

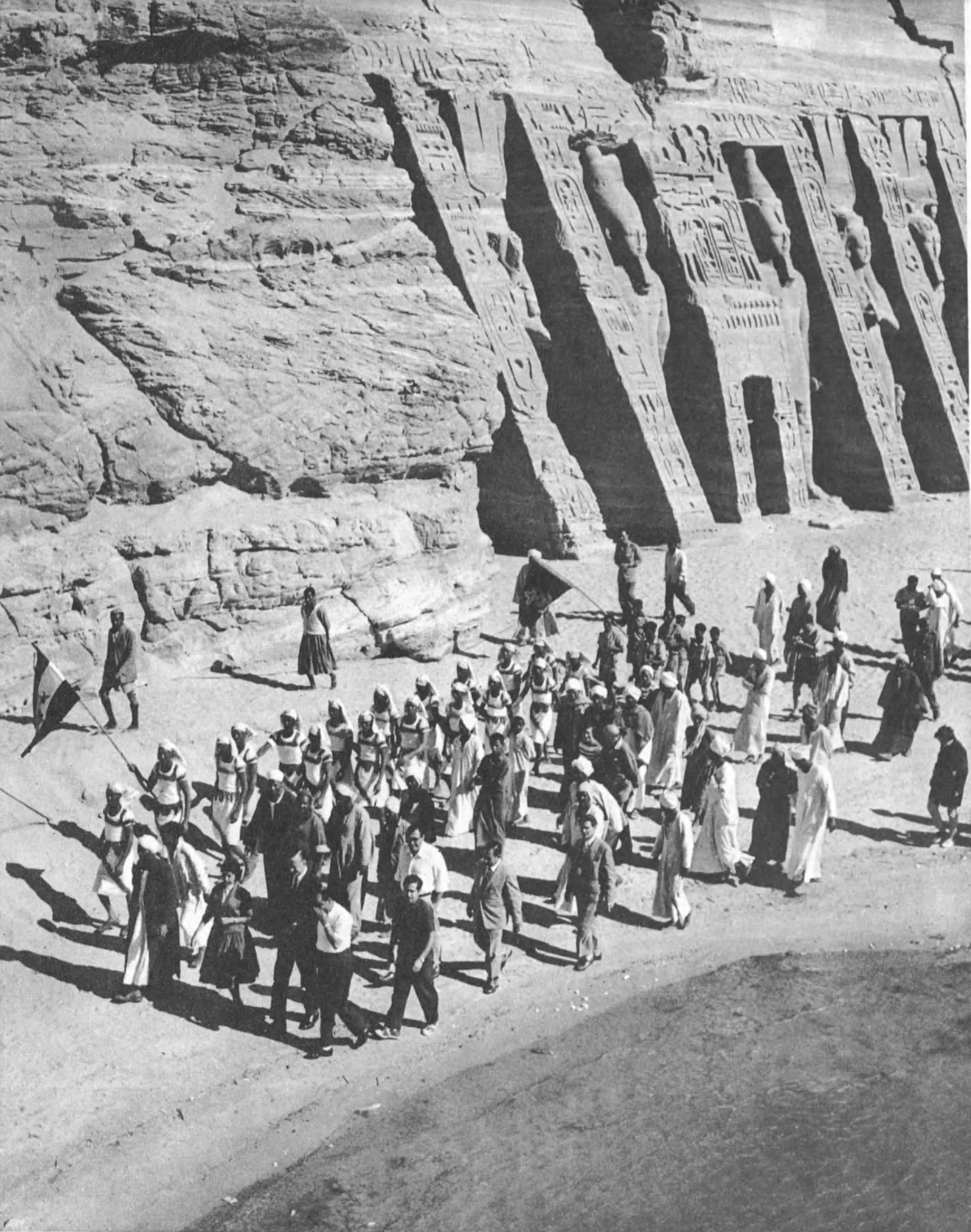


Photo © Almasy, Paris

COSTUMES DE L'ANCIENNE ÉGYPTÉ portés par un groupe folklorique qui accueillait l'année dernière des spécialistes de l'Unesco et des journalistes du monde entier invités par la République Arabe Unie à visiter la Nubie. On voit à l'arrière-plan les splendides statues qui se dressent à l'entrée du Temple de la Reine Nefertari et de la déesse Hathor, à Abou Simbel, et dont le pied n'est séparé des eaux du Nil que par une étroite bande de sable. 5

Maintenant ou jamais

gues connus et de personnalités de la science et des arts, autant que d'hommes politiques, d'hommes d'affaires ou de responsables d'organisations civiles.

La République Arabe Unie a, quant à elle, garanti 20 000 000 de dollars pour Abou Simbel. Le gouvernement des Etats-Unis a offert une somme de 10 000 000 de dollars (à laquelle le Congrès doit donner son approbation), dont 6 000 000 pour assurer la sauvegarde de Philæ, 2 500 000 pour le déplacement de certains temples et, enfin, 1 500 000 pour l'envoi de missions archéologiques de fouilles en Nubie.

En mars dernier, alors qu'il annonçait la contribution de la République Arabe Unie, le président Nasser déclarait :

« A l'heure où nos efforts tendent vers la construction du Haut Barrage, aux fins d'exécuter les plans économiques, nos espoirs se portent vers les trésors de Nubie afin de préserver des monuments si précieux — à nous qui en sommes les dépositaires — aussi bien qu'au monde entier qui croit fermement que les principes culturels de l'humanité se complètent dans le passé et dans le présent. »

QUANT au Président du Soudan, Ibrahim Abboud, il témoignait d'un même état d'esprit en assurant que son pays avait conscience d'être responsable envers le reste du monde des antiques monuments qui demeuraient dans ses frontières « car, disait-il, l'histoire du Soudan est partie constitutive de l'histoire de l'humanité ».

A la campagne de sauvegarde incombent donc des tâches immenses, qui ont été réparties en trois catégories. La première requiert l'organisation d'enquêtes systématiques et de missions de fouilles dans les sites archéologiques et préhistoriques qui se trouvent au sein des étendues menacées, tant en Egypte qu'au Soudan.

La deuxième catégorie de travaux comprend le démontage et le déplacement des anciens temples et d'autres monuments historiques qu'il faut sauver avant la montée des eaux.

La troisième et dernière catégorie est faite des deux projets les plus considérables de toute la campagne : la préservation *in situ* des temples de l'île de Philæ et des temples de Abou Simbel.

Si le Congrès des Etats-Unis approuve, selon la recommandation du Président Kennedy, l'attribution à Philæ de 6 000 000 de dollars, l'avenir des temples de l'île est sauf. Dans son message au Congrès, M. Kennedy, en effet, a déclaré :

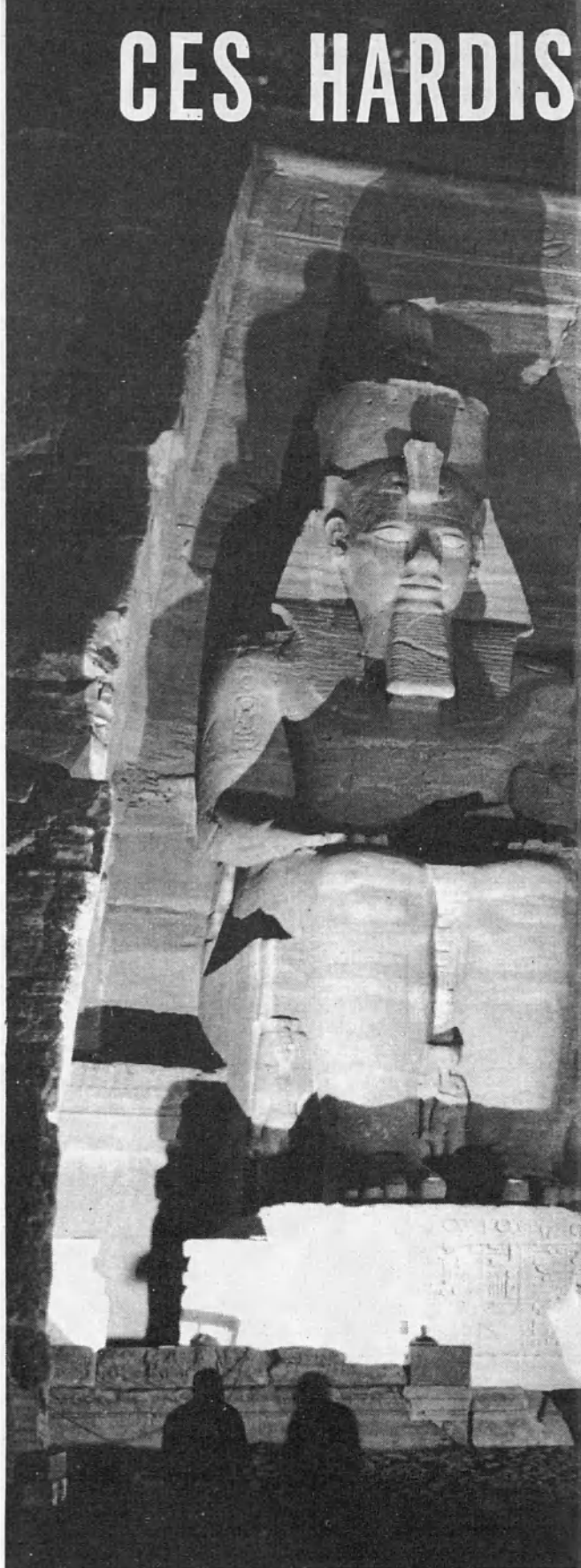
« Les Etats-Unis, qui représentent l'une des civilisations les plus nouvelles, font depuis longtemps le plus grand cas de l'étude des cultures du passé ainsi que de la protection des grandes réalisations de l'art et de la pensée de l'homme... Je recommande que nous nous joignons à d'autres nations par l'intermédiaire de l'Unesco pour empêcher ce qui pourrait autrement constituer une perte irréparable pour l'histoire scientifique et culturelle de l'humanité. »

Ainsi, la Campagne de l'Unesco a presque atteint son but — sauf en ce qui concerne les deux temples de Abou Simbel. C'est dans les quelques semaines qui vont suivre qu'il faut résoudre l'alternative « maintenant ou jamais », c'est-à-dire gagner ou perdre la bataille.

Dans un article que publiait dernièrement *The Times* de Londres, Sir Mortimer Wheeler, le fameux archéologue britannique, décrivait Abou Simbel comme un chef-d'œuvre unique de son espèce, tant par ses dimensions que par son état de conservation. On ne pouvait, écrivait-il, consentir à la disparition de telles merveilles.

« L'accepter signifierait plus que la perte de Abou Simbel elle-même. Ce serait essentiellement une défaite de l'esprit. Soixante-dix millions de dollars répartis sur neuf ans, et entre une douzaine ou une vingtaine d'Etats membres, ne semble pas un prix trop élevé pour le triomphe d'une coopération mondiale à une entreprise humaniste. Mais pour être pleinement efficace, l'effort ne peut souffrir aucun délai... Aujourd'hui, sur le plan international, l'épreuve exemplaire, c'est Abou Simbel. »

CES HARDIS

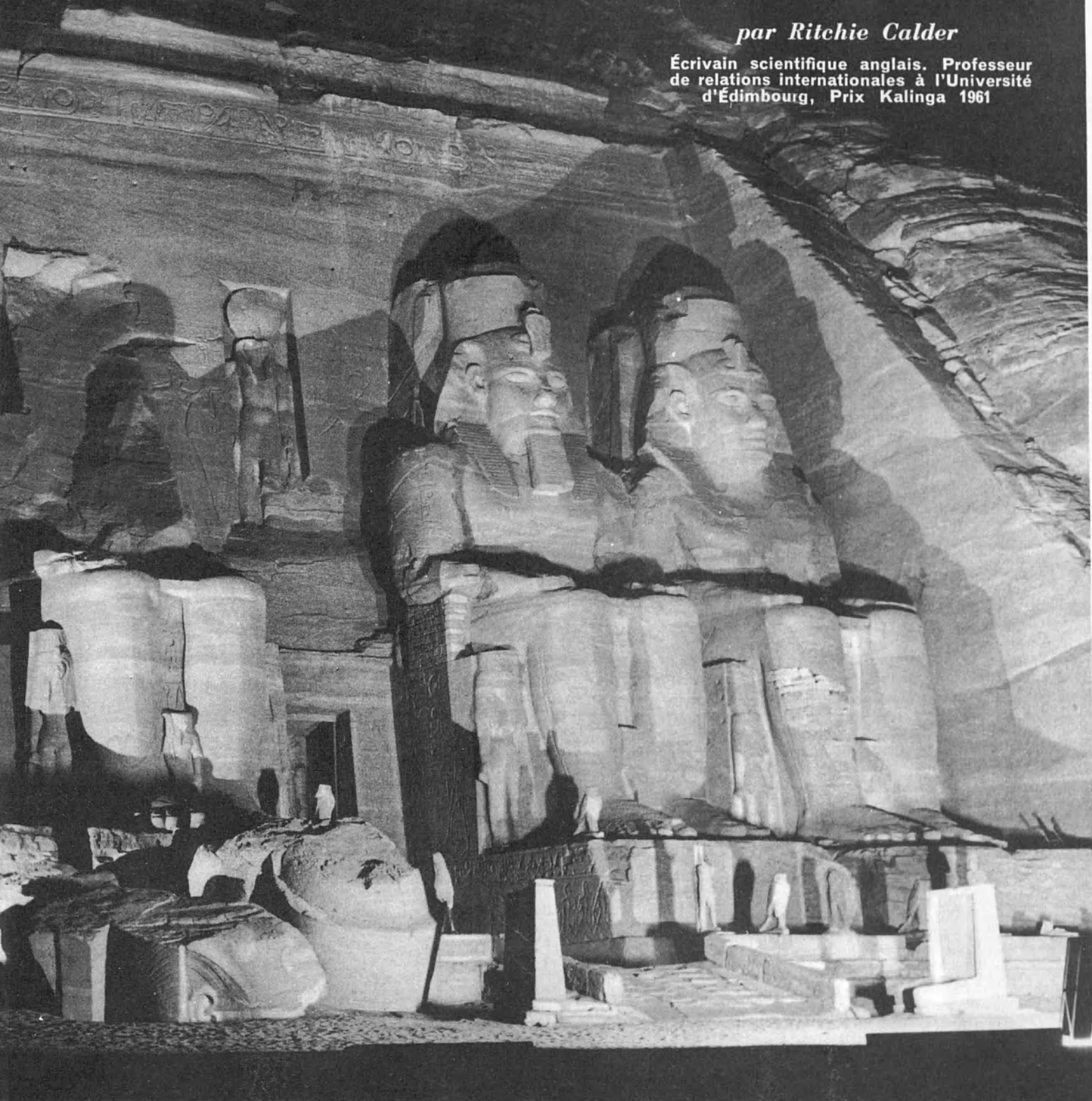


Photos Unesco - Paul Almasy

INGÉNIEURS D'IL Y A 3 000 ANS

par Ritchie Calder

Écrivain scientifique anglais. Professeur de relations internationales à l'Université d'Édimbourg, Prix Kalinga 1961



UN CHEF-D'ŒUVRE EN DANGER. Construit il y a plus de 3 000 ans, sous le Nouvel Empire, à l'époque de la XIX^e dynastie, le Grand Temple de Abou Simbel est de dimensions colossales. Il a 33 mètres de haut, 38 mètres de large et plus de soixante mètres de profondeur. A la façade sont adossées quatre statues colossales de Ramsès II (que l'on voit ici photographiées de nuit à la lumière des projecteurs). Notre photo de gauche montre l'une des deux statues de la Reine Nefertari, épouse de Ramsès II, qui se dressent dans le petit temple entre celles du pharaon.

1

Le grand public assimile le plus souvent la grandeur de l'Égypte à la géométrie rigoureuse des pyramides, ces remarquables réalisations du génie civil qui a su édifier des montagnes de maçonnerie. Mais pour les experts, ce sont les sanctuaires taillés dans le roc qui caractérisent le sommet de l'art funéraire égyptien allié à une intuition scientifique aigüe.

Il y a de grands temples égyptiens dont on ne cesse d'admirer les proportions magnifiques, les colonnades et les sculptures. Mais les architectes pouvaient choisir à leur gré le site qui leur convenait le mieux, comme les maîtres d'œuvre pouvaient trier les pierres de taille nécessaires à la construction ou la décoration. Comme le sculpteur aussi pouvait décider pour la statue qui allait être érigée quelle était la pierre la plus convenable, la plus résistante, le grain le plus pur.

Une telle liberté était refusée aux architectes et aux

Un temple-montagne à la gloire du Pharaon



Photo Madeleine Pottier

maçons des sanctuaires taillés dans le roc. Au lieu de choisir leurs matériaux, ils devaient trouver une montagne ou un terrain escarpé qui pût convenir exactement à leurs exigences. Quand ils l'avaient trouvé, leur audace artistique était prisonnière du site.

Parmi les plus majestueux de ces temples taillés dans la pierre vive demeurent le Grand et le Petit Temple d'Abou Simbel ; ici, dans le roc indestructible prit corps l'immortalité des dieux et de Ramsès II. Les plans des temples avaient été tracés sous Seti I^{er}, mais ce fut Ramsès II qui les fit réaliser dans toute leur splendeur pendant son règne étonnant, qui dura 67 ans, de 1300 à 1233 avant Jésus-Christ.

Les géologues modernes qui ont étudié le site d'Abou Simbel n'ont pas ménagé leur admiration pour leurs prédécesseurs qui avaient choisi, il y a 3 200 ans, un tel emplacement.

Cinquante kilomètres au nord de la Seconde Cataracte, sur la rive gauche du Nil, quand le cours du fleuve s'infléchit vers l'est, se dressent deux éminences rocheuses que coupe un défilé. L'une des premières conditions requises était donc satisfaite ici, puisque le temple, en surplomb sur le fleuve, faisait face au soleil levant.

A proximité, la rive gauche de la vallée est escarpée ; le lit du fleuve a creusé une coupure que domine une falaise de grès de quelque 120 mètres de haut et qui a pu permettre aux géologues de ces temps anciens de juger de la structure des roches qui s'offraient à eux. Mais ce n'était là que constatation toute superficielle.

Car comment savaient-ils, comme on peut de nos jours le déterminer, qu'il n'y avait pratiquement pas d'affaissement des couches granitiques ? Comment avaient-ils la certitude que l'intérieur de la montagne pouvait, architecturalement parlant, abriter le Grand Temple qu'ils avaient l'intention d'y creuser ? Comment pouvaient-ils avoir l'assurance que la résistance des grès se prêterait à la sculpture des statues colossales et des frises ?

Que savaient-ils de la chimie minérale, et des particules de sable qui sont liées par ce ciment que constitue l'oxyde de fer, lequel donne à la roche sa couleur merveilleuse, qui passe au gré de la lumière et de l'ombre du rose au violet ? Et que savaient-ils encore de la porosité des roches, et de la puissance d'érosion de l'eau du Nil, et de la nappe phréatique sous la montagne qui, sous l'action du soleil échauffant la roche, aurait pu être littéralement aspirée par capillarité ? Car de cette « aspiration » aurait résulté la dissolution des minéraux dans la roche, par réaction chimique et précipitation des sels — toutes choses qui auraient pu altérer la composition particulière du grès.

Or, l'immortalité sculptée du pharaon dépendait de la permanence de la roche qu'ils avaient choisie. Que savaient-ils des risques de désagrégation ? Comment pouvaient-ils, à partir d'un examen de surface, décider que les couches rocheuses dans la montagne supporteraient à coup sûr l'appareillage de structure d'un temple aussi grandiose que celui qu'exigeait Ramsès ? De telles décisions mettaient en jeu non seulement l'honneur des géologues et des ingénieurs de ces temps anciens, mais aussi, on peut le présumer, leur vie.

Citons l'un des rapports techniques établis l'année dernière par les experts : « Les temples d'Abou Simbel sont de merveilleuses réalisations. Toute considération mise à part sur ces monuments en tant que tels, nous avons été saisis d'admiration pour les profondes connaissances que de toute évidence possédaient les Egyptiens de l'Antiquité.

Le plus grand des deux temples taillés dans le roc (ou spéos, suivant la terminologie actuelle) fait face à l'est et au soleil levant. Sa façade a 33 mètres de haut et 38 mètres de large. Il a été dédié par Ramsès à Re-Harakté, Aman-Ré et Ptah, les dieux des dieux de l'Égypte. Par ses proportions et sa structure, il est analogue à un temple qui n'aurait pas été souterrain, mais édifié en plein air.

Sur une large terrasse bordée d'une rangée de statues qui représentent tour à tour Osiris et le Faucon sacré se trouvent, appuyées à la façade monumentale, quatre statues géantes de Ramsès II assis. Il porte les emblèmes de la royauté, la couronne du Pharaon. Bien que les personnages aient 20 mètres de haut, les proportions sont parfaites. Les mains sur les genoux, regardant le soleil levant, le roi quadruplement immortalisé monte la garde devant le temple.

Le portail rectangulaire du temple est surmonté d'une statue de Re-Harakté, dieu du soleil, que « chaque matin les rayons du soleil viennent directement frapper, si bien qu'il semble avancer pour saluer le soleil levant ». Au sommet du portail court une frise de babouins.

A l'entrée du temple souterrain, se trouve une vaste salle, ou cour du temple, de presque 300 mètres carrés. Elle est divisée en trois nefs par des piliers quadrangulaires — et à huit d'entre eux est adossée une statue du roi de plus de 10 mètres de haut. Ces statues étaient peintes, comme on le voit encore par endroits ; les bas-reliefs qui couvrent les murs retracent la victoire du roi sur les Hittites, ou bien évoquent d'autres scènes de guerre. Le plafond est décoré de peintures, vautours allés, et tablettes à la louange de Ramsès.

Un étroit passage conduit au sanctuaire intérieur qui abrite les trois dieux auxquels le temple est dédié, et celle de Ramsès lui-même. Et c'est ici que l'on peut constater la sagace habileté des architectes et des ingénieurs ; comme de modernes spécialistes de l'éclairage, ils imaginèrent de faire pénétrer les rayons du soleil sur soixante-trois mètres au cœur de la montagne. Mais tel était leur génie qu'ils réussirent à laisser éternellement dans l'ombre le dieu des enfers, Ptah (à l'extrême gauche), alors que le soleil levant illuminait progressivement les trois autres immortels. Cette particularité d'Abou Simbel, unique au monde, est devenue, lors du choix final du projet de sauvetage, l'un des facteurs importants à prendre en considération.

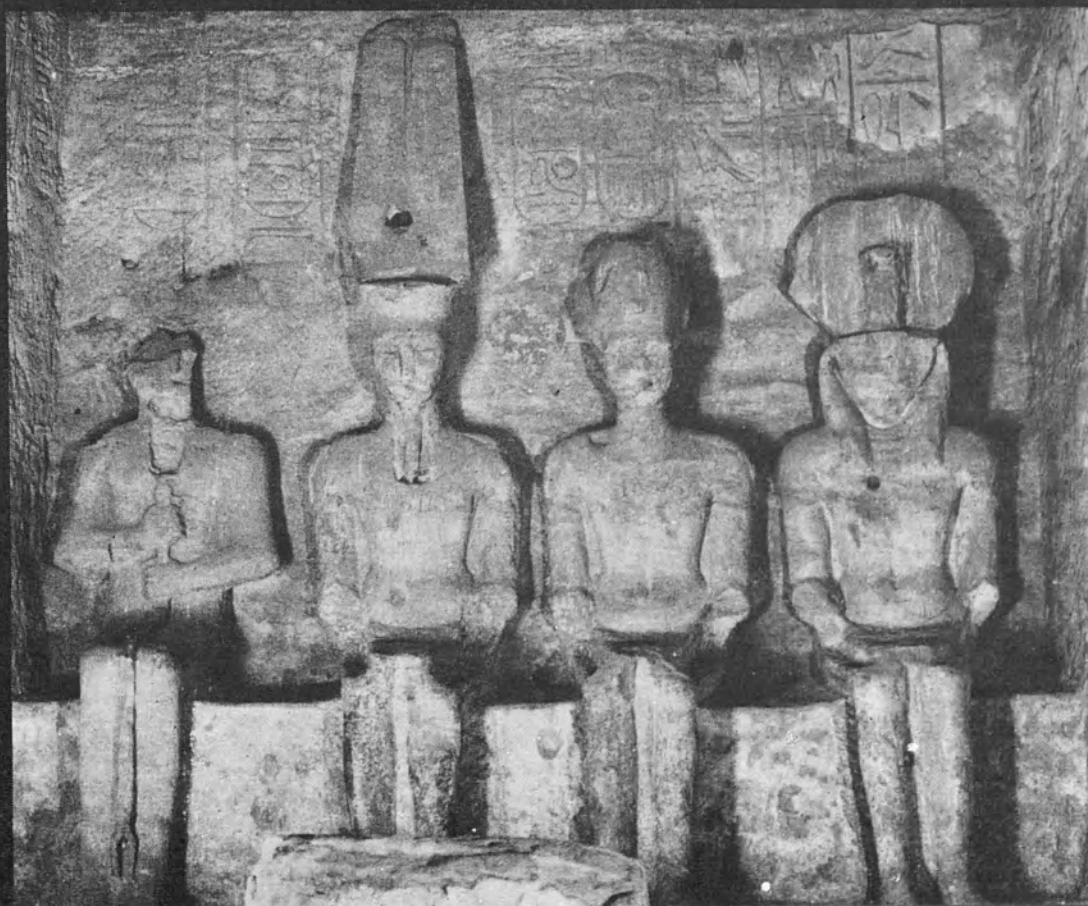
A Nefertari, son épouse, Ramsès a dédié le petit temple, 150 mètres plus loin environ, au-delà d'une coulée de sable. Sa façade, large de 27 mètres et haute de 12 mètres, est ornée de six statues colossales qui ont chacune 10 mètres de haut. Elles sont disposées en deux groupes, et dans chacun d'eux la statue de la reine se tient entre celles du Pharaon, la reine a ses fils à ses pieds. Sur l'un des piliers, il est précisé que « le roi a bâti ce temple en le taillant dans la montagne du pays de Takens ».

Citons de nouveau les experts : « L'inspiration des monuments d'Abou Simbel dépasse de loin les conceptions traditionnelles des Egyptiens de l'Antiquité, pour qui la pyramide signifiait la perfection architecturale absolue, au terme d'une longue évolution qui visait à l'abstraction géométrique ; or, ce qui domine ici, c'est le sens plastique de l'ensemble. Le monument se détache sur ce qui l'environne, l'architecture épouse la sculpture, et la sculpture acquiert dans l'ensemble une valeur dominante. »

LES DIEUX SALUENT LE SOLEIL



A toute heure du jour, le Grand Temple de Abou Simbel est saisissant, mais c'est à l'aube que le spectacle est extraordinaire. Rien n'a été laissé au hasard ; ni le choix du site, ni l'architecture des salles et du vestibule creusés au sein de la montagne. Et au soleil levant, l'audace et la science des architectes et des ingénieurs de l'ancienne Egypte deviennent pleinement sensibles. Car ils surent utiliser la lumière en maîtres, comme nos photos le montrent ; les rayons du soleil frappent d'abord les statues de la façade (ci-contre), puis pénètrent profondément dans l'intérieur du temple. Ci-dessus, de gauche à droite, à travers les portes, le soleil baigne les énormes piliers osiriaques de sa lumière d'or et à certaines époques de l'année, le sanctuaire qui se trouve à 60 mètres de profondeur. Alors les dieux émergent de l'ombre, comme Amon « Le Dieu de Thèbes » (à gauche). Ci-dessous, les quatre immortels du sanctuaire : Ptah, qui seul reste éternellement dans la nuit, car il est le roi des Enfers, Amon, Ramsès II et Ré-Harakté, dieu du soleil levant.



DES VÉRINS POUR SOULEVER UNE MONTAGNE

②

Les temples d'Abou Simbel, joyaux irremplaçables d'une culture d'il y a 3 200 ans, font partie de l'héritage de l'humanité. Les besoins de l'Égypte moderne et la technologie contemporaine rendent nécessaire la construction du haut barrage du Sadd el Aali, mais le présent ne peut se permettre de dilapider le passé. Il y a là l'œuvre de ceux qui firent Abou Simbel, des savants (car il s'agissait bien de savants, comme nous venons de le voir), des artisans et des artistes qui l'ont dédiée non seulement aux dieux, mais à la postérité. Et le moins que puisse faire notre civilisation, c'est d'employer ses forces intellectuelles et techniques à la sauver.

L'Unesco est ici dans son rôle : pour les générations à venir, elle se veut responsable des richesses du passé. Combien de ces antiques trésors, qui ne peuvent être sauvés, comme par exemple les grandes citadelles de briques de Nubie, pourront-ils être étudiés avant la montée des eaux ? Voilà le noble défi que relèvent les archéologues au nom de la connaissance et de la conscience universelle.

Mais de tous les trésors de Nubie, la sauvegarde des temples d'Abou Simbel est à elle seule une gageure sans exemple pour l'humanité tout entière. En vue de préserver les deux monuments, quatre projets ont été attentivement examinés :

1. Surélever les temples et les rochers eux-mêmes au-dessus du niveau des eaux ;
2. Construire un barrage de terre avec enrochements pour protéger les deux temples ;
3. Construire un barrage de ciment en face de chacun des temples ;
4. Construire un vaste barrage de ciment en coupole pour protéger les deux temples à la fois.

Des solutions envisagées, deux étaient retenues à la fin de 1960. L'un des projets émanait du bureau d'études André Coyne et Jean Bellier, de Paris ; il s'agissait de bâtir une digue d'enceinte qui aurait entouré les deux temples. L'éventail de la digue prévoyait devant les temples un espace très dégagé, mais toutefois le barrage lui-même se serait élevé devant la façade des temples, si bien que, entre autres inconvénients, il n'aurait plus permis aux rayons du soleil de pénétrer au cœur de la montagne, détruisant ainsi l'audacieuse conception de l'éclairage des constructeurs de l'antiquité.

De plus, des difficultés techniques relatives au pompage des infiltrations d'eau auraient provoqué des dépenses perpétuelles d'un montant de 300 à 400 000 dollars par an (1,5 à 2 millions de NF par an). La construction d'un barrage de protection serait à elle seule revenue à 82 millions de dollars (410 millions de NF). Autre objection à ce projet : lors de la mise en eau du grand barrage, le niveau de la nappe d'eau souterraine pourrait s'élever, si bien qu'en dépit même de la digue de protection, les rochers de la montagne d'Abou Simbel risqueraient d'être saturés d'humidité et que le pompage pourrait détériorer les temples.

Le second projet était de nature très différente. Préparé par trois firmes italiennes (Italconsult, Impresit et Lodigiani), il était dû à un architecte-archéologue italien, Piero Gazzola ; il a été soumis à l'Unesco par le gouvernement italien en octobre 1960. Il s'agit, aux termes de ce projet, d'encastrement chacun des deux temples dans une « caisse » de ciment et de soulever la masse de rocs de 62 mètres au-dessus du niveau actuel des eaux, puis de



LA PELLICULE SAISIT DES TRÉSORS. La puissante architecture de Abou Simbel et toutes ses statues ont été taillées dans le roc dur. On ne peut démonter le temple, aussi devra-t-on le soulever tel qu'il a été bâti, d'une seule pièce. Le grès de la roche est particulièrement sensible à la désagrégation provoquée par l'eau. Et même si le temple n'était submergé que peu de temps, les peintures aux couleurs délicates, toujours intactes sur les murs et les plafonds, disparaîtraient complètement. Bien avant l'audacieux projet de surélévation des temples, chaque décimètre carré du grand ensemble de Abou Simbel était attentivement examiné.



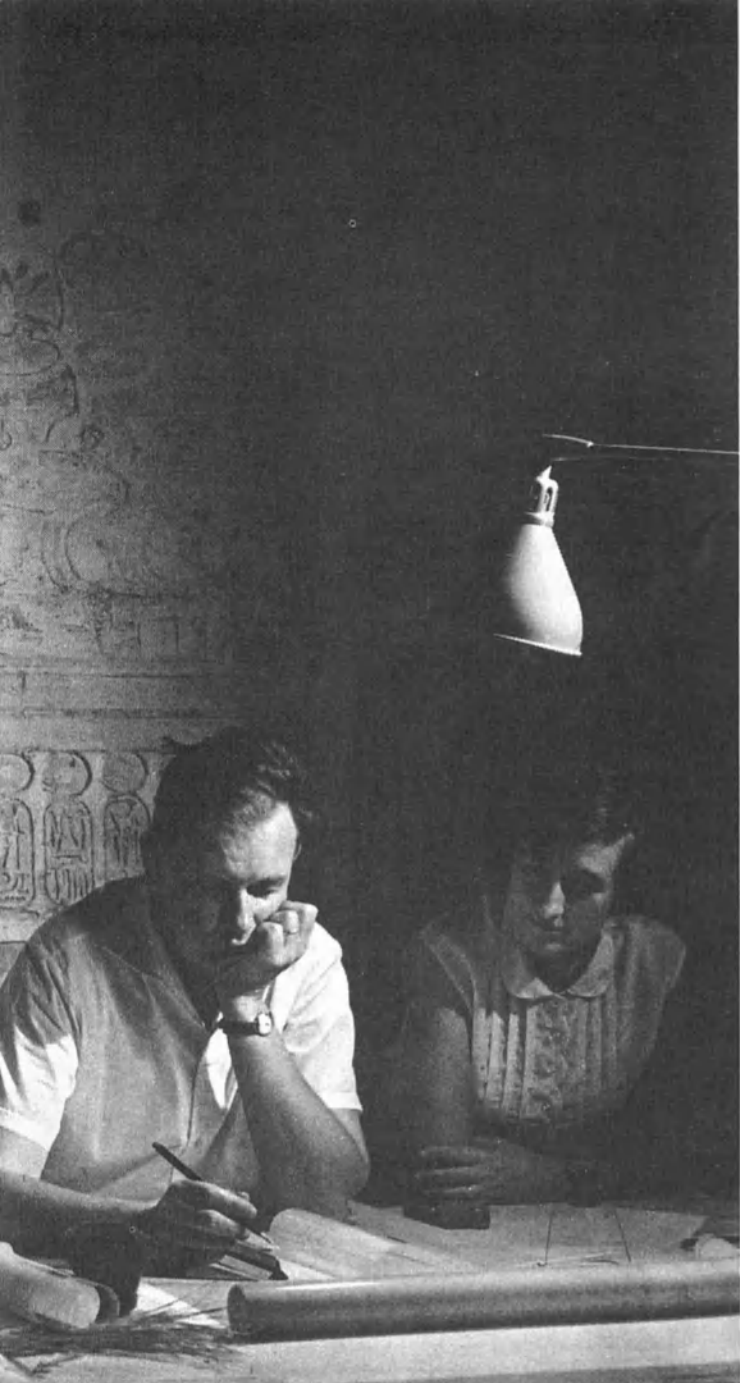
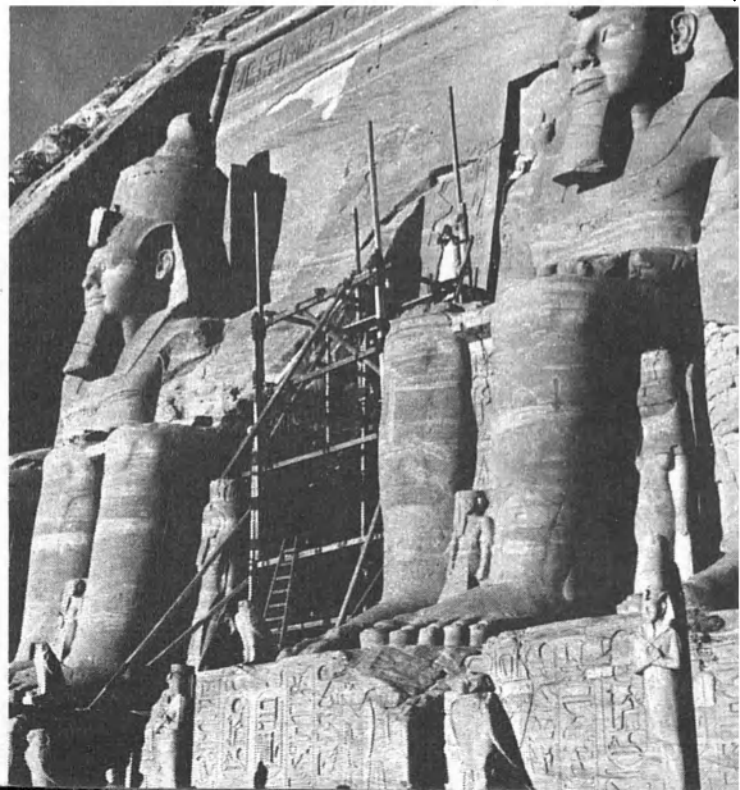


Photo Unesco - Paul Almasy

Peu à peu s'amassèrent les photos en blanc et noir, les photos en couleurs, les négatifs photogrammétriques (qui permettent de faire une reconstitution rigoureusement exacte des objets), les relevés d'architectes, les moulages et les copies de textes hiéroglyphiques, d'inscriptions et de graffiti. Nos photos montrent, ci-dessus, un architecte suisse, Jean Jacquet, travaillant à un relevé dans le Grand Temple; ci-dessous, à gauche, un photographe travaille, perché sur un pilier osiriaque; à droite, entre deux des colosses de la façade, on monte des échafaudages pour les travaux de photogrammétrie.

Photo Unesco - Paul Almasy



recomposer le panorama original de l'ensemble de la montagne, de sorte que, dans leur nouvelle situation, les temples gardent avec le Nil les rapports de perspective qu'ils avaient à l'origine, mais à une altitude plus élevée.

En janvier 1961, un comité d'experts nommés conjointement par l'Unesco et le gouvernement de la République Arabe-Unie, a recommandé à l'unanimité l'adoption du projet de surélévation des temples, mais, comme certains problèmes techniques se posaient encore, ce projet fut alors renvoyé devant une nouvelle commission, composée d'experts scandinaves. Celle-ci a confirmé les possibilités de réalisation du projet italien, lequel a été accepté en juin 1961 par le gouvernement de la République Arabe-Unie. Il nécessitera un investissement de 70 millions de dollars (350 000 000 NF).

Ce projet est d'une audace novatrice qui restituera au xx^e siècle quelque chose de la pensée antique, si grandiose qu'elle put concevoir la Grande Pyramide, composée de 2 300 000 blocs de pierre taillée, pesant chacun 2 tonnes et demie; ou le Grand Sphinx sculpté dans un gigantesque bloc inutilisé de la Grande Pyramide; ou encore Abou Simbel lui-même, le temple-montagne.

CETTE hardiesse de notre xx^e siècle n'est d'ailleurs pas sans rappeler les ziggurats de Mésopotamie. Ces ziggurats étaient, à l'origine, des autels au niveau du sol, mais le clergé, pendant des générations et des générations, a voulu parachever l'œuvre existante en construisant des autels de plus en plus hauts, ajoutant un ziggurat au précédent, jusqu'à obtenir une montagne faite de main d'homme, et d'âge en âge couronnée d'un temple.

À Abou Simbel, les deux temples seront surélevés séparément, et chacun sera soutenu par une structure alvéolaire de ciment, qui formera un énorme piédestal. La surélévation constituera un exploit jamais tenté jusqu'ici à une telle échelle. Dans le cas du grand temple, il faudra soulever avec une précision et une délicatesse sans exemple un fragment de montagne dont le poids est de 250 000 tonnes.

Revenons au site. Les deux temples reposent au sein du roc. Leurs façades aux statues colossales sont d'aplomb sur l'escarpement de la falaise qui domine la rivière. La plate-forme rocheuse sur laquelle elles sont installées est à 120 mètres au-dessus du niveau de la mer. Quand le haut barrage sera achevé, l'eau montera à la cote 180, c'est-à-dire à 180 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ainsi, pour se trouver au-dessus du niveau de l'eau, les fragments de roche dans lesquels les temples sont enclos devront être élevés d'au moins 60 mètres et repris, des fondations, en sous-œuvre.

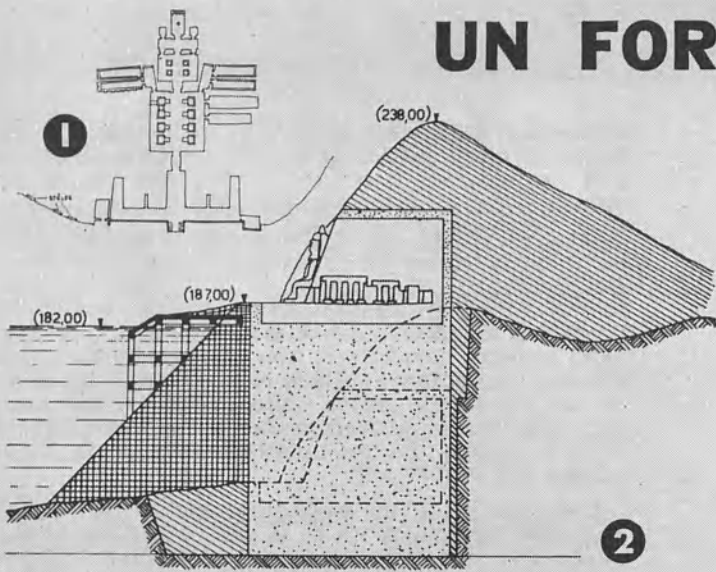
Bien entendu, avant que ne soit mise en train l'opération de surélévation proprement dite, il faudra prendre au préalable toute une série de précautions. Il faudra protéger le terrain en face du temple par des calssons, un remblai de 134 mètres de haut, afin d'assurer la sécurité des travaux quand les eaux du barrage commenceront à monter. Il faudra creuser à la cote 105 une fosse qui s'étendra devant le temple tout entier. Elle devra donc n'avoir pas moins de 15 mètres de profondeur, puisque c'est à partir de cette excavation que l'on creusera des galeries sous le temple pour permettre son enlèvement.

Par ailleurs, les temples proprement dits seront consolidés avec soin, — opération presque aussi délicate que de raccommoquer de la porcelaine. On a déjà examiné attentivement les structures, colosses compris, afin de déceler les fissures qui ont pu se former dans la pierre. Il est fort possible que quelques-unes d'entre elles aient déjà existé lors de la construction du temple. C'est ainsi qu'a été causée la dégradation du colossal Ramsès sur la façade du grand temple — dont l'une des statues-portraits n'a plus de tête, ni de bras.

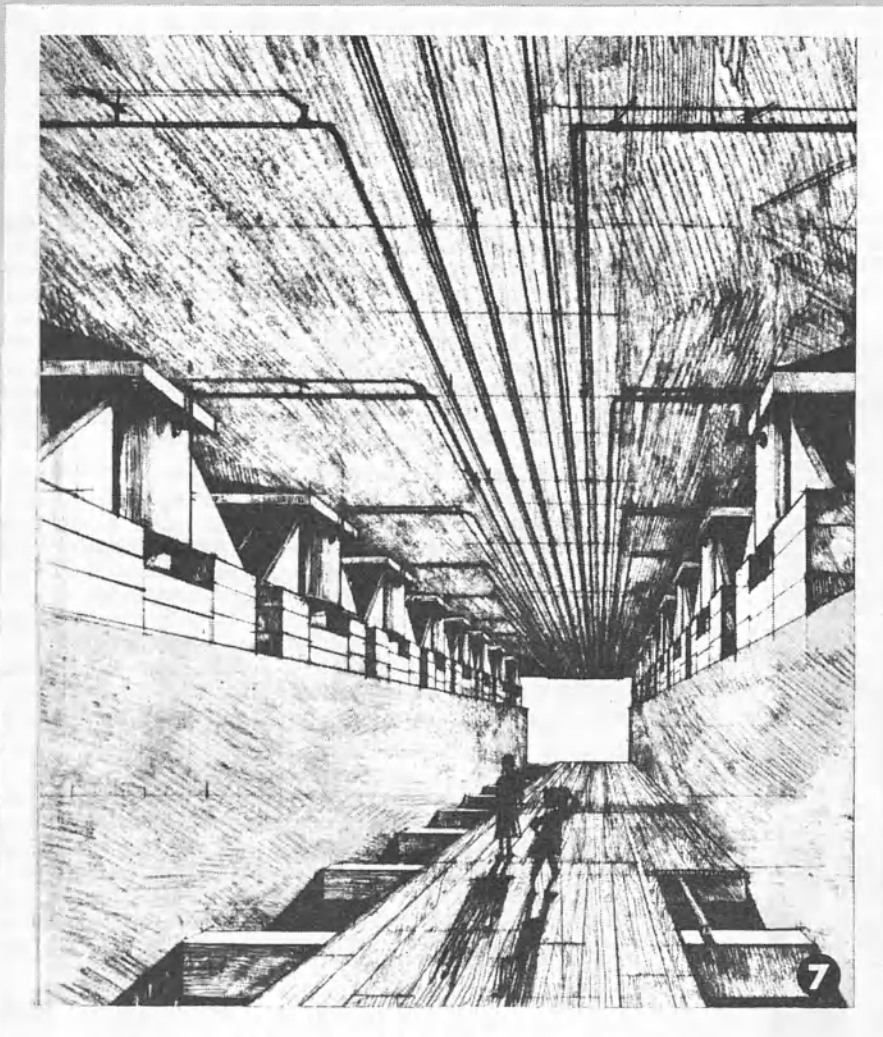
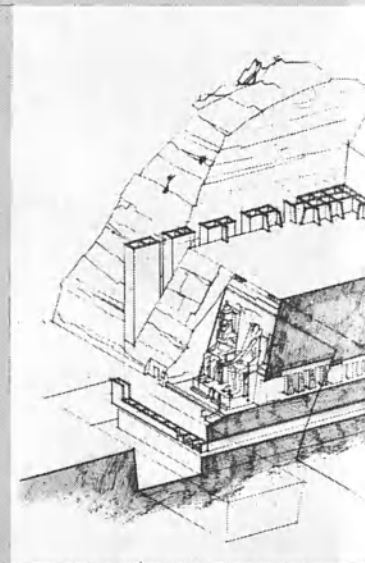
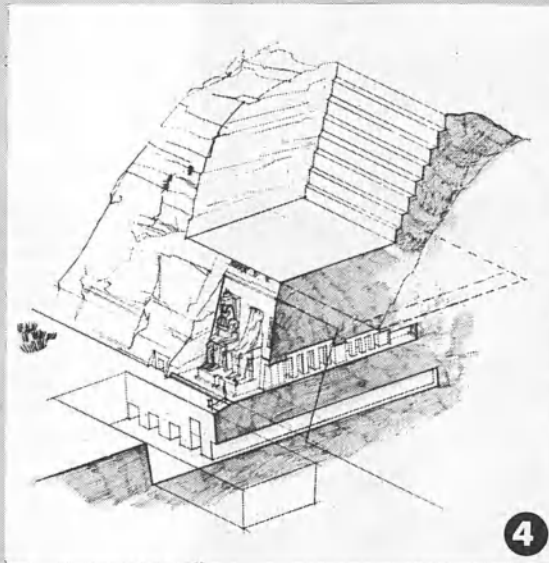
L'intérieur du temple renferme des canaux naturels, creusés par l'eau d'infiltration, et des filons qui ont été comblés avec du mortier lors de la construction du temple. Il faut compter avec le danger de déliter les roches pourries quand on va commencer les travaux. Sur les huit colonnes de la salle principale du grand temple, deux ne pourront supporter aucune charge, puisqu'il y a des crevasses entre le toit et le haut de la colonne, et deux autres n'offrent qu'une résistance amoindrie à cause des cassures.

L'auscultation des murs et des toits est plutôt rassu-

UN FORMIDABLE PIÉDESTAL

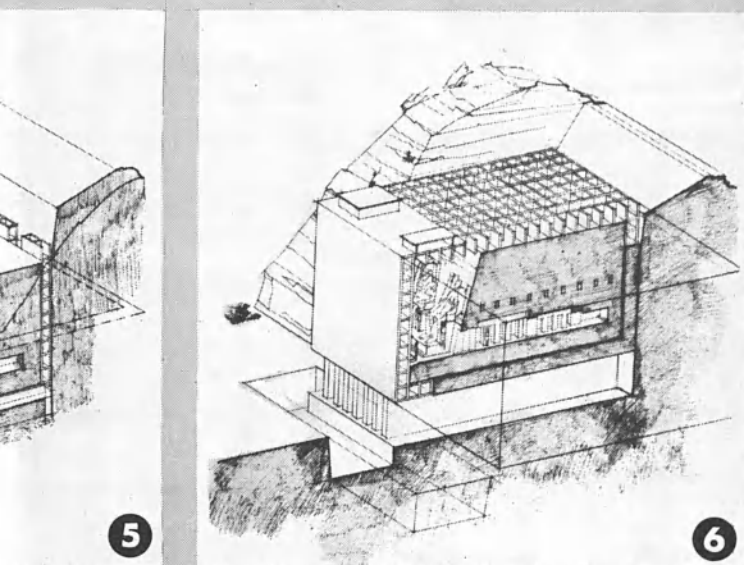


Les dessins de nos pages montrent les différentes phases de l'opération projetée pour surélever le Grand Temple de Abou Simbel. (1) PLAN DU GRAND TEMPLE (en médaillon). Les salles et les sanctuaires s'enfoncent au cœur de la montagne. (2) SCHEMA DU TEMPLE EN POSITION DÉFINITIVE. Le temple reposera sur un formidable piédestal de béton à 60 mètres au-dessus de sa position actuelle, indiquée sur le dessin par des pointillés. (3) SITUATION ACTUELLE indiquant une coupe du temple. Les lignes en pointillé indiquent où il faudra sectionner la montagne. (4) DÉPLACEMENT DES ROCHERS. Une masse considérable de rochers surmontant le temple devra être déplacée pour diminuer le poids et le volume de la masse à surélever. D'extrêmes précautions seront indispensables ; l'utilisation de la dynamite pourrait endommager le monument. (5) CONSTRUCTION DE LA CAISSE DE CIMENT. Après que le bloc dans lequel a été taillé le temple aura été découpé dans la montagne, une énorme « caisse » de béton sera construite tout autour pour assurer sa protection pendant l'opération de surélévation. La base de la caisse devra



être d'une solidité à toute épreuve, et sera construite en partie avec des éléments d'acier. (6) SURELEVATION DU BLOC. Dessin en coupe qui montre le temple dans sa « caisse » protectrice pendant l'opération de surélévation assurée par des vérins géants travaillant par paires. (7) VERINS GEANTS ET TUNNELS. Dans les tunnels creusés sous le temple, des centaines de vérins géants (à gauche et à droite sur le dessin) lèveront un poids d'un quart de million de tonnes, sous contrôle électronique, de deux millimètres en deux millimètres. Au terme d'une phase de levage de trente centimètres ils seront remplacés par des caissons de ciment armé préfabriqués. (8) FISSURES DANS LE ROC DE LA FACADE. Le temple aura été minutieusement examiné, ainsi que les statues colossales et toutes les fissures comblées. Avant la surélévation proprement dite, le temple sera renforcé avec le plus grand soin — opération presque aussi délicate que de raccommoder de la porcelaine. L'opération analysée ici sera répétée à plus petite échelle pour le second temple de Abou Simbel situé une centaine de mètres plus loin — le temple de la Reine Nefertari.

Dessins Italconult



Attention — fragile

rante, mais il faudra prendre les plus grandes précautions pour ne pas endommager les inscriptions et les peintures. (On envisage de les protéger en les recouvrant d'étoffes adhérentes.) Tout ce travail, qui aurait constitué un tour de force de restauration, même s'il n'avait pas fallu déplacer les temples, doit être fait avant d'entreprendre le déplacement des blocs de roches dans lesquels les temples sont encastrés.

LORSQUE ces blocs et les temples qui y reposent auront été découpés, ils seront enfermés dans une enveloppe de ciment si rigide que lors de la séparation du bloc lui-même de l'ensemble rocheux, puis lors de l'élévation de cette masse, nulle déformation ou gauchissement ne sera possible. Cette enveloppe de ciment sera, en somme, une boîte ou une caisse qui comportera un fond, quatre côtés et un dessus — le tout spécialement renforcé.

Quant au fond, il fait l'objet d'une étude spéciale : il supportera, en effet, toute la tension de l'opération de levage. On envisage de le construire comme une grille qui aurait quelque 5 mètres d'épaisseur — ou peut-être seulement 4. A cet effet, il faudra procéder à une excavation sous le temple de trois groupes de cinq tunnels parallèles. Une armature de ciment devra consolider fortement les côtés et l'arrière des murs de la grande « caisse ». Ceux-ci seront construits au moyen de trois groupes de puits verticaux, creusés et comblés de ciment, et chaque pan de mur sera relié sans possibilité de rupture aux travées du fond.

Des murs préserveront la façade de chacun des temples, et l'espace libre entre le mur et la façade sera rempli de grès pilé qui servira, si l'on peut dire, d'emballage aux fins d'expédition.

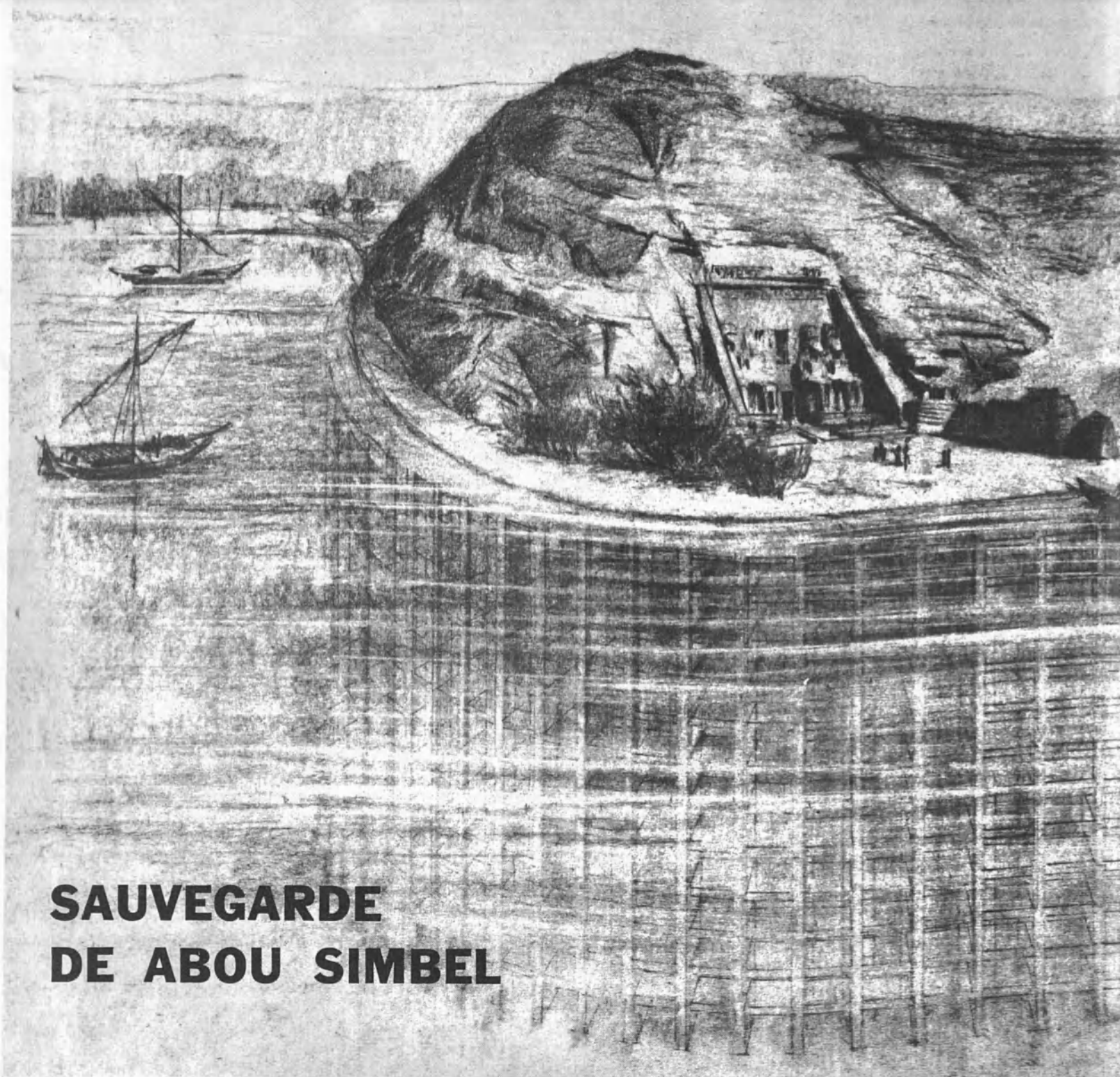
Toutefois, la première tâche consiste à alléger la montagne des couches supérieures de rochers afin de réduire le poids et faciliter l'opération, c'est-à-dire déplacer les couches supérieures à plus de 155 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce qui peut sembler aussi simple que de faire un travail de jardinier paysagiste (on a décidé d'ailleurs de reconstituer le paysage originel autour des temples surélevés), mais ce qui est, dans l'état actuel des choses, une opération très délicate. On ne peut utiliser les explosifs, ni toute autre méthode qui engendrerait des vibrations susceptibles d'ébranler les temples.

Ceci est valable également pour les procédés de découpage des blocs. En dehors des explosifs, qui sont totalement exclus, tous les outils provoquant des vibrations s'avèrent dangereux. Toutefois, certaines expériences faites en Norvège dans des roches autrement plus sensibles aux vibrations que le grès de Nubie, prouvent que l'on peut se servir en toute sécurité de foreuses à air comprimé. Dans des pierres distantes de 7 mètres des motifs décoratifs, on pourra utiliser des marteaux mécaniques ne pesant pas plus de trente kilos, qui frapperont mille coups-minute. Pour de moindres distances, on se servira de scies et de ciseaux électriques.

Mais, avant qu'aucun travail ne soit entrepris, toute une série d'expériences sera réalisée, reproduisant les conditions mêmes du futur travail d'Abou Simbel. Les experts préconisent pendant la durée des travaux l'installation de systèmes microsismographiques, extrêmement sensibles aux tremblements du sol. En somme, le médecin ne lâchera pas le pouls du patient, et le « patient », en l'espèce, pèsera un quart de million de tonnes.

Une fois les blocs découpés et emballés, le plus difficile restera à faire : soulever les « caisses » de ciment et leur pesant contenu de deux millimètres à la fois, grâce à des vérins mécaniques, qui agiront exactement comme le cric d'une voiture dont le pneu est à plat. Des vérins géants seront installés dans les tunnels renforcés sous chaque temple, dans une série en chaîne aménagée de telle manière que les points de poussée seront également répartis.

On avait d'abord songé à utiliser des vérins hydrauliques. Maintenant, on a opté pour des vérins mécaniques



SAUVEGARDE DE ABOU SIMBEL

actionnés électroniquement. Quelle sera la capacité de levage de chacun des vérins géants ? tel est le point encore débattu par les techniciens. Certains préconisent des vérins qui auraient une capacité de levage de 2 000 tonnes chacun. D'autres préféreraient en employer plus — par exemple 250 ou même 500 — qui lèveraient chacun 1 000 tonnes. De toute façon, un jeu de vérins supportera toujours la charge au moment où l'on retirera l'autre jeu. Bien que la montée opérée par les vérins n'atteigne que 2 millimètres à la fois, un cycle total de levage sera de 30 centimètres de hauteur. C'est alors que des blocs préfabriqués de ciment armé devront être glissés de façon à former des piliers de soutènement permanents. Il va sans dire que tout ceci doit être rigoureusement synchronisé, et que le fonctionnement de chacun des vérins devra être consigné sur un tableau de contrôle, pour que le poste de surveillance soit assuré qu'il ne se produit aucune déformation, aucune tension dans un sens ou dans l'autre.

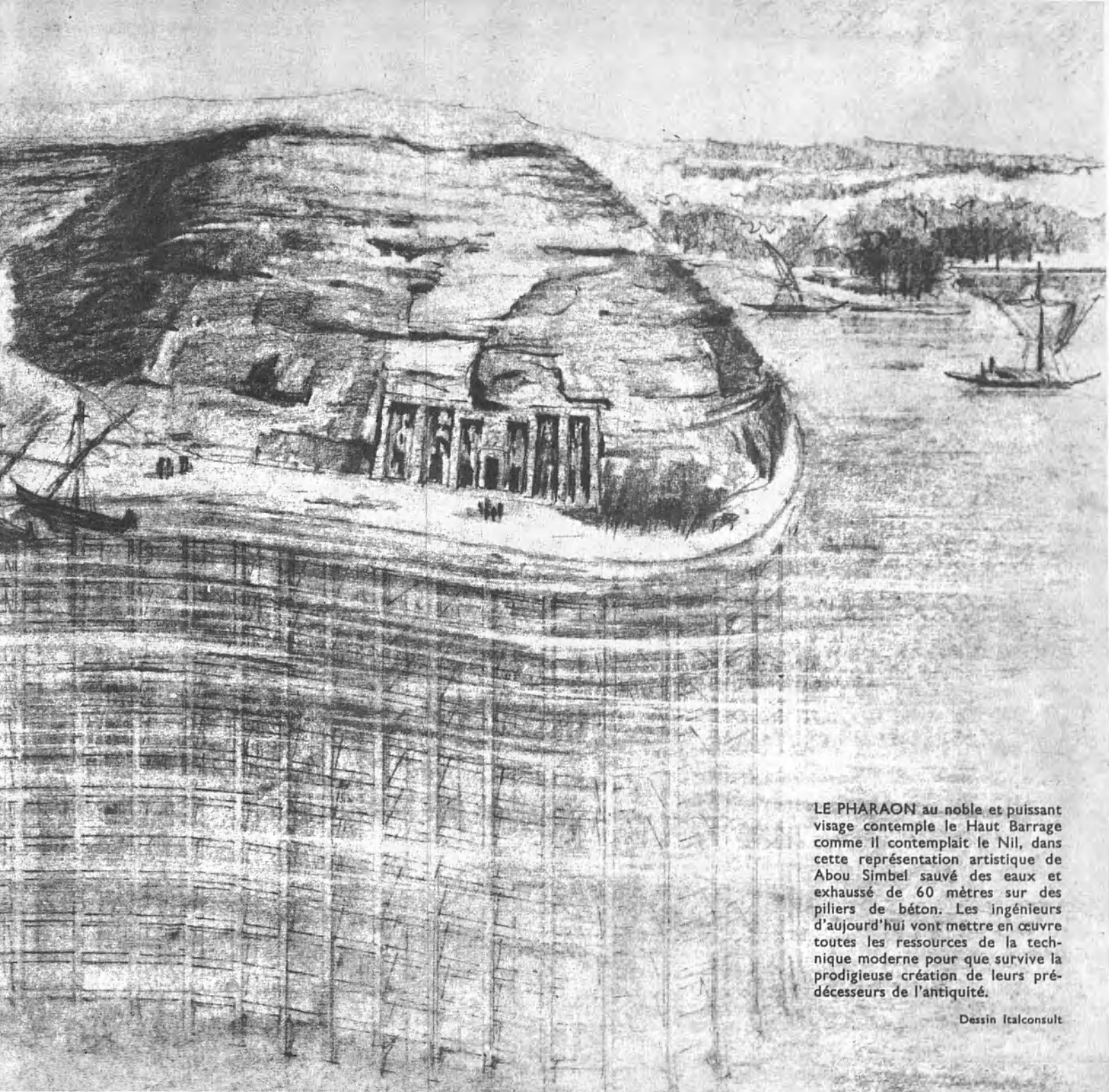
Au fur et à mesure que les caisses s'élèveront, les vérins seront placés sur des piliers de ciment de plus en plus hauts, qui formeront une partie de la structure définitive de soutènement. La stabilité de cette érection sur pilotis sera garantie par des poutres de ciment armé disposées horizontalement et solidement fixées entre elles. Alors, toutes ces opérations achevées, les deux temples seront juchés sur ce qui, de l'extérieur, apparaîtra comme un

gigantesque pilier joint, sans aucun doute le plus formidable piédestal qu'un musée ait jamais exposé.

Tel est, dans l'ensemble, le processus des travaux, non compris toutefois les grands programmes d'aménagement afférents. On a déjà repéré dans le voisinage les carrières qui fourniront l'énorme réserve de sable et de pierre nécessaire. On devra installer un quai flottant, qui pourra s'élever avec les eaux du Nil. On devra créer un réseau de routes pour les convois, une station génératrice d'électricité ; une ville provisoire sera construite pour les ouvriers et les techniciens ; elle comportera quelques-unes des commodités de la civilisation qui font si cruellement défaut dans ces étendues désertiques, des magasins, bref un caravansérail à la mesure d'une telle entreprise de génie civil. Et quand l'opération « chirurgicale » de découpage et de transplantation des temples hors de portée des eaux du haut barrage du Saad el Aali sera achevée, il restera encore le travail supplémentaire de chirurgie esthétique.

La montagne « scalpée » sera restaurée, et ses caractéristiques, comme le défilé qui la scinde entre les deux temples, seront reconstituées fidèlement. Mais il ne s'agit pas seulement de maquillage ou même d'esthétique, bien que ce soient là choses fort souhaitables ; il s'agit aussi de la préservation future des monuments.

Nous parlons de « roche vivante », usant en géologie



LE PHARAON au noble et puissant visage contemple le Haut Barrage comme il contemplant le Nil, dans cette représentation artistique de Abou Simbel sauvé des eaux et exhaussé de 60 mètres sur des piliers de béton. Les ingénieurs d'aujourd'hui vont mettre en œuvre toutes les ressources de la technique moderne pour que survive la prodigieuse création de leurs prédécesseurs de l'antiquité.

Dessin Italconsult

d'une notion biologique ; il est indéniable que si ces monuments ont survécu jusqu'à nous, à travers les âges, c'est qu'ils ont « vécu », à la lettre, en équilibre avec leur milieu naturel.

Les experts d'aujourd'hui ne cessent de témoigner une admiration profonde à l'égard de la pénétration et du jugement de leurs prédécesseurs d'il y a 3 200 ans. Les Anciens avaient parfaitement choisi le site, nous avons dit pourquoi, mais aussi un « milieu » dans lequel leur construction pouvait durer : milieu où rentrent en ligne de compte les facteurs de température, d'humidité, de protection contre l'ensablement et l'érosion du vent du désert.

Car ce n'est que depuis la construction du premier barrage d'Assuan, en 1902, et la montée du niveau des eaux qu'elle a entraînée, qu'une désagrégation chimique est apparue à la base du Petit Temple ; l'opération chirurgicale désormais envisagée mettra fin à cette gangrène minérale.

Quand le barrage sera mis en eau, le niveau du Nil et la situation des temples garderont à peu près le rapport qu'ils ont aujourd'hui et, à la nouvelle altitude, le paysage originel sera restitué dans toutes ses particularités. L'orientation des temples restera la même, et le soleil matinal continuera à dissiper les ténèbres pour illuminer la face des dieux.

IL FAUT CHERCHER LE MAILLON MANQUANT AU SOUDAN

Une équipe américaine de chercheurs composée d'anthropologues et de géologues explore actuellement la région de Ouadi Halfa pour retrouver les vestiges qui relient le premier homme d'Afrique et l'homme primitif d'Europe. Le Dr Ralph Solecki, professeur d'anthropologie, et le Dr. Rhodes W. Fairbridge, professeur de géologie, tous deux de l'Université de Columbia, qui dirigent l'expédition, jugent que la vallée du Nil constituait un passage que les hommes primitifs pouvaient emprunter pour émigrer de l'hémisphère Nord vers l'hémisphère Sud, puisque l'eau ne manquait pas. Aussi fouille-t-on les dépôts géologiques qui sans doute recèlent des outils qui remontent à une époque très antérieure à la civilisation égyptienne. L'expédition de Columbia, qui a reçu 38 500 dollars de la Fondation nationale scientifique américaine, et à laquelle le gouvernement soudanais et l'Unesco ont accordé leur aide, travaille à mettre au jour et à sauver les vestiges de l'humanité primitive, avant qu'ils soient submergés par les flots du Haut Barrage.

COMMENT PHILAE SERA SAUVÉE

par Michel Conil Lacoste

Michel Conil Lacoste, Français, chroniqueur des arts du grand quotidien parisien « Le Monde », a été lecteur aux Universités du Caire (1951-1953). Ancien collaborateur du « New York Times », il collabore à la revue d'art « L'Œil ».

Voici soixante ans que la lutte émouvante de Philae contre les eaux du Nil défraie la chronique savante et touristique. Ce lieu saint, jalonné de monuments remontant aux Ptolémées et aux Césars, aussi passionnants pour l'historien des religions que pour celui de l'art, a jusqu'ici échappé à la mort que, d'une plume navrée, lui promettait Pierre Loti.

Mais la construction, d'ores et déjà amorcée, du Haut-Barrage, fait rebondir la question de façon dramatique et risque de mettre un terme au sursis.

Les données du problème, désormais largement vulgarisées, tiennent en peu de mots : située entre l'ancien barrage, en aval, et le nouveau, en amont, l'île se trouvera baignée en permanence par une masse liquide dont le niveau s'établira à mi-hauteur des édifices, avec des oscillations quotidiennes de 6 mètres.

Faute d'une parade appropriée, la conséquence serait double. D'une part, les temples, qui actuellement émergent complètement pendant trois mois de l'année, seraient à tout jamais dérobés aux regards dans leur intégrité et leur harmonie d'ensemble.

Mais surtout, l'érosion provoquée par le va-et-vient vertical des eaux les vouerait plus sûrement encore à la destruction que l'immersion totale. Rongés par ce mal subtil, ils prendraient progressivement cette taille de guêpe qui fait le charme des effigies d'Isis courant sur leurs pylônes, mais signifierait, à terme, leur arrêt de mort par écroulement.

Un tel désastre, aussitôt que la menace s'en est précisée, a paru impensable, et les techniciens se sont mis au travail. Dès 1955, M. Osman R. Rostem, avec une pénétration que l'évolution de la question devait confirmer, formulait les propositions qui allaient par la suite s'imposer : « La solution la plus efficace en ce qui concerne Philae consiste dans l'isolement de l'île du reste du réservoir par une série de petits barrages autour d'elle qui préserveraient les temples de la submersion tout en leur évitant les perturbations du transfert ou de la surélévation (1). »

Le projet établi par le bureau d'études Nedeco (2) à l'initiative généreuse du Gouvernement des Pays-Bas, et recommandé au début de cette année par le « Comité Consultatif de la République Arabe Unie pour la sauvegarde des sites et monuments de Nubie », repose sur le même principe.

C'est environ 8 km en amont de la ville d'Assouan, peu après la première cataracte, que le voyageur remontant le Nil rencontre Philae. Cette ville de temples, comme la désignait Champollion, apparaît posée sur l'onde, près de la rive orientale, en un endroit où le fleuve forme, entre le chaos rocheux de ses berges, une sorte de baie semée d'un archipel tout chargé d'histoire. A proximité immédiate de Philae, côté Ouest, l'îlot d'Agilkieh et l'île, beaucoup plus étendue, de Bigeh, s'échelonnent du

nord au sud en isolant presque complètement la zone intéressée du reste du plan d'eau.

L'idée de M. Rostem, reprise et étudiée à fond par Nedeco, revient à parachever cette séparation naturelle en construisant trois barrages reliant les deux îles ouest entre elles et chacune d'elle à la rive, le tout formant un arc de cercle protecteur continu sur l'ouest du site. Dans la zone ainsi mise hors circuit, on pourrait maintenir le niveau du réservoir aussi bas que nécessaire pour mettre l'île hors d'atteinte des eaux, et éviter de la sorte qu'après en avoir été si longtemps la parure, elles en deviennent le lincol.

Il est des expressions consacrées auxquelles on n'échappe pas. « Philae, la perle de l'Égypte » est du nombre. Exorcisons-la, sans plus tarder, en reconnaissant que le spectacle de l'île sainte d'Isis mirant ses pylônes, ses portiques et ses kiosques dans la nappe irisée du Nil, au sortir de l'aride désert d'Assouan, justifie tous les enthousiasmes. Cette première halte de l'itinéraire nubien n'a d'égale en beauté que la dernière, celle d'Abou-Simbel, aux portes du Soudan — si tant est qu'on puisse rapprocher dans une commune admiration deux architectures de styles si différents.

AVANT la construction du barrage d'Assouan, une palmeraie, aujourd'hui ruinée par l'eau, ajoutait sa fraîcheur à l'enchantement du paysage, pour en faire une « vision paradisiaque », s'il faut en croire les yeux de l'égyptologue Georges Bénédite, et la plume du chanoine Drioton (1). Même privée de sa végétation, Philae garde une grâce et une jeunesse qui la font apparaître, au regard d'une de ses plus ferventes admiratrices « comme une oiselle couvant, posée sur une île pointant vers le sud (2) ».

Cette jeunesse est également vraie du point de vue archéologique puisque aucun édifice ne remonte ici à plus de trois siècles et demi avant notre ère (fin de la Basse époque, dynastie des Nectanebo) : bien peu de chose en vérité, comparé aux 470 millions d'années d'âge du cirque granitique environnant et sous-jacent qui forme l'« écrin » de la « perle » et constitue aussi, à sa manière, une sorte de paradis : celui, mondialement réputé, des étudiants en géologie...

Mais Philae n'est pas seulement un site prestigieux : c'est en même temps un sanctuaire, et, comme on l'a dit, un « musée en plein air de l'architecture et de la décoration égyptienne (3) ».

Un sanctuaire : c'est de ces lieux que le culte d'Isis, mère de l'enfant Horus, déesse universelle, rayonna à l'époque romaine, loin au-delà des frontières de l'Égypte. C'est dans la même enceinte, érigée en « citadelle avancée du paganisme agonisant (4) », qu'il connut son long crépuscule, narguant encore le Dieu des Chrétiens bien

(1) Chanoine Etienne Drioton : Philae, île sacrée. *Courrier de l'UNESCO, numéro spécial de février 1960*, pp. 34-37.

(2) Christiane Desroches-Noblecourt : Pèlerinage au pays condamné à disparaître. *Courrier de l'UNESCO, numéro spécial de février 1960*, p. 11.

(3) Jean Sainte Fare Garnot : Les monuments antiques de la Nubie seront-ils sauvés ? (Albin Michel, éd.). *Revue de Synthèse*, n° 17-18 (janvier-juin 1960), p. 9.

(4) J. Sainte Fare Garnot, *op. cit.*

(1) Osman, R. Rostem : The salvage of Philae, supplément aux annales du Service des Antiquités, cahier n° 20 (Le Caire, imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, 1955), p. 6.

(2) Netherlands Engineering Consultants Nedeco, La Haye : Report on the safeguarding of the Philae monuments, prepared for UNESCO by order of the Netherlands Government, Novembre 1960.

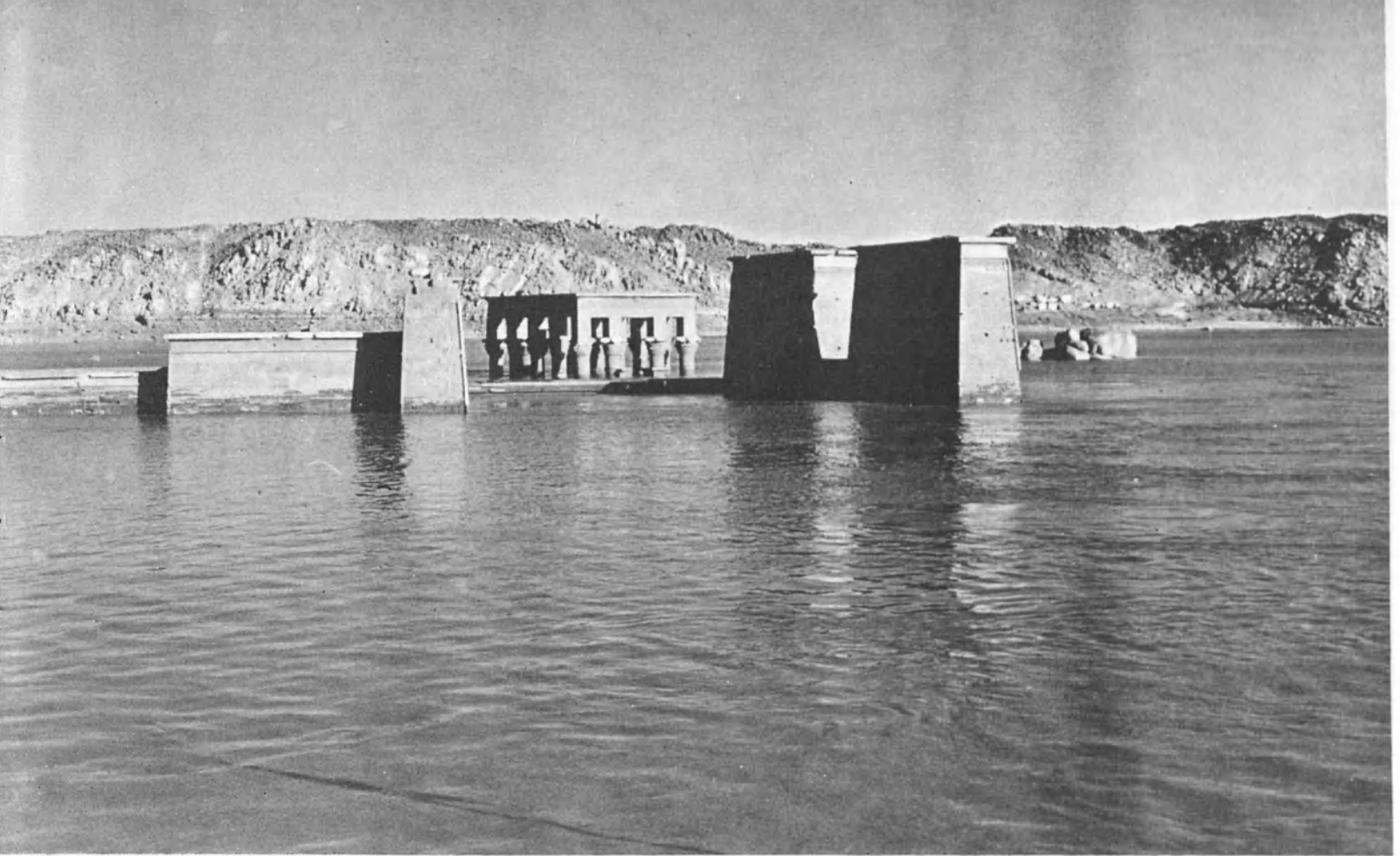


Photo Unesco - Van der Haagen

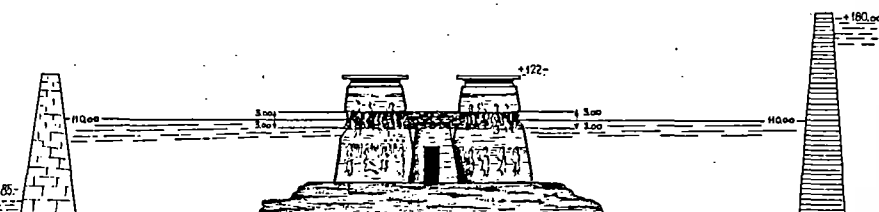
LORS DE L'ACHÈVEMENT DU HAUT BARRAGE l'île de Philae sera recouverte par le Nil jusqu'à la hauteur que montre notre photo (ci-dessus). Aujourd'hui, les monuments de l'île sont complètement recouverts par les eaux pendant neuf mois de l'année; seul émerge le sommet des pylônes principaux. Ci-dessous, à gauche, un diagramme montre la

situation actuelle, la situation future si l'on n'intervient pas, puis la manière dont les temples seront sauvés par la construction de digues de protection. La carte de Philae et de ses alentours indique l'ancien barrage et le nouveau, ainsi que la position des digues qui seront érigées en arc de cercle pour protéger les temples.

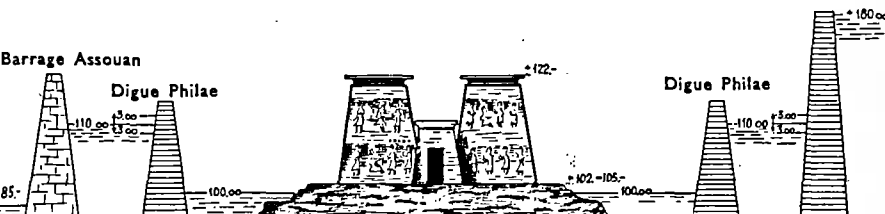
SITUATION ACTUELLE



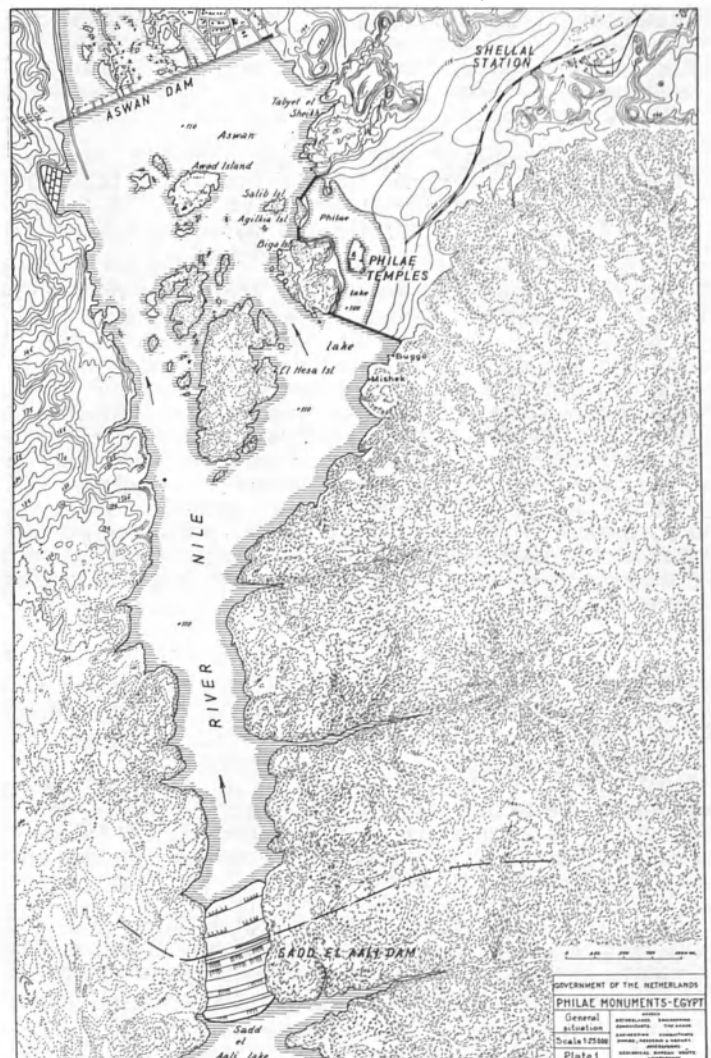
SITUATION FUTURE SI...



PROJET DE SAUVEGARDE



Extraits de "Report on Safeguarding Philae" NEDECO 1960



GOVERNMENT OF THE NETHERLANDS
PHILAE MONUMENTS - EGYPT
 General situation
 Scale 1:25,000
 Plate I

PHILAE

(Suite)

LA COUR INTÉRIEURE
du Temple d'Isis à Philae
avec l'admirable colonnade
du « mammisi » ou Maison de Naissance
du Dieu Horus. Les monuments
de Philae peuvent être sauvés grâce à
trois digues de protection,
selon un plan de sauvegarde
proposé par des experts
hollandais.

Unesco - Albert Raccah



après que le triomphe de la religion nouvelle dans la vallée du Nil eut fermé les portes des autres temples.

Comment, aux abords du grand temple d'Isis, ne pas évoquer ces fêtes au cours desquelles l'idole de la déesse était solennellement extraite de son tabernacle, puis embarquée sur le fleuve à destination de Bigeh où, dans son *abaton*, territoire inviolable, à la fois si proche et si lointain, Osiris son époux dormait de son dernier sommeil ? Elle présidait alors, parmi les prêtres, aux libations rituelles sur le tombeau du dieu mort, entouré des 365 tables d'offrande.

On foule à chaque pas le sacré, à Philae, comme à Bigeh et même au-delà, puisque des stèles funéraires, vestiges d'une nécropole réservée aux fidèles à distance respectueuse d'Osiris, ont été retrouvées dans la grande île d'El Hésé, qui borde Bigeh au sud-ouest.

Un musée : ou, plus exactement, comme on l'a dit, une ville de temples, si riche qu'on ne saurait échapper, pour la présenter en peu de mots, au style de l'inventaire : cinq temples, dont le plus important est celui d'Isis, précédé de ses deux gigantesques pylônes, flanqué du fameux *mammisi* affecté au mystère annuel de la naissance d'Horus, le Dieu-fils ; deux kiosques, à l'est celui, si justement célèbre, le Trajan, au sud celui de Nectanebo (un Nectanebo auquel il ne se trouve pas deux auteurs pour assigner le même numéro d'ordre dans la dynastie...), d'où part le *dromos* aux magnifiques portiques aboutissant au premier pylône du temple d'Isis ; enfin, la porte d'Hadrien et ses dépendances, plusieurs chapelles et trois colonnades (1).

SUR la beauté de ces édifices, sur l'intérêt des « chapiteaux composites » qui les soutiennent, de la « gorge égyptienne », qui les somme, ou des « murs d'entre-colonnements » du *mammisi* d'Horus, sur l'élégance serène de cette architecture fortement hellénisée, tout a été dit, et la conclusion — si l'on pouvait en douter — s'impose : Philae est un ensemble unique, il faut tout mettre en œuvre pour sauver.

On conçoit, à la faveur des indications qui précèdent, que dans les discussions d'experts qui ont abouti à faire recommander le projet de lac intérieur, les considérations esthétiques aient eu autant de poids, parfois plus, que les

arguments techniques. Des formules de rechange s'étaient, en effet, un moment offertes, qui toutes ont été finalement écartées en tant que présentant des inconvénients majeurs de l'un ou l'autre point de vue.

On les mentionnera pour mémoire, en indiquant au préalable, pour la bonne compréhension du problème, que dans l'état actuel des prévisions le niveau du réservoir d'Assouan devrait s'établir, une fois le Sadd-el-Aali construit, à 110 mètres au-dessus de la mer, avec oscillations de 107 à 113 mètres, alors que son maximum actuel est de 123 mètres et que le sol des monuments de Philae, hauts d'une vingtaine de mètres, se situe entre 102 et 104 mètres.

La construction d'un mur ou d'un barrage en terre de grande hauteur sur le pourtour de l'île a été rejetée comme contraire à l'esthétique : enfermé dans ce puits profond de 10 à 12 mètres, le territoire de Philae perdrait son caractère si séduisant d'île flottante, et le manque de recul gâcherait le spectacle. Au surplus, elle se heurterait à des difficultés techniques, tout en nécessitant autant de travaux de terrassement et en coûtant aussi cher que la solution du lac artificiel.

L'ensablement de l'entour par construction d'un barrage de faible hauteur entre l'extrémité aval de l'île de Bigeh et la rive : en admettant que le Nil continue à écharrier suffisamment de limon après la construction du Haut-Barrage, pour que l'ensablement se produise, celui-ci aurait surtout pour effet d'enterrer jusqu'à mi-hauteur les monuments à protéger.

Le démontage des temples et leur reconstruction in situ après exhaussement sur 10 à 12 mètres de leur soubassement : difficile, coûteuse, périlleuse pour les sculptures et les inscriptions, l'opération est apparue de toutes façons, à l'étude, trop longue pour être menée à bien dans les délais impartis.

Le démontage des temples et leur transfert sur la terre ferme ou l'île de Bigeh cumulerait les inconvénients de la formule précédente avec une contre-indication décisive sur le plan esthétique et archéologique : comme déjà le remarquait M. Rostem, choisir en priorité les deux ou trois plus beaux temples dissocierait l'ensemble architectural de l'île, et tout transporter est hors de question. Le coup d'œil irremplaçable qu'offre Philae tient à une alliance subtile de la pierre, de l'eau et de l'arrière-plan minéral, par endroit quasi apocalyptique, que dessinent les massifs insulaires et les berges. Rompre cette association serait tout perdre, ou presque.

Quant au transfert sur l'île de Bigeh, il ne tiendrait pas compte de la relation précise existant, on l'a vu, entre

(1) Cf. *ibid.* J. Sainte Fare Garnot.



Le sommet des piliers
vus du « mammisi » de
Philae quand les vannes
du barrage d'Assouan
sont ouvertes au mois
d'octobre, et que le Nil
submerge l'île.

Photo Christ. Desroches - Noblecourt

Philae, fief d'Isis, et Bigeh, demeure sacro-sainte d'Osiris inabordable aux humains. Regrouper dans Bigeh les demeures des deux divinités reviendrait, aux yeux des égyptologues, à une sorte de sacrilège *a posteriori*, au moins à un non-sens.

Il est à noter que deux des solutions ci-dessus évoquées — l'exhaussement et le transfert — avaient déjà été envisagées à l'époque de la construction du barrage d'Assouan (inauguré en 1902). Finalement, l'avis avait prévalu — par bonheur — de « laisser les temples où ils étaient », malgré les risques que cela comportait, et qu'allaient encore accroître deux surélévations successives de l'ouvrage (1907-1912, 1928-1934).

Mais cette décision héroïque s'accompagnait de deux mesures capitales prises sur l'initiative de Gaston Maspero, alors directeur général du Service des Antiquités d'Égypte. En premier lieu, le relevé systématique de tous les monuments et inscriptions fut entrepris (comme on procède présentement à celui des sites que menace le lac de retenue du Sadd-el-Aali (1) ; en second lieu, on décida de consolider les fondations des édifices, et c'est à cette précaution essentielle que Philae doit probablement sa survie.

On s'affola des premiers effets de la mise en eau : au sortir de l'immersion, le grès des murs était « si mou qu'on pouvait y enfoncer le doigt », et les barques des touristes qui tournoyaient autour des colonnes-pilotis de cette Venise artificielle leur occasionnaient quelques dégâts (2).

C'étaient là, cependant, des maux secondaires comparés aux dégradations par affouillement qui auraient pu se produire si l'on n'avait pris soin d'affermir solidement les assises des temples. Philae a tenu bon. L'immersion annuelle a même été, à certains égards, bénéfique puisque si elle a malencontreusement effacé la polychromie bleue et blanche de certains chapiteaux, qui ravissait un Maxime du Camp, elle a, en échange, lavé la pierre de ses sels destructeurs.

Toutes ces notations risquent de ne rien apprendre aux familiers de la Haute-Égypte. Elles ne sont ici rapportées que pour souligner le paradoxe qui préside aujourd'hui au problème de Philae : l'immersion totale, dont on atten-

rait des catastrophes, se révèle après coup moins dangereuse que la baignade qu'entraînerait, si l'on n'intervenait pas, la construction du Haut-Barrage.

Bien plus, la décision de 1902, à laquelle on se résigna comme à un pis-aller, apparaît maintenant comme la seule qui était de nature à réserver l'avenir : si, à l'époque, on lui avait préféré le transfert ou l'exhaussement, la solution apparemment idéale d'aujourd'hui, seule susceptible de maintenir le site dans son intégrité (et à laquelle on n'avait sans doute pas songé, ou accordé suffisamment d'attention il y a soixante ans) serait compromise.

Le drame des années 1900 rend donc possible le sauvetage des années 1960. Techniquement, comment celui-ci va-t-il être entrepris ? L'objectif est, rappelons-le, d'après les termes même du rapport néerlandais, « la création dans le lac-réservoir d'Assouan d'un autre lac de dimensions réduites à plan d'eau plus bas entourant l'île, par la construction de 3 digues en terre et enrochements, et d'une station de pompage ».

UNE image — dont la commodité fera excuser la familiarité — aidera à évoquer ce dispositif : dans l'étendue d'eau du futur réservoir (à la fois retenue d'Assouan et bief aval du Sadd-el-Aali), le lac à niveau constant de Philae sera isolé comme le contenu liquide d'un récipient mis au « bain-marie », c'est-à-dire placé lui-même dans le contenu liquide d'un récipient plus vaste. Le récipient central correspond, en l'occurrence, à la clôture protectrice formée par la suite des deux îles ouest, les trois barrages et la rive orientale.

Une telle réalisation exige toute une série de données topographiques, météorologiques, hydrauliques et géologiques d'une absolue précision. Les ingénieurs de Nedeco ont bénéficié, dans ce domaine, du concours efficace des services spécialisés égyptiens — notamment, lors des premières investigations qu'ils effectuèrent sur place au cours de l'été 1960.

Ils ont pu aussi tirer profit des renseignements fournis par les études préliminaires du site avoisinant du Sadd-el-Aali. Il leur a fallu tenir compte de l'évaporation, établir, au moyen de paramètres inaccessibles au profane, la hauteur escomptée des plus fortes vagues, déjouer les embûches de la capillarité. Ils ont surtout demandé au Nilomètre local de multiples indications de niveau, et ausculté le lit du fleuve, dont l'exploration méthodique se poursuit aux abords de l'île sacrée.

(1) Ce travail considérable devait donner lieu à la publication de la série des Temples immergés de Nubie (Le Caire, 1909-1938).

(2) Cf. Pierre Montet : Isis ou A la recherche de l'Égypte ensevelie (Paris, 1956, Hachette, éd.), ch. VII, p. 169.

Comme naguère, les temples se mireront dans les eaux

Fort de ces premières évaluations, ils ont proposé les dispositions suivantes. Le niveau du lac baignant Philae serait fixé à 100 m, celui du sommet des ouvrages à 116 m. Les deux barrages nord et sud seraient construits les premiers, et sur un type similaire : enrochements à proximité des appuis sur les berges, sable dans la partie centrale, renforcement par caissons de béton ou double rangée de palplanches.

Le barrage entre les deux îles, de conception moins délicate, serait réalisé le dernier. Par contre, sa construction posera des problèmes assez complexes, puisque avec elle s'achèvera l'emprisonnement du lac, et qu'elle se heurtera, de ce fait, à des courants de 3 mètres à la seconde.

Qu'on imagine un portillon non automatique de métro se refermant sur le flot des voyageurs à l'heure de pointe : il y faut une solide poigne. Aussi n'aura-t-on recours ici qu'aux enrochements. Et, durant la dernière phase de l'opération, on demandera à ce que le niveau du réservoir soit maintenu à niveau constant.

Quant au tracé de ces digues, l'avant-projet ne l'arrête pas de façon définitive, certains sondages à effectuer pouvant le remettre en question. A la fin de l'année dernière, les auteurs du rapport penchaient, en ce qui concerne le barrage nord, pour la voie la plus courte (qui n'est pas toujours, en matière de travaux publics, la moins onéreuse) entre Agilkieh et la rive (Tabyet el Sheikh).

Ils recommandaient plus nettement le même parti pour le barrage central, entre Agilkieh et Bigeh. En ce qui concerne le barrage sud, des sondages ultérieurs contrôleront si un tracé légèrement en biais ne serait pas techniquement plus indiqué que le trajet direct.

RESTE le problème de l'étanchéité. Elle sera assurée jusqu'à un certain point par des revêtements protecteurs sur les talus amont et, dans la masse, par des écrans d'injection verticaux. Mais les Hollandais suggèrent, par souci d'économie, de prévoir plutôt une station de pompage qu'un luxe dispendieux de dispositifs étanches, qui majoreraient fortement les devis.

Compte tenu du « bilan » des infiltrations et des évaporations, calculé en fonction des ouvrages proposés, ils ont établi qu'une pompe débitant 350 litres à la seconde évacuerait à meilleur compte l'excédent annuel de 5 à 10 millions de m³ des eaux infiltrées sur les eaux évaporées.

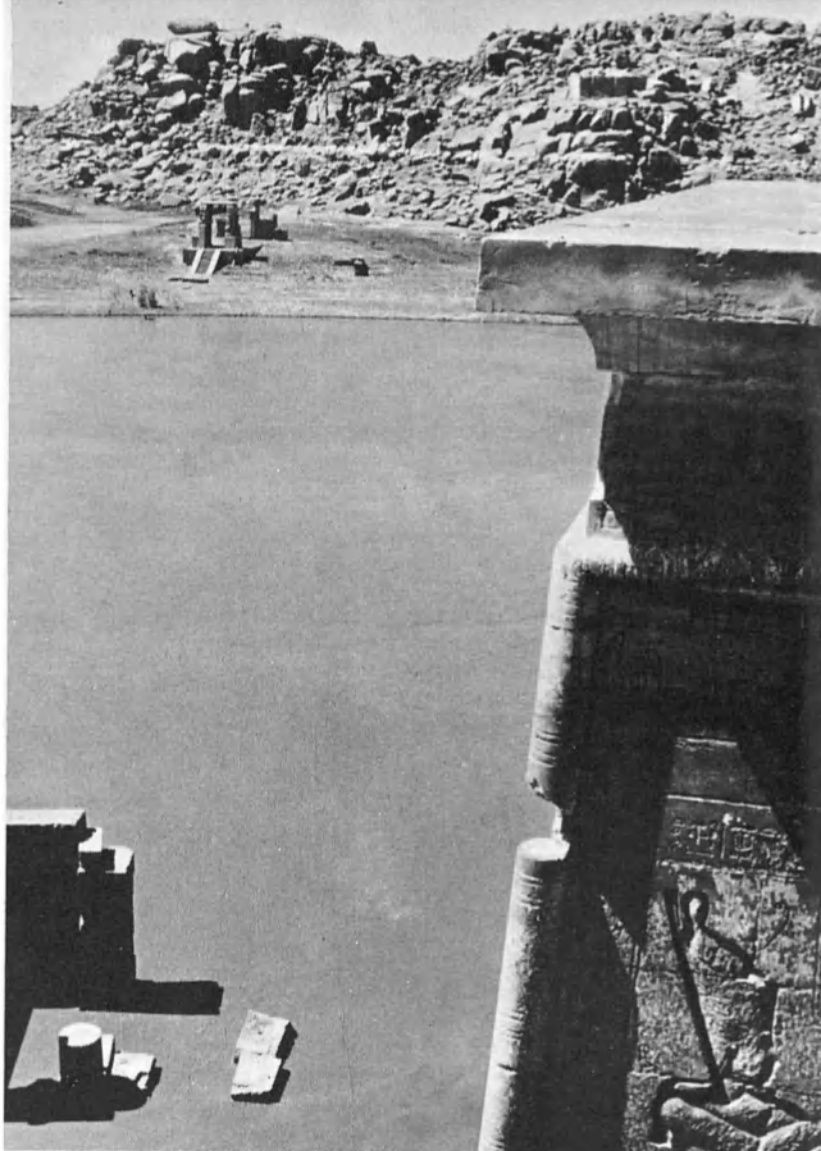
En même temps, elle permettrait le renouvellement des eaux du lac et pourrait même, avec un débit porté à 465 litres/seconde, refouler le surplus constitué par les infiltrations de la plaine de Shellal sur la rive est, au cas où les autorités égyptiennes décideraient la mise en culture de ce territoire.

Le projet qui vient d'être décrit à grands traits bénéficie de beaucoup de conditions favorables. Elaboré par les ingénieurs d'un pays spécialisé par vocation géographique dans l'hydraulique, il a pour lui l'unanimité.

Sa mise au point a été offerte par le Gouvernement des Pays-Bas, et son exécution, estimée à un coût total de 6 millions de dollars, semble ne plus devoir soulever de difficultés financières depuis que le président des Etats-Unis, dans son message du 7 avril dernier au Congrès, a recommandé l'affectation au sauvetage de Philae d'une somme équivalente en devises égyptiennes.

Autant de questions qui ne sont pas toutes réglées, on le sait, pour tels des autres sites nubiens à préserver. Et pourtant, les travaux proprement dits de Philae ne commenceront qu'en 1968...

D'aussi longs délais pourront sembler mystérieux. En fait, ce « mystère-là » n'a rien d'isiaque : simplement, c'est le Sadd-el-Aali qui commande, et le chantier de l'île sainte ne démarrera pas avant l'achèvement du Haut-Barrage, puisque alors seulement sera possible l'assèchement temporaire de l'île de Philae et de ses alentours.



Photos Unesco - Van der Haagen

VUE DE PHILAE en direction de l'île de Bigeh avec le tombeau d'Osiris, époux d'Isis dont le grand temple et les pylônes dominant Philae. Ci-dessous, l'un des pylônes du Temple d'Isis, où l'on voit l'état des reliefs décorant le mur.

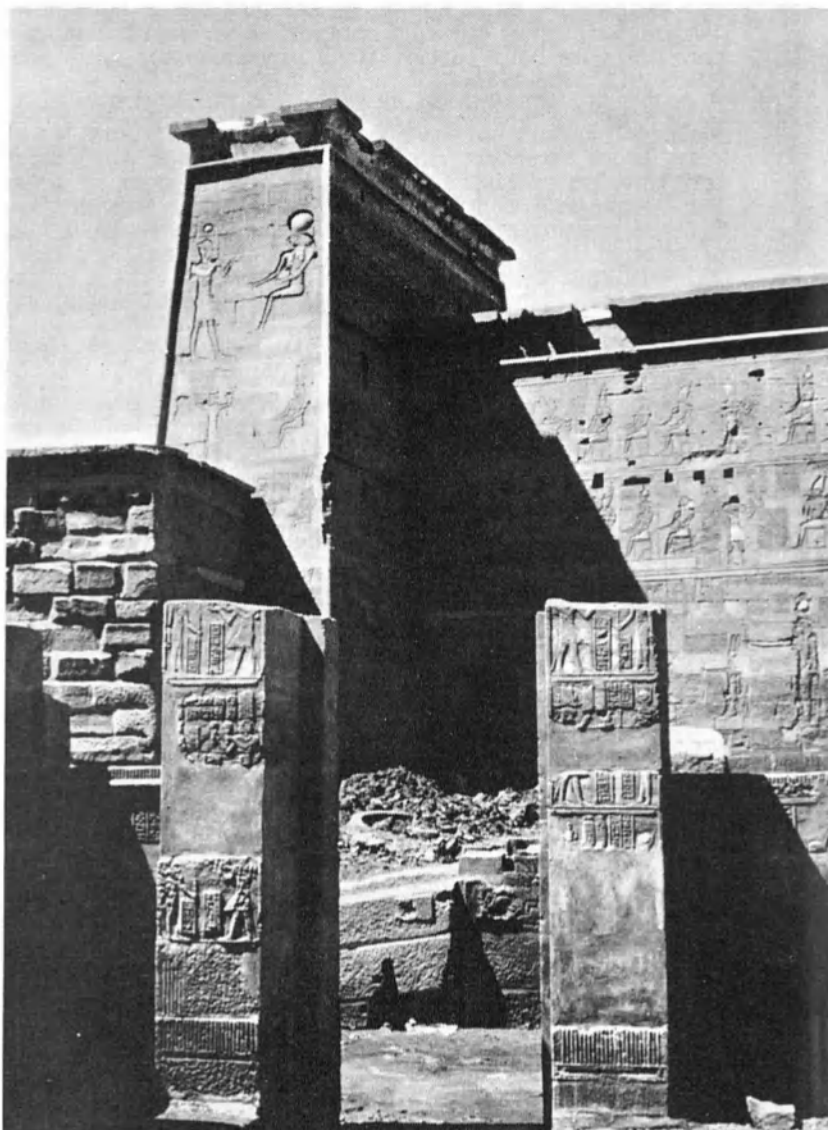




Photo © Almasy

LES ARCHÉOLOGUES SONT A L'ŒUVRE DANS TOUTE LA NUBIE. ICI DES OUVRIERS AU TRAVAIL DANS LE SITE DE ANIBA.

LA NUBIE, VASTE CHAMP DE FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

par Louis A. Christophe

Secrétaire Général Adjoint de l'Institut d'Égypte. Représentant de l'Unesco au Caire pour la campagne de Nubie.

Dès que furent connus, en 1955, les projets de construction du haut barrage d'Assouan, les Services des Antiquités de l'Égypte et du Soudan s'inquiétèrent des mesures à prendre pour mettre au jour les vestiges archéologiques encore enfouis dans les régions menacées, avant leur submersion définitive. Au Soudan, une étude générale, fondée surtout sur la photographie aérienne, permit d'établir une liste importante de sites à fouiller en toute première urgence. En Égypte, le Directeur général du Service des Antiquités fit immédiatement reprendre les travaux de Ballanah et Qustul, travaux interrompus depuis 1934-1935 ; et, après avoir suspendu toutes les fouilles en Égypte même, il demanda aux fondations et institutions qui, dans le passé, avaient obtenu des concessions dans les sites pharaoniques égyptiens, de s'intéresser tout particulièrement aux deux rives du Nil nubien.

Cet appel n'eut pourtant pas le succès espéré : seuls, l'Institut archéologique allemand du Caire et l'Université de Milan envoyèrent des expéditions scientifiques en Nubie. D'autre part, l'Egypt Exploration Society de Grande-Bretagne entreprenait des fouilles au Soudan, en particulier à Buhen. Au fur et à mesure que les mois passaient et que la menace se précisait, l'urgence des travaux archéologiques augmentait. Aussi, le ministre de la Culture et de l'Orientation nationales de la République Arabe Unie, conscient de ses responsabilités qui dépassaient largement les possibilités nationales, sollicita-t-il l'intermédiaire de l'Unesco. Le Soudan, qui se trouvait dans des conditions encore plus difficiles, fit de même. Une mission d'experts fut aussitôt dépêchée en Égypte où le programme des travaux à réaliser, tout en étant de même nature, dépassait en importance celui du Soudan. Le rapport de ces experts eut pour conséquence

DONS DE LA TERRE DES PHARAONS

Nous présentons ici quelques-uns des trésors de l'ancienne Égypte que le gouvernement de la République Arabe Unie offre aux pays qui auront contribué à la campagne de sauvegarde. La liste des dons comprend des statues, des sarcophages, des jarres et des vases d'albâtre, des statuettes de faïence, des sculptures et nombre d'autres œuvres d'art. D'autre part, la RAU offre cinq des temples pharaoniques sauvés des eaux du Nil. Enfin, la RAU et le Soudan donnent 50 % des découvertes faites dans les fouilles de la zone qui doit être submergée, et l'Égypte a généreusement modifié la législation sur les fouilles dans l'ensemble du pays.



Statue de granit d'un roi inconnu, découverte à Karnak. Date sans doute du Nouvel Empire (il y a 3 ou 4 000 ans.)

Statuette de bois — pièce très rare provenant de Sakkarah, la nécropole royale de Gizeh, date de la 3^e ou de la 4^e dynastie.



Statue de grès d'un scribe égyptien, ornée d'inscriptions hiéroglyphiques, provenant de Karnak; elle mesure environ 1 m 20 de haut.



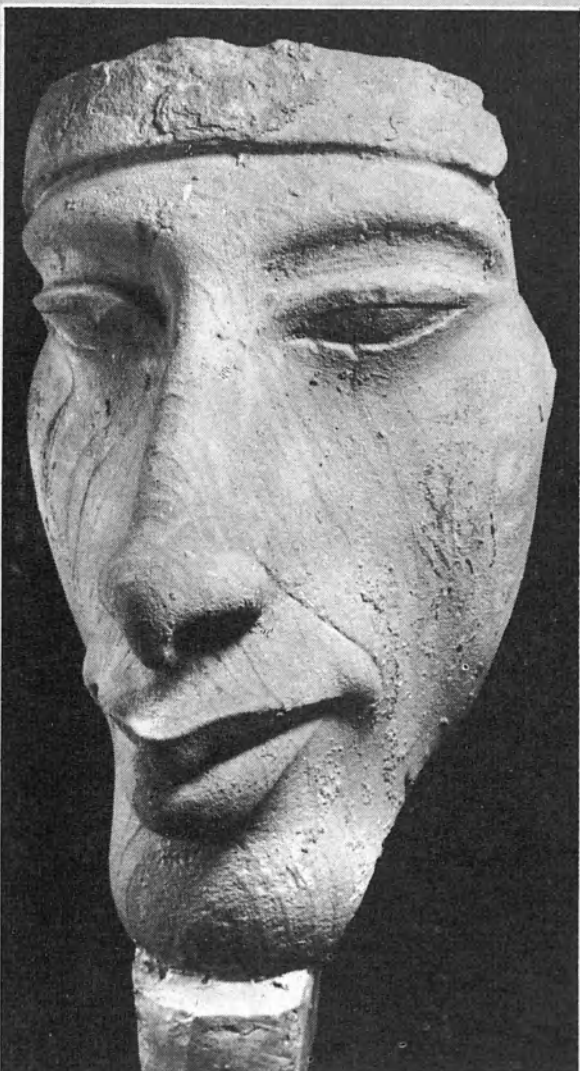
Photos : Unesco — Centre de Documentation, Le Caire



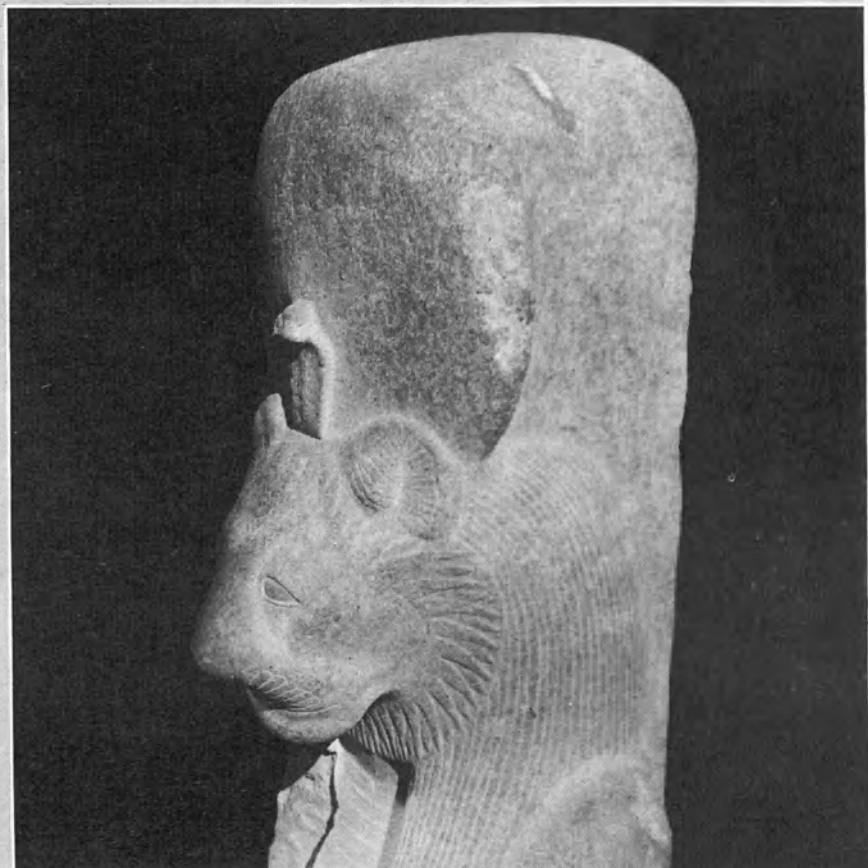
Tête de personnage royal, également trouvée à Karnak. Date de la XVIII^e dynastie (il y a environ 3 500 ans).



Le célèbre roi Tout (Touthmosis III) qui a régné il y a plus de 3 500 ans est représenté ici sur un pilier osirique qui porte son nom.



Tête du fameux roi hérétique Aménophis IV, époux de Nefertiti, qui vient du Temple du Soleil, à Karnak.



Skhmet, la déesse lionne, fille de Re, trouvée dans le temple de Aménophis III à Gurna.

LE TOMBEAU D'UN PRINCE NUBIEN LIVRE SON MYSTÈRE

Le prince Heqanefer de Miam passa sa jeunesse dans le palais du roi Toutankhamon, il y a 3 000 ans ; depuis longtemps, les égyptologues connaissaient son existence, révélée par des inscriptions et une peinture parfaitement conservées sur un mur du Tombeau de Houy à Thèbes (à droite). Le jeune prince y est représenté et nommé comme le plus considérable des porteurs d'offrande qui se présentent devant le roi. Mais l'on ne savait pas où se trouvait son royaume en Nubie, ni où il avait été inhumé. Or, dernièrement, une mission des Universités de Yale et de Pennsylvanie, qui explorait et fouillait d'antiques vestiges de la région d'Aniba, découvrait un tombeau que l'on croit être celui de Heqanefer. Ses trésors ont été pillés depuis longtemps, mais l'archéologue William Kelly Simpson a découvert cinq petites statues funéraires (en médaillon), qui portent le nom et le titre du prince. Les inscriptions sur les murs et les reliefs permettent également d'affirmer qu'il s'agit bien du tombeau du prince de Miam. Voir page 40 une autre découverte importante, due à une mission polonaise.

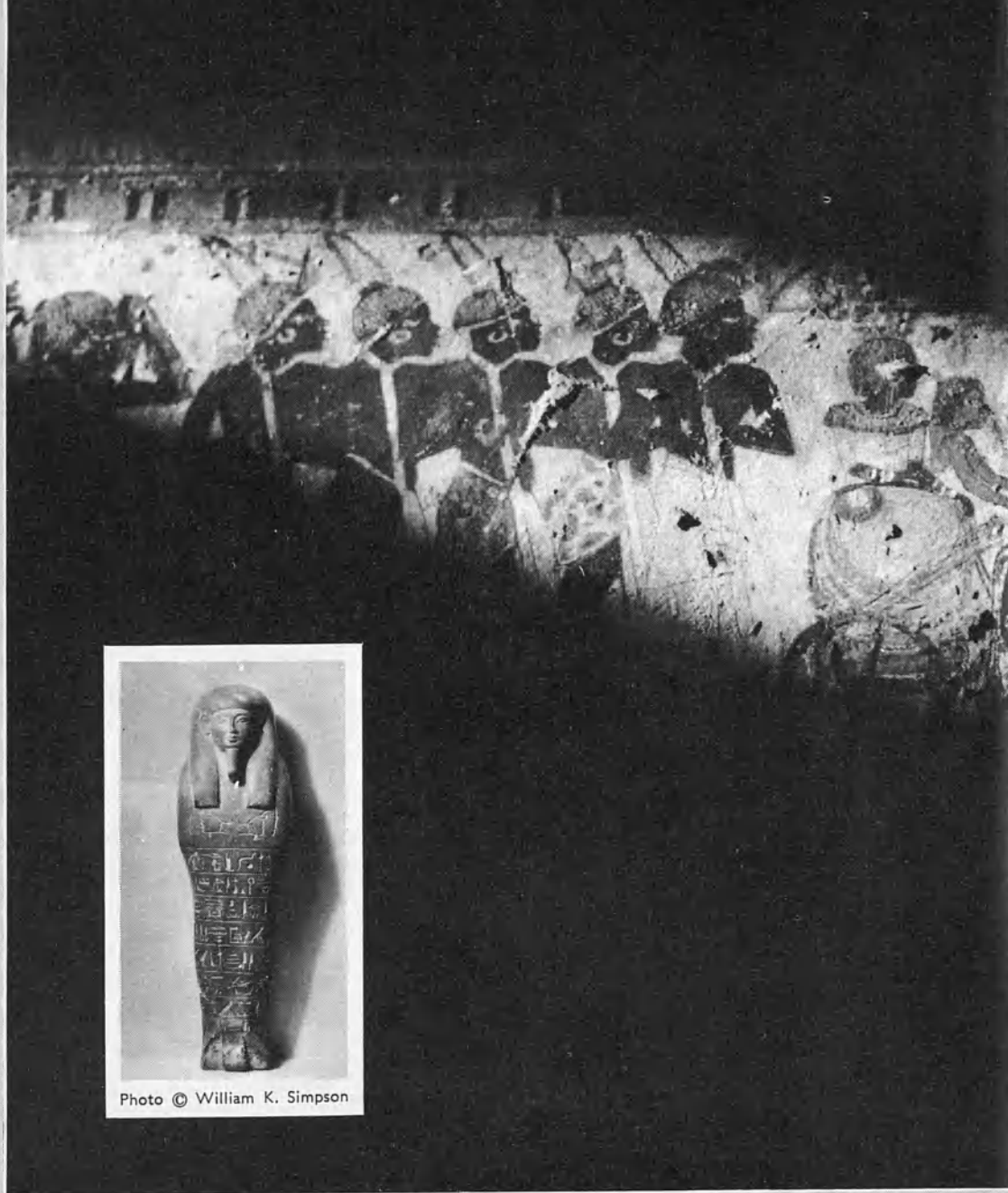


Photo © William K. Simpson



A ANIBA, ANCIENNE CAPITALE du vice roi des Pharaons, les archéologues de l'Université du Caire, qui ont fait les fouilles sous la direction du Dr Abdel



Photo © Almasy

A chacun son sillon

l'appel que le Directeur général de l'Unesco fit à la collaboration internationale, le 8 mars 1960, pour sauver la Nubie antique.

L'appel du Directeur général de l'Unesco fut immédiatement entendu ; les offres de coopération affluèrent aussi bien en Egypte qu'au Soudan.

Au Soudan, où les traditions archéologiques étaient, jusqu'ici, moins bien établies qu'en Egypte, les autorités responsables décidèrent d'organiser avant tout une expédition de reconnaissance archéologique sur toute l'étendue du territoire menacé. Le Service des Antiquités, avec l'aide des trois experts que l'Unesco mit à sa disposition, a actuellement prospecté toute la région entre la frontière et Buhen, sur la rive ouest ; sur la rive droite, une mission commune des Etats scandinaves a effectué la reconnaissance générale de tout le territoire compris entre la frontière et les faubourgs nord de Ouadi-Halfa. A la fin de la prochaine campagne d'hiver, tous les sites archéologiques de la Haute-Nubie qui sont menacés de submersion, seront très probablement repérés et identifiés.

En Egypte, les deux surélévations du barrage d'Assouan, la première en 1907-1912 et la seconde en 1929-1934, avaient amené le Service des Antiquités à faire des fouilles dans tous les sites antiques de Basse-Nubie. Néanmoins, par mesure de précaution, une grande expédition de reconnaissance a été organisée récemment avec la collaboration de l'Université de Londres pour rechercher, une dernière fois, les ensembles archéologiques encore enfouis sous le sable : la campagne récente a déjà mis au jour quatre sites importants entre la frontière soudanaise et Korosko ; la prochaine saison, l'expédition achèvera sans doute ses recherches dans la partie nord de la Basse-Nubie.

UN problème d'intérêt capital restait cependant à résoudre : les civilisations préhistoriques de la Nubie n'avaient pas encore été systématiquement étudiées sur le terrain. Mais une mission de prospection générale, organisée par l'Université de Columbia, vient de se proposer pour effectuer des recherches préhistoriques en Nubie soudanaise ; cette mission a aussi accepté de mener des travaux de même nature dans le sud de la Nubie égyptienne, et il est à prévoir qu'elle les achèvera, avant la date limite de submersion, dans toute la zone inondable.

De toutes les parties du monde, des instituts et des fondations ont déjà offert leur concours et la plupart ont reçu la concession de fouilles sollicitée. Ainsi les sites archéologiques de la Nubie égyptienne sont presque totalement attribués et ils le seront sans aucun doute en Nubie soudanaise bien avant l'inondation définitive. Actuellement, la liste des sites qui ont été, sont ou vont être fouillés, s'établit comme suit (de la première à la seconde cataracte) : *Débod* (sous le temple, centre polonais du Caire) ; *Dehmit* (musée de Turin) ; *Khor Dehmit-Kalabcha* (Université de Chicago et Institut suisse de Recherches architecturales) ; *Taffeh* (chapelle sud, Institut tchécoslovaque du Caire) ; *Kalabcha-Gerf-Hussein* (Institut tchécoslovaque du Caire) ; *Sabagoura* (Université de Milan) ; *Dakké et Ouadi Allaki* (Académie des Sciences de Leningrad) ; *Kouban* (Université de Milan) ; *Maharraqa-Ikhmindî* (Université de Milan) ; *Sayala* (Université de Vienne) ; *Média et piste vers Tomàs* (Université de Strasbourg) ; *Ouadi es-Séboua* (Institut français du Caire et Institut suisse de Recherches architecturales) ; *Amada* (Institut allemand du Caire) ; *Tomàs et Tongala* (Université de Strasbourg) ; *Cheikh Daoud* (Comité national espagnol pour la Nubie) ; *Afyeh* (Musée de Leyde) ; *Aniba* (Université du Caire) ; *Ibrim* (forteresse et cimetières, Egypt Exploration Society) ; *Ermeneh-Toschké* (Université de Yale et de Pennsylvanie) ; *Tamit* (Université de Milan) ; *Abou-Simbel, rive est* (Université de Milan) ; *Gebel Adda* (cimetière, Institut allemand du Caire) ; *Gebel Adda* (forteresse, Université d'Alexandrie, puis Universités d'Yale et de Pennsylvanie) ; *Ballanah et Qustul* (Service des Antiquités de l'Egypte) ; *Région entre Ermeneh et la frontière soudanaise*, à l'exception des sites déjà attribués (Université de Chicago) ; *Faras-ouest* (Centre polonais du Caire) ; *Aksha* (mission franco-argentine) ; *Serra-est* (Université de Chicago) ; *Argin* (Comité national espagnol pour la Nubie) ; *Région comprise entre la frontière*

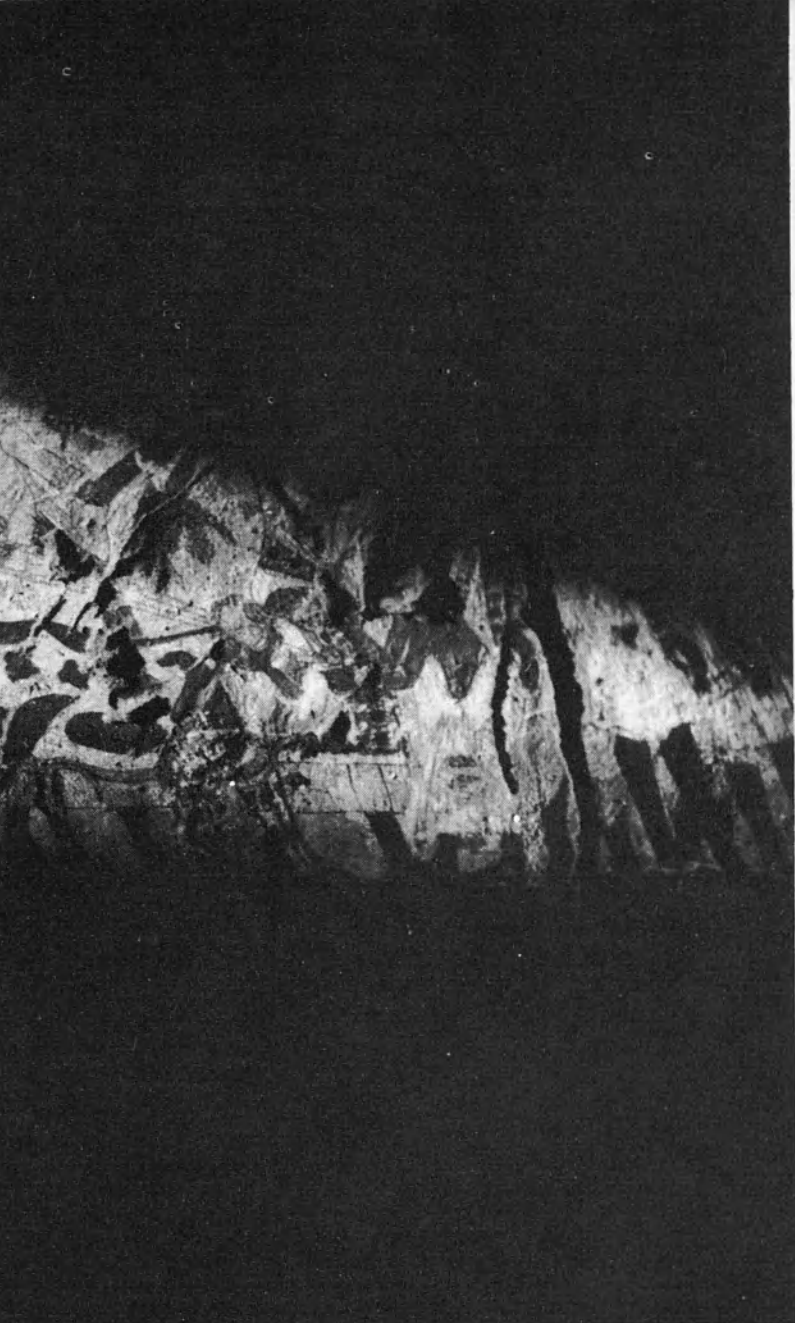


Photo Unesco - Keating

Abu Bakr, ont fait des découvertes importantes. Des momies vieilles de 5 000 ans, en parfait état, ont été trouvées dans l'ancienne nécropole.



RENDEZ-VOUS INTERNATIONAL POUR LE RELEVÉ DU PASSÉ

par Christiane Desroches-Noblecourt

Conservateur des Antiquités égyptiennes au Musée du Louvre. Conseiller de l'Unesco près du Centre de Documentation sur l'ancienne Égypte, le Caire.

Dès le début de l'année 1955, les rives de Nubie, d'ordinaire quasi désertes, s'étaient animées. Les archéologues étaient à l'œuvre, et les équipes du Centre de Documentation égyptologique travaillaient sans relâche, été comme hiver, en dépit de l'isolement. Car, depuis plusieurs lustres, les recherches égyptologiques s'étaient arrêtées au-delà de la première cataracte, dans cette région qui s'étend jusqu'à la seconde cataracte, près de la frontière, au Soudan. Aucune fouille, aucun relevé archéologique ne semblait plus devoir intéresser les émules de Champollion. Quelques rares missions archéologiques travaillaient soit au Soudan, dans une région située au sud de la zone actuellement menacée, soit au nord d'Assouan, dans cette « Terre Aimée » jalonnée d'une multitude de temples.

Mais l'appel de l'Unesco avait soudain modifié le champ des activités. Les chercheurs qui travaillaient dans ces sites accessibles abandonnaient leurs investigations archéologiques et prenaient, eux aussi, par devoir, par solidarité, par émulation, le chemin de la Nubie aride et mystérieuse. Ils s'initiaient désormais à l'archéologie nubienne, qui, souvent, offrait le reflet déformé de la brillante métropole égyptienne, mais se révélait féconde en enseignements.

Aujourd'hui, ceux qui voyagent sur le Nil, en Nubie, ne ressentent plus cette solitude que l'on éprouvait, il y a quelques années, quand on regagnait « le » campement du Centre de Documentation, où Égyptiens et Européens, nouveaux pionniers d'une épopée moderne, jetaient ensemble les bases de cette nouvelle fraternité égyptologique. A présent, tous les 30 ou 40 km, on aperçoit un bateau. Un bateau qui toujours étonne, attise la curiosité des passagers du courrier régulier qui, chaque semaine, parcourt ce pays lointain, ou encore celle des touristes ; car il y a des touristes qui, enfin, grâce à l'Appel International pour la protection des monuments de la Nubie, redécouvrent les grands sanctuaires oubliés.

Chaque fois qu'apparaît ce bateau, on peut, presque à coup sûr, lui accoler le nom d'une expédition archéologique : Espagnols, Italiens — de Milan ou de Rome — Autrichiens, Yougoslaves, Américains — de Chicago, de Yale ou de Pennsylvanie — Polonais, Suisses, Allemands, Hollandais, Tchécoslovaques, Belges, Anglais — d'Oxford, de Cambridge ou de Londres — Français — de Paris, du Caire, de Lyon ou de Strasbourg. Ou encore telle ou telle mission d'information russe, japonaise, hindoue, etc.

Les équipes du Centre de Documentation ne sont plus seules à travailler en Nubie, et nombre de fouilleurs animent les rivages brûlés par le soleil. Mais le Centre a redoublé d'activités. Et s'il a bien volontiers confié à l'Oriental Institute de Chicago et à l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire le soin d'achever *in extenso* les relevés scientifiques définitifs des temples de Beit el Ouali et d'Ouadi es Seboua, il assume encore l'immense tâche d'enregistrer, et dans les plus menus détails, tous les autres sanctuaires de Nubie.

Au cours des premières réunions du Comité consultatif auprès du gouvernement égyptien, les égyptologues qui en étaient membres se sont spontanément imposé une discipline qu'ils ont pris l'engagement de suivre pour le bénéfice commun. L'enregistrement de base des monuments, confié aux missions étrangères, suit la technique mise au point par le Centre, parce qu'elle est conforme aux exigences de l'information égyptologique. Le Centre de Documentation qui constitue, en fait, les archives nationales de l'archéologie égyptienne, doit recevoir un

double de tous les relevés exécutés par les missions étrangères chargées de la documentation de tel ou tel monument — ces dernières gardant, bien entendu, le bénéfice de la publication pendant un délai déterminé. Cependant, le Centre assume la presque entière responsabilité de tous les relevés. Il a pu décupler son activité grâce à la construction d'un magnifique bateau-laboratoire qui permet un travail continu dans les températures les plus élevées (et la température atteint parfois, l'été, 58 à 60 °C), et qui permet aussi de résoudre le problème de l'eau. Gorgée d'alluvions, en été, l'eau doit être filtrée sans cesse pour permettre le développement des photographies, et réfrigérée.

Tous les résultats des relevés sont centralisés au Centre de Documentation. Après la mission d'été 1961, on peut constater avec satisfaction l'ampleur des résultats déjà obtenus : les deux temples d'Abou Simbel virtuellement achevés, les petits temples d'Abou Oda et de Gebel Shams. La chapelle funéraire de Pennout à Aniba — le temple d'Amada, une partie du temple de Dakké et la chapelle rupestre d'Ellesya, une partie du temple d'Ouadi es Seboua et le temple de Gerf Hussein. L'immense falaise de Kalabcha et ses chapelles annexes, le temple de Beit el Ouali, les chapelles de Taffeh, de Kertassi (sans oublier les étonnantes carrières de Kertassi), enfin Debod. Puis, à la portée de la Nubie égyptienne, la prestigieuse île de Philæ et tous ses sanctuaires.

Il est vrai que l'île de Philæ n'est pas encore tout entière « relevée ». Une mission française, puis une mission allemande en avaient commencé les travaux de publication bien avant les menaces du haut barrage, mais les résultats sont infimes en regard de tout ce qui reste à faire. Du moins ce travail systématique est-il en train. L'an dernier, deux épigraphistes français, envoyés par le Conseil National de la Recherche Scientifique, se sont joints à leurs collègues égyptiens pour relever le plus complètement possible toutes les épigraphes grecques de l'île sacrée. En même temps, une autre mission française, celle de l'Institut géographique national, possédant cinq photogrammètres, travaillait avec le Centre de Documentation et un photogrammètre égyptien à l'enregistrement complet (mesures architecturales et photographies) de tous les monuments de l'île, et de l'île elle-même. Ces photogrammètres, en pleine canicule, continuaient leur travail dans les temples, qui apparaissent l'été seulement hors des flots, et enregistraient juste quelques jours avant qu'on ne les déplace les sanctuaires qui, dès cette année, n'échapperont plus aux flots : Debod, Taffeh-Nord et le petit kiosque de Kertassi. Les photogrammètres enregistrèrent aussi toutes les carrières de Kertassi, Beit el Ouali, achevèrent Kalabcha, entrepris deux ans auparavant, et poursuivirent leurs travaux aux temples de Dendour, de Gerf Hussein, de Dakké. Ils relevèrent même la citadelle byzantine de Sabagourah, remise au jour peu de semaines auparavant. Les épigraphistes classiques poursuivaient leurs investigations et vérifications, estampaient, photographiaient et recopiaient toutes les inscriptions grecques des carrières de Kertassi et du temple de Dakké.

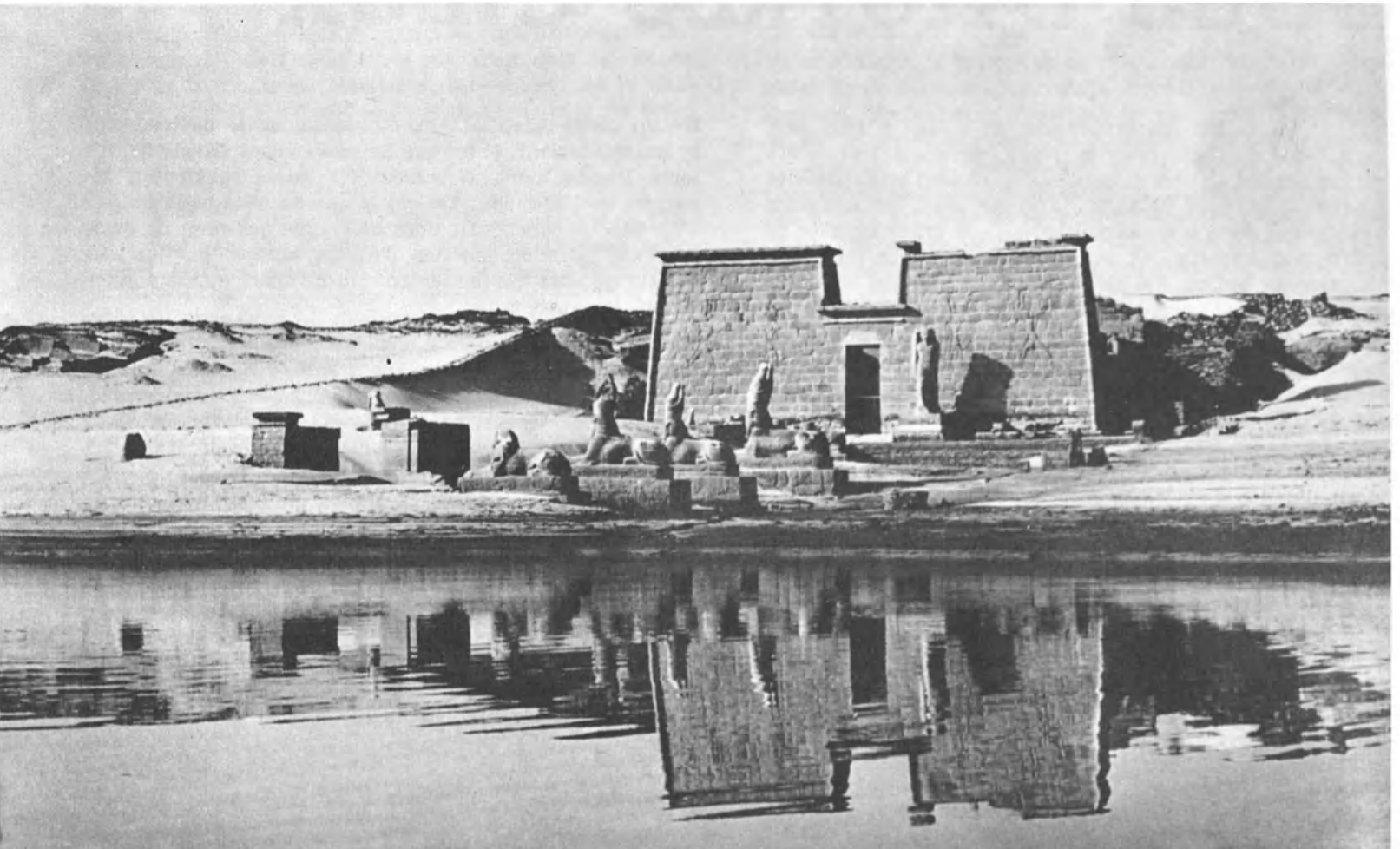
En un mot, dans cette course contre la montre, c'est un travail d'une extrême précision, hérissé de mille difficultés, et qui exige tout à la fois du travailleur une exactitude rigoureuse et une très grande résistance physique. Une grande abnégation aussi, car l'ouvrage est fait pour la collectivité, et l'individu s'efface devant l'ensemble de l'œuvre. Or, l'épreuve a été concluante par-delà même les groupes nationaux, les disciplines, les objectifs.



Photo Unesco - Van der Haagen

L'UN DES PLUS BEAUX TEMPLES DE NUBIE, Ouadi es Seboua (ci-dessous) a été construit par Ramsès II il y a plus de 3 200 ans. Une élégante allée bordée de sphynx conduit à la rive du Nil. Comme bien d'autres temples de la vallée du Nil, il sera recouvert par les eaux, dont le niveau s'élèvera de 60 mètres après l'achèvement du Hautbarrage d'Assouan. Ci-dessus, une tête colossale de Ramsès II trouvée dans la cour intérieure du temple de Gerf Hussein.

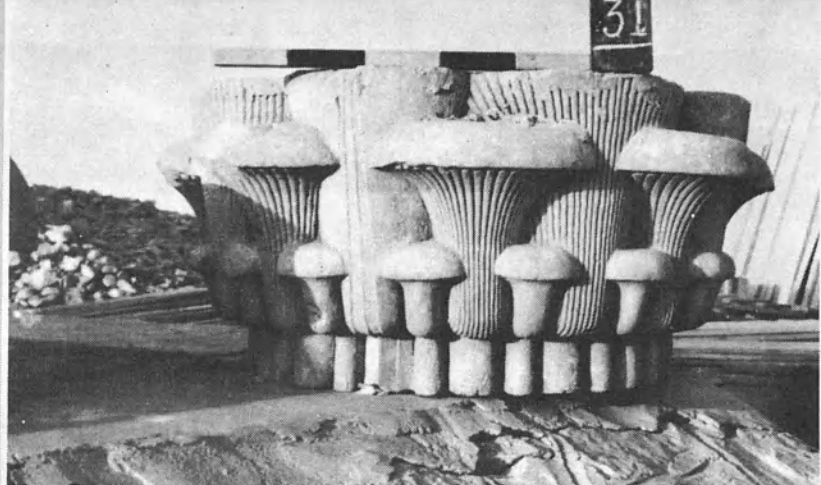
Photo © Almasy.



SANCTUAIRES DÉRACINÉS

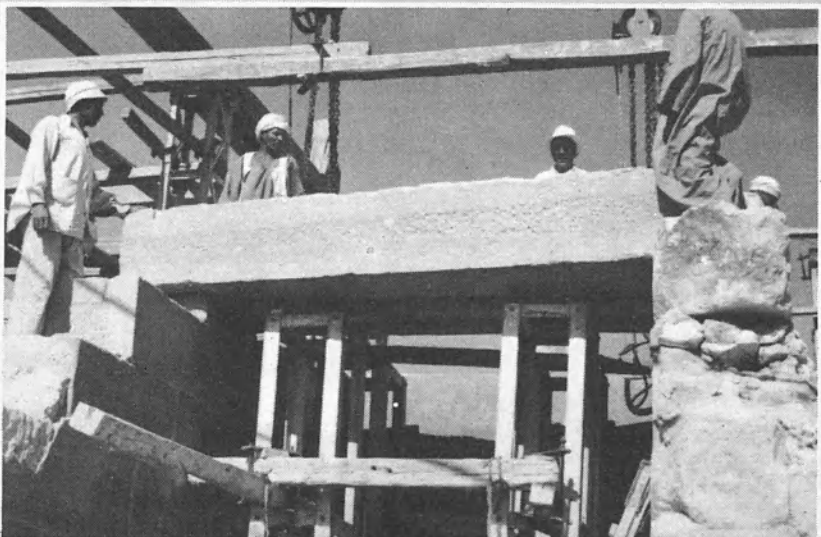


On est en train d'emballer certains des temples de Nubie. Ci-dessus, un bloc du temple de Kertassi numéroté et mis en caisse pour être embarqué sur une péniche.



DES CHAPITEAUX SCULPTÉS de la Chapelle de Kertassi sont prêts à être emballés et expédiés. Ci-dessous, le temple de Debod vient d'être démantelé.

Photo Centre de Documentation, le Caire



TEMPLES A REBATIR SOUS D'AUTRES CIEUX

S'il est des sanctuaires qu'il faut à tout prix protéger dans la place bénie qui leur a été choisie par les artistes et les dieux — ils sont en si parfaite harmonie avec le paysage qu'on ne peut les imaginer ailleurs que dans leur cadre originel — d'autres temples de Nubie, moins prestigieux, ou dont la signification est moins intimement liée au site qu'ils illustrent, peuvent subir un déplacement qui les conservera du moins pour la postérité.

Ainsi, à côté des deux pôles, Philae et Abou Simbel, il existe d'autres temples que l'on doit arracher à leur site, si l'on ne veut pas les voir disparaître. Les uns sont creusés dans le rocher, et leur extraction pose de multiples problèmes, en partie résolus. D'autres, au contraire, sont bâtis sur les rives du Nil et il semble que, pour la plupart, il est possible d'envisager leur déplacement en prélevant leurs assises les unes après les autres. Certes, ce n'est pas toujours si simple, en particulier quand l'édifice est constitué de blocs de pierre réguliers mais enduits d'une couche de plâtre qui suit fidèlement le contour des reliefs ornementaux, couche de plâtre elle-même recouverte de peintures qui ne correspondent pas aux diverses assises.

Aussi est-il impossible de détacher les pierres les unes après les autres, car on risquerait alors de faire disparaître

un décor essentiel. Ou, du moins, on le détériorerait irrémédiablement, alors que les millénaires l'avaient préservé jusqu'à nous, à travers les luttes religieuses, les guerres ou l'abandon. Tel est le cas du charmant temple d'Amada, ce rare joyau, dont la France qui vient de déléguer une première mission d'études, dirigée par un inspecteur général des monuments historiques, étudie actuellement la sauvegarde.

La République Fédérale d'Allemagne a décidé, quant à elle, de se charger du déménagement intégral du grand temple gréco-romain de Kalabcha : travail considérable, et nombreux seront les problèmes à résoudre en cours d'exécution. Toutefois, la situation même de Kalabcha a supprimé une difficulté. En effet, ce temple, comme ceux de la Basse Époque, en Nubie, est situé non loin de la rive. Depuis presque 50 ans, il est englouti par les eaux pendant neuf mois de l'année. Ses couleurs lavées par les eaux ont disparu, ce qui facilite considérablement les manœuvres de démontage.

C'est à des monuments de ce genre que le Service des Antiquités de la R.A.U. s'est attaché pendant l'été 1960, quand il apprit que deux petits temples gréco-romains situés aux environs de la cote 100 (c'est-à-dire 100 mètres

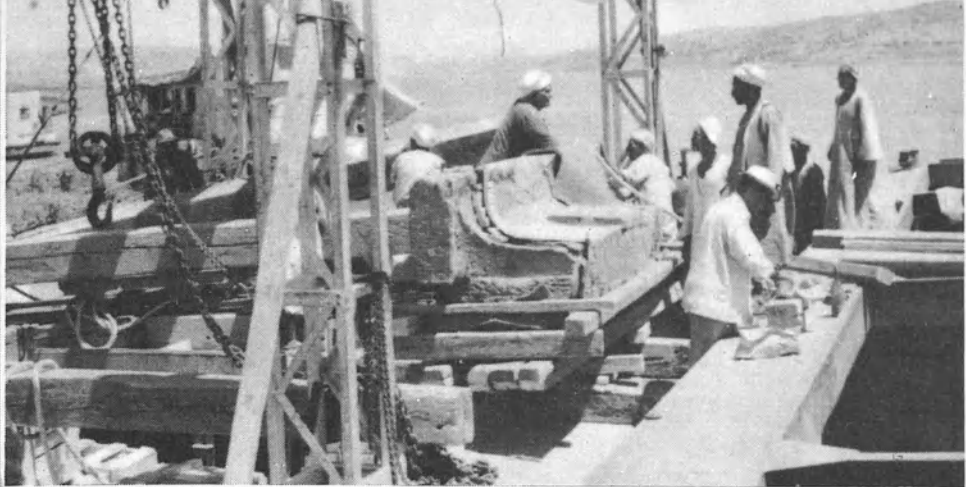


Photo Unesco — Van der Haagen

DE LOURDES PIERRES du temple de Debod sont enlevées tour à tour par des ouvriers et des grues. Les temples de Debod et de Taffeh ont trouvé provisoirement asile sur l'île Elephantine, en face d'Assouan, où ils attendent, dans des caisses (à droite), leur reconstruction dans un nouveau site.



au-dessus de la mer) ne réapparaîtraient plus que quelques jours pendant les deux ou trois été à venir. Il fallait donc les sauver alors qu'on y avait encore accès. Aussi, sans attendre qu'une mission étrangère entreprenne la sauvegarde intégrale de ces sites, le Service des Antiquités, aidé par le Centre de Documentation et par quelques experts, polonais, belges et français, entreprit de démonter l'ensemble de Debod et de retrouver dans un cirque perdu de la passe de Kalabcha, les vestiges de la chapelle de Taffeh-Nord effondrée et disparue sous les boues du Nil.

De juillet à septembre 1960, les équipes du Centre enregistrèrent à la hâte ces deux sanctuaires, pendant que se succédaient les divers techniciens du Service, qui numérotaient les blocs, reportaient leurs repères sur des plans d'ensemble, démontraient pierre à pierre, enregistraient toutes les assises, mettaient en caisses chaque pierre décorée ou inscrite, établissaient la fiche de chaque élément, et transportaient le tout.

Souvent le ciment moderne qui était dû aux réfections de Maspero et qui tenait les blocs unis dans leur submersion annuelle, était plus solide que la pierre friable, si bien que le travail devenait encore plus délicat. Sous un soleil cruel, sans air ni fraîcheur, harcelées par la proche montée des eaux, supportant patiemment la vie en commun sur des bateaux surchargés, les équipes amenèrent à bon port, dans l'île Eléphantine, les pierres emballées dans des caisses de bois, sagement alignées en des rangées sans gloire.

Ces temples de Debod et de Taffeh ont été proposés par le gouvernement de la République Arabe Unie en

témoignage de reconnaissance envers les pays qui auront activement contribué à la sauvegarde. Ils ne seront donc pas « remontés » en Egypte, et leurs éléments ainsi que toute la documentation scientifique et technique qui les concerne (déposée au Centre de Documentation) seront remis en temps opportun à ceux qui en seront les conservateurs délégués.

Par ailleurs, le ministère de la Culture décida de procéder au démontage et au déplacement de la chapelle de Kertassi, profitant de l'équipement qui avait été amené en Nubie pour les premières opérations de déplacement — bateaux, échafaudages — et de la présence des spécialistes du maniement de la pierre. L'opération fut menée à bien au mois de septembre 1960 : le Centre et les photogrammètres procédèrent à tous les relevés, avant même que l'on ne touchât aux murs et aux colonnades. Kertassi est à présent soigneusement emballé, élément par élément, dans des caisses de bois. Il sera réédifié sur une falaise nubienne qui dominera le grand lac de retenue, sur la rive occidentale de Nubie, non loin de son emplacement d'origine.

Aujourd'hui ne demeurent plus, à l'emplacement des trois sanctuaires, que les traces des fondations, et sous celles-ci, les vestiges de temples antérieurs.

Le fouilleur alors reprend ses droits. A l'enregistrement systématique des édifices succèdent la recherche et l'investigation sur le terrain. C'est là une nouvelle étape de l'archéologie. Une page inconnue des grands établissements religieux des rois égyptiens de Nubie va s'ouvrir, et si le butin archéologique ne livre pas des trésors d'or et de pierres fines, il importe peu. Il s'agit de tirer de l'oubli des trésors artistiques inestimables, de mettre au jour des pages ensevelies de l'histoire.

VINGT-TROIS MONUMENTS QUI SERONT DÉPLACÉS

TAFFEH

Époque romaine ptolémaïque. Vient d'être déplacé, comme Debod, suivant les méthodes traditionnelles en honneur chez les Pharaons. Offert par le gouvernement égyptien pour l'aide étrangère.



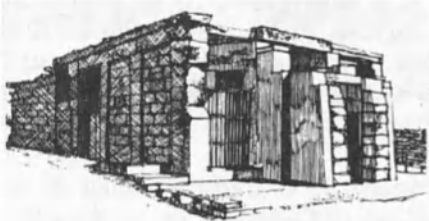
GERF HUSSEIN

Creusé sur l'ordre de Ramsès II dans une terrasse de grès. Surprenantes sculptures colossales, peut-être œuvres d'artistes régionaux, destinées peut-être aussi à inspirer une profonde terreur aux éventuels ennemis de l'empire. S'il était impossible de le sauver en entier, les éléments seront détachés.



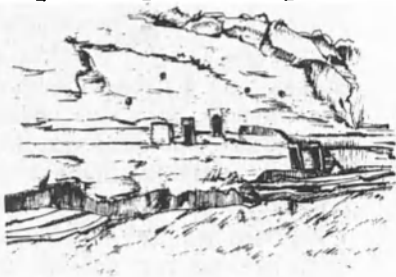
AMADA

Appartient à la meilleure époque de l'art égyptien. Bâti par les Pharaons il y a environ 3 000 ans. Merveilleuses peintures restées intactes. D'un intérêt capital pour l'histoire (inscriptions). Ne peut être déménagé pierre à pierre. Tous les frais seront pris en charge par la France.



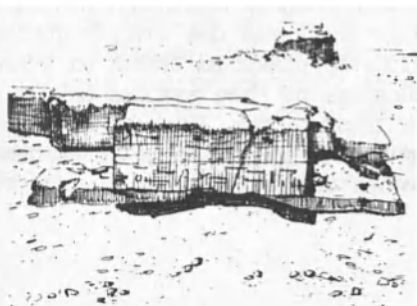
KASR IBRIM (Chapelles)

Creusées il y a 3 500 ans. Les deux chapelles inférieures sont envahies par les eaux du Nil pendant la crue. Dans les deux supérieures, les reliefs peints sont intacts. Les éléments seront découpés et transportés dans un autre site.



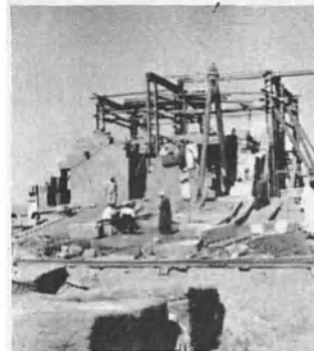
AKCHA

Petit temple bâti par Ramsès II. Reliefs et inscriptions. Les scènes principales représentent Ramsès saisissant deux nègres. Liste des peuples vaincus par le Pharaon en Asie et en Afrique. Sera déplacé.



DEBOD

Petit temple à 16 km de Philae. Sur la façade, Auguste et Tibère représentés parmi les dieux. Bâti par un roi nubien. Portail d'entrée monumental orné du symbolique soleil ailé. Offert par le gouvernement égyptien en témoignage de reconnaissance à l'aide étrangère, avec 4 autres sanctuaires. Debod a déjà été démonté et mis en sécurité dans l'île Elephantine.



BEIT EL OUALI

Temple creusé, dans le roc, à l'époque de Ramsès II. Inscriptions et reliefs polychromes. Scènes de bataille et figures du roi au combat. Plus tard église copte. Les parois seront sciées et le temple transféré.



DAKKE

Construit par un roi nubien, à l'époque ptolémaïque romaine (III^e siècle av. J.-C.). Le seul temple orienté nord-sud. La décoration est de différentes époques. Actuellement englouti pendant 8 mois par an, sera démenagé.



DERR

Creusé à l'époque de Ramsès II. Dédié au dieu soleil (Ré Harakhté). L'une des salles est entièrement ornée de reliefs couverts d'un enduit d'oxyde de fer rouge et peints. L'un des 5 sanctuaires nubiens offert par l'Égypte en reconnaissance de l'aide étrangère. On découpera les parois.



ANIBA

Monument funéraire dit Tombeau de Pennout, fonctionnaire de Ramsès VI. Les parois intérieures du tombeau sont ornées d'entailles peintes d'exécution très soignée. Il sera déplacé dans un nouveau site.



BUHEN

Temple construit par la reine Hatshepsout et transformé par Thoutmosis III (1 500 avant J.-C.). Une colonnade singulière où alternent piliers carrés et colonnes ronds. Intérieur décoré de reliefs polychromes. Fait partie de la forteresse de Buhen, située dans le Soudan actuel, construite en briques crues et que l'on ne peut sauver. Le temple sera déplacé et reconstruit.



KERTASSI (Temple)

Temple d'époque romaine. Le kiosque devait être analogue à celui de Philae. Inscriptions grecques et coptes. Démontage terminé. Actuellement déposé en caisses sur l'île Elephantine en face d'Assouan.



CARRIÈRES DE KERTASSI

A 45 km d'Assouan, fournissaient la pierre de construction pour Philae. Au fond, un petit sanctuaire creusé dans le rocher par les carriers. Inscriptions et bustes de maîtres-d'œuvre et d'officiers qui surveillaient les travaux.



KALABCHA

Un des plus beaux exemples d'art égyptien de la période romaine. Appelé le « Louxor de la Nubie ». Dédié à Mandoulis, dieu nubien du soleil. Murs couverts de reliefs en étroit rapport avec la célébration du culte. La République fédérale d'Allemagne en assumera le déplacement.



DENDOUR

Dédié par Auguste à deux héros morts noyés. A encore son quai d'embarquement et sa porte monumentale. A l'intérieur comme à l'extérieur, abondamment orné d'entailles et de bas-reliefs. Offert par le gouvernement égyptien en reconnaissance de l'aide étrangère.



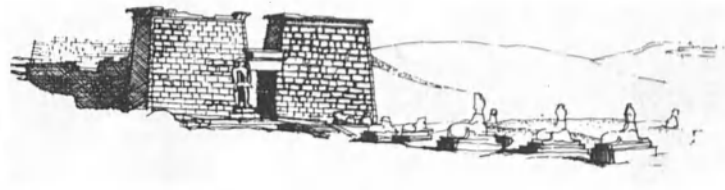
EL MAHARRAQA

A l'aspect élégant des monuments de l'époque ptolémaïque romaine (Philae, Kalabcha, Dendour). La première description en est due à Burckhardt. Sera déplacé.



OUADI ES SEBOUA

De l'époque de Ramsès II. Temple en partie bâti, en partie creusé dans le roc. Le pylône est précédé d'une voie d'accès flanquée de sphinx aux hautes tiaras. Sera déplacé.



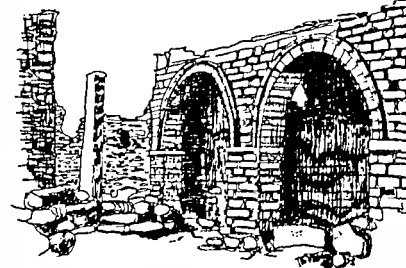
ELLESYIA

Creusé sous Thoutmosis III (il y a 1 500 ans). L'intérieur est complètement couvert de reliefs. Offert par l'Égypte en reconnaissance de l'aide étrangère. On sciera les éléments importants.



KASR IBRIM (Église)

L'église s'élève à l'intérieur d'une forteresse très ancienne. Une partie des pierres provient sans doute des ruines d'un ancien temple égyptien. Près de l'abside, une colonne en granit d'Assouan. Motifs ornementaux dans les pierres des arcs. Sera déplacée.



ABOU ODA

Creusé environ 1 325 av. J.-C. Transformé en église à l'époque chrétienne. Des peintures y subsistent encore, qui recouvrent les reliefs pharaoniques, notamment, au plafond, un grand Christ. Les éléments seront sciés.



DJEBEL CHAMS

Très petite chapelle creusée dans le rocher par Poeri, prince nubien (environ 1 000 ans av. J.-C.), qui portait le titre de « fils royal de Koush ». Il était chasse-mouches royal, charge très importante. Fit placer dans la chapelle une statue de Ramsès le Grand. Sera transféré en un seul bloc.



SEMNA OUEST

Temple dans la forteresse bâtie environ 2 000 ans av. J.C. et qui défendait, comme Semna Est, la frontière méridionale de l'Égypte (aujourd'hui le Soudan), à l'époque du Moyen Empire. Elle se dresse un grand rocher qui domine le Nil. Seul le temple sera déplacé.



SEMNA EST (KUMNA)

Temple (Soudan), bâti sous Thoutmosis III. Dans le soubassement Ouest, hiéroglyphes gravés dans le rocher qui rappellent le niveau atteint par la crue du Nil (en 1 800 av. J.C., de 8 m plus élevé qu'aujourd'hui). On suppose qu'il y avait sur la barrière rocheuse de Semna le plus vieux barrage de l'histoire. Sera déplacé.



VOYAGE AU PAYS DE

par Rex Keating

Écrivain et producteur de radio à l'Unesco. Était dernièrement en Nubie ; l'Unesco vient de sortir son film " Le pays de Koush ". Il a vécu quinze ans en Égypte.

LENTEMENT, notre train traversait la plaine — plaine de sable où l'âpre vent du Nord avait dessiné des vagues. Nous l'entendions, ce vent, siffler aux fenêtres du compartiment. Le train avançait lentement, sinon il aurait quitté la voie. A l'intérieur du compartiment, une poussière étouffante emplissait l'air comme une vapeur. A travers la vitre teintée — pour protéger les voyageurs de l'éclat brutal de la lumière — trois couleurs dominaient, violentes : le jaune du sable, le bleu du ciel et le rouge des rochers qui barraient l'horizon.

Pas une touche de vert où reposer les yeux, car même le rude acacia du désert ne peut pousser ici. Pas une bête. Pas même une chèvre. Nous étions dans le désert du Soudan, au Sud de Ouadi Halfa, dénué de toute végétation puisqu'il ne pleut jamais, sauf une fois peut-être tous les dix ans.

A l'ouest de la voie ferrée coule le Nil, à travers un paysage tout aussi désolé. Les Égyptiens de l'Antiquité appelaient cette terre le pays de Koush. Pour nous, c'est la Nubie Soudanaise. Le grand lac artificiel qui doit être créé derrière le nouveau barrage d'Assouan s'étendra vers le Sud en Nubie égyptienne et, au-delà de la frontière, en Nubie soudanaise où il recouvrira d'abord la région de Ouadi Halfa, puis la Seconde Cataracte, pour s'arrêter aux bords de la Troisième Cataracte, extrême limite de la montée des eaux, à 130 km à l'intérieur du Soudan.

« Si la Nubie soudanaise a une telle importance pour les archéologues, déclarait dernièrement le professeur W.B. Emery, de Londres, c'est que les cités antiques, les tombeaux et les vieilles forteresses de la Nubie constituent, en dehors de toute considération esthétique, des trésors de renseignements sur la vie quotidienne, les conditions d'existence, les espérances et les aspirations de nos ancêtres. Il faut que tous ces vestiges soient mis au jour et fassent l'objet d'études approfondies. »

L y a quelques mois, je me suis trouvé dans l'une de ces vieilles forteresses oubliées, un château perché au-dessus de la Cataracte : Shefak, que les Égyptiens de l'Antiquité appelaient à juste titre « Le Mors des pays étrangers ». Ici, j'ai rêvé à la sentinelle égyptienne qui, des hauteurs du fleuve, surveillait les hostiles étendues désertiques.

Un vent violent soufflait du Nord et sifflait dans les rochers en soulevant des tourbillons de poussière noire qu'il arrachait aux briques de glaise du chemin de ronde. Le visage fouetté par le vent, je regardais le Nil qui s'étirait vers le Nord, et, un peu plus loin, à un kilomètre peut-être, il y avait un îlot rocheux, plus grand que les autres, et surmonté d'un piton. Au sommet du piton, une forteresse, dont chaque détail était parfaitement visible dans l'air limpide.

Ma sentinelle égyptienne avait pu voir le piton rocheux, elle aussi, mais pas la forteresse, pour la bonne raison que celle-ci avait été construite quelque 3 000 ans plus tard par un roitelet chrétien de Nubie. Pas plus qu'elle n'avait pu voir une autre forteresse, construite celle-ci à la fin du XIX^e siècle par Kitchener lors de ses luttes contre les armées soudanaises.

Car le fleuve a toujours été la grande voie de communication entre les civilisations méditerranéennes, au nord, et africaines, au sud. Et les armées se sont battues dans cette vallée pendant près de 5 000 ans ; soldats du Pharaon, mercenaires grecs, vétérans des légions romaines, troupes de l'Islam, fantassins de l'armée de Kitchener. 5 000 ans de marches et de contremarches. Je pensais que désormais la paix descendrait pour toujours sur ce pays de Nubie, sur ses rochers, ses temples, ses forteresses, ses souvenirs d'un passé si lointain qui allaient être englou-



KOUSH



Photo Unesco-Keating

LES GARDIENNES DU NIL. Sur leur frontière méridionale (aujourd'hui au Soudan) les Egyptiens de l'Antiquité avait choisi ce site pour y construire deux vastes forteresses, 2000 avant J.-C. Là, le Nil est très étroit et coule entre deux éperons granitiques. Semna Ouest (dans le haut de cette photo aérienne) est très visible au milieu des étendues de sables clairs, sur la rive occidentale du fleuve, qui est aussi la plus désolée. Juste en face, la forteresse de Semna Est, que les lignes droites de ses fortifications rendent repérable parmi les rocs escarpés qui l'entourent. Les deux forteresses doivent être recouvertes par les eaux, mais leurs beaux temples qui datent de 1500 à 1400 environ avant J.-C., seront déplacés. En médaillon, une vue du temple de Semna Ouest à travers les murs en ruines de la forteresse.



Des murs en ruines de l'antique forteresse égyptienne de Shelfak, en Nubie Soudanaise, on a sous les yeux 4 000 ans d'histoire le long des rives du Nil. Sur un îlot rocheux (second plan, au centre), les vestiges d'une forteresse construite il y a un millénaire par un roitelet chrétien de Nubie. A l'arrière-plan, une autre forteresse, bâtie par le général Kitchener lors de ses luttes contre les armées des Derviches à la fin du XIX^e siècle.

Ce bateau à fond plat qui traverse le Nil pour aborder à l'île fortifiée de Uronarti, en Nubie Soudanaise, est presque le même que ceux qu'utilisaient, il y a près de 4 000 ans, les soldats du Pharaon Sésostris.

Photos Unesco - Keating

LES SECRETS DE LA SECONDE CATARACTE



Il y a quelques années, la découverte de la grande forteresse de Buhen, près de Ouadi Halfa, bouleversait toutes les notions relatives à l'architecture militaire des Pharaons. Ici, les ouvriers travaillent aux fouilles des immenses fortifications qui permettaient autrefois de surveiller la zone stratégique de la Seconde Cataracte du Nil, entre la Haute et la Basse Nubie.

Les populations qui vivent aujourd'hui près de la Seconde Cataracte du Nil offrent de vivants exemples du passé de la Nubie. Ci-dessous, l'entrée d'une maison nubienne moderne, dont la décoration caractéristique comporte des motifs symboliques qui remontent, en-deçà de l'ère chrétienne, jusqu'à l'époque des Pharaons.

Photos Unesco - Keating



tis lors de la montée des eaux du Nil, le fleuve qui lui avait donné la vie depuis le commencement des temps.

Quant aux populations de la Seconde Cataracte, Mr. L.P. Kirwan, directeur de la Société Royale de Géographie de Londres, me disait dernièrement qu'elles étaient un exemple vivant de l'existence de jadis en Nubie.

Elles sont demeurées en quelque sorte dans un musée archéologique tout rempli des monuments et des souvenirs du passé. Et leur folklore est passionnant à cet égard,

« Il constitue un maillon dans la chaîne des découvertes archéologiques et des connaissances littéraires, et il est vraiment une partie constitutive de cet ensemble. Et comme ces populations seront bientôt transplantées, elles l'oublieront infailliblement.

« Si les ethnologues et les sociologues vont travailler en Nubie, il sera capital qu'ils fassent des relevés et des photographies des motifs décoratifs et de l'architecture des maisons nubiennes modernes. Quelques-uns des symboles qu'utilisent encore les Nubiens d'aujourd'hui remontent au Royaume des Foundj au xv^e siècle, et même plus loin encore dans l'ère chrétienne et jusqu'aux temps pharaoniques ; il faut les étudier et les conserver. »

J'ai moi-même découvert un exemple typique au cœur de la Seconde Cataracte. De la forteresse de Semna, j'ai suivi un vieux mur bâti en direction du Nord, le long de la rive du fleuve, sur quelque douze kilomètres et qui se termine juste en face de l'île fortifiée de Uronarti — « Arti » veut dire en nubien « île ». De ma vie je n'oublierai ces lieux.

L'île est étroite, elle s'allonge sur 1500 mètres environ et à l'extrême nord, la forteresse s'élève sur un rocher escarpé. On est ébloui par les roches noires. Depuis le fond des âges, les flots les ont si bien polies qu'elles ont l'éclat de l'acier. Car ici le courant du Nil est rapide et profond.

Nous traversâmes dans un bateau à fond plat, d'un type qui m'était inconnu, aussi large que long. Ici, la seconde cataracte livre quelques-uns de ses secrets. Le professeur Torgny Sève-Söderberg de l'Université d'Upsal, qui m'accompagnait, m'apprit que ce bateau était construit à la manière traditionnelle de l'ancienne Egypte, et tel qu'on le voit représenté sur les murs des tombeaux. Ainsi naviguions-nous sur le Nil jusqu'à l'île du Roi — Uronarti — sur une embarcation familière au soldat de Sésostris qui, du chemin de ronde au-dessus de nos têtes, avait surveillé le fleuve.

A l'horizon, une autre forteresse qui avait été bâtie 3000 ans après le règne de Sésostris rappelait que le christianisme s'était maintenu dans cette partie de la Nubie pendant près de 800 ans jusqu'au triomphe de l'Islam.

Quelques jours plus tard, à Khartoum, le professeur P. Shennie, de l'Université du Ghana, m'entretenait de cette passionnante période de l'histoire. Il souligna que les royaumes chrétiens de Nubie qui durèrent à peu près du milieu du v^e siècle à la fin du xiv^e siècle, étaient fort mal connus. Ils s'étaient instaurés lors de l'arrivée des missionnaires que l'Empereur Justinien avait envoyés de Byzance au milieu du v^e siècle et qui avaient traversé l'Egypte pour venir évangéliser les peuples païens de la Nubie.

Dans les écrits du Syrien Jean d'Ephèse, on trouve la relation vivante de l'arrivée d'un de ces missionnaires. Il dit combien il a souffert de la chaleur, et comment il s'abritait dans une grotte, les pieds dans un baquet d'eau froide pour se rafraîchir pendant la canicule.

Après que le pays se fut converti au christianisme, deux Etats apparurent ; l'un au Nord, dans la zone qui doit être aujourd'hui recouverte par les eaux, et qui s'appelait Nobatia ; l'autre plus au Sud, dont la capitale était à Soba, tout près de Khartoum, et qu'on appelait Alodia.



L'année dernière une expédition radio — télévision de l'Unesco, dirigée par Rex Keating, a visité tous les sites menacés en Egypte et en Nubie Soudanaise. Ici, M. Keating descendant l'une des rues de l'ancienne forteresse de Semna Ouest (Soudan). On voit sur le haut de la colline le temple de la forteresse.



Cet éperon rocheux au-dessus de Abou Sir, près de la Seconde cataracte du Nil au Soudan, domine une ancienne route nubienne qu'ont empruntée, pendant près de 5000 ans, les soldats, les marchands, les voyageurs et

KOUSH (Suite)

A L'AGE DE PIERRE, LES HOMMES

C'est sur l'Etat du Nord — Nobatia — que nous possédons le plus de renseignements. Culturellement, il a fortement subi l'influence de Byzance.

Dans nombre des petites églises aujourd'hui en ruines on a trouvé des fresques murales représentant le Christ, la Vierge et les saints, où les caractéristiques du style byzantin sont évidentes. Les poteries des artisans locaux sont remarquables, décorées de peintures dont les motifs sont apparentés à l'art méditerranéen.

Il est également intéressant de constater que cet Etat demeurait théologiquement lié à Byzance : les chrétiens ne s'y rallièrent pas à l'hérésie monophysite de l'église copte ; et l'on y trouve des pierres tombales qui portent des inscriptions en grec, parfois en mauvais grec, langue employée jusqu'au ^{xiii} siècle.

Selon le professeur Shennie, ce sont les inscriptions grecques les plus éloignées de la Grèce que l'on connaisse actuellement, et il est certain que ceux à qui nous les devons n'avaient aucun contact avec la Grèce elle-même et sans doute depuis de nombreuses générations.

Les Nubiens vivaient dans une vallée, cette vallée du Nil qui, depuis que le continent africain a la forme que nous lui connaissons aujourd'hui, a toujours été la route principale entre le nord et le sud — entre les populations des rivages de la Méditerranée et les populations noires de l'Afrique Equatoriale. Pour les hommes, la vallée du Nil a toujours été la grande voie de communication. Certains ethnologues pensent que l'Afrique Centrale a été le théâtre des premières victoires de l'homme sur son milieu matériel et physique. Aussi estime-t-on la valeur des sites préhistoriques que l'on pourrait découvrir le long des rives du Nil.

Il y a deux ans seulement que l'on fit une découverte de la plus haute importance, non loin de l'extrême limite méridionale de la zone qui doit être recouverte par les eaux, sur la plate-forme préhistorique du Nil : parmi les ossements d'animaux, on trouva une mâchoire d'homme de Néanderthal.

Des vestiges de l'établissement de l'homme préhistorique se retrouvent dans tous les sites de la seconde cata-

racte. Ainsi sur l'île d'Uronarti, le professeur Söderberg me fit visiter ce qu'il tenait pour « un atelier de l'âge de pierre ». Sur cette aire, on trouvait des outils parfaitement représentatifs du mésolithique. Ainsi que le soulignait le professeur Söderberg « Uronarti a dû être habitée pendant des dizaines de milliers d'années, et avant qu'elle soit engloutie, on devrait y faire une enquête et des fouilles pour connaître son histoire tout entière ».

Cette île déserte, sans vie, âpre et cependant d'une austère beauté a quelque chose de fascinant. Il est clair que des générations d'hommes et de femmes ont vécu là, que l'on peut suivre jusqu'à l'aube de l'histoire, et même en deçà, pendant quinze mille ans peut-être et même davantage. Comparativement, la forteresse du Moyen Empire sur son rocher escarpé appartient au monde moderne.

Les vieux peuples de l'Ancienne Egypte éprouvaient une sorte de terreur pour la zone qui s'étend au sud de Ouadi Halfa, dont les habitants étaient de farouches pasteurs et des guerriers ; pour les tenir en respect, les Anciens Egyptiens avaient bâti l'énorme forteresse dont les ruines majestueuses se dressent encore le long de la Cataracte. Et pourtant 1 000 ans avant que la redoutable forteresse ne domine le fleuve, les voyageurs et les convois qui venaient d'Egypte empruntaient cette voie.

En arrière du fleuve se dresse un rocher solitaire. Un énorme bloc de rocher s'est détaché de la montagne, il est demeuré à peu près un mètre à l'écart, et il y a, dissimulée dans la cassure, une inscription taillée dans la pierre. C'est de loin la plus ancienne des inscriptions du Soudan et de la Nubie égyptienne. Elle rappelle, en hiéroglyphes archaïques, qu'une expédition militaire envoyée d'Egypte par le roi Djer, a passé ce rocher lors de sa marche vers le Sud. Le roi Djer était le troisième roi de la première dynastie égyptienne, personnage quasi légendaire, maître de l'Egypte à l'aube de son histoire, il y a environ 5 000 ans ; ici son nom atteste qu'il a bel et bien existé.



les pèlerins ; elle constituait le lien entre les civilisations méditerranéennes, au nord, et africaines, au sud. La région de la seconde cataracte, était verrouillée par des forteresses militaires, qui assuraient aussi la sécurité commerciale.

Hiéroglyphes archaïques gravés dans un rocher éboulé au Djebel Cheik el Suleiman (Soudan) ; c'est la plus vieille des inscriptions de Nubie. Elle a quelque 5000 ans et rapporte que l'expédition envoyée par le roi Djer a passé près de ce rocher, lors de sa marche vers le sud.

Photos Unesco - Keating

DÉJÀ HABITAIENT LA VALLÉE

Sur les rochers d'alentour, on peut voir d'autres inscriptions dues à des voyageurs, des chefs d'expéditions militaires, des commerçants qui ont emprunté cette voie pendant les deux millénaires suivants, mais, certes, c'est bien l'inscription du roi Djer, qui reste, dans son expression archaïque, la plus passionnante. Qui commandait l'expédition, nous ne le saurons jamais. Mais il est certain qu'il s'agissait d'hommes d'un grand courage. En ces temps très anciens ces éclaireurs croyaient s'aventurer dans ce qu'ils appelaient « Le pays des fantômes », une région d'épouvantes sans nom, où vivaient des géants, des pygmées et des bêtes monstrueuses. Pis, ils avançaient vers l'extrême limite de l'Amenti (la région cachée) en d'autres termes, les Enfers, l'horrible « Séjour de la mort ». Mais combien d'inscriptions dans le roc ne reste-t-il pas à découvrir ?

Dans toute l'Afrique Occidentale et Centrale, de singulière parentés de formes apparaissent en des zones extrêmement éloignées les unes des autres. Le vieux nom de « Koush » est toujours usité par les populations de langue nubienne qui vivent aujourd'hui dans le sud-ouest du Soudan. Ainsi les Kagiddi. Ils croient qu'ils sont venus de l'est sous la conduite d'une reine qui, selon eux, aurait été inhumée dans un vaste tumulus du Djebel Meidot. La reine à sans doute été l'une des dernières de la monarchie de Koush, pays vaincu, en d'autres termes du royaume nubien de Meroé, qui avait duré presque 1 000 ans, depuis l'an 600 avant Jésus-Christ.

Les habitants étaient d'habiles travailleurs du fer. On a pu dire de leur capitale, Meroé, qu'elle était « la Birmingham de l'Antiquité » leurs ateliers expédiaient des armes et des objets à travers toute l'Afrique, exerçant à l'époque une influence considérable sur les cultures africaines. Ils ont laissé des inscriptions nombreuses, mais on n'a pu jusqu'ici les déchiffrer ; il est possible que ce soit en Nubie que soit ensevelie la clef de la langue meroétique.

Aujourd'hui encore on fabrique à Bénin, au Nigéria, des objets de bronze qui rappellent quelques-uns des bronzes coulés à Meroé et en Egypte pour commémorer le Dieu égyptien Amon. Du Ghana aussi viennent deux lampes de bronze qui ne sont pas sans analogie avec des lampes trou-

vées dans des tumuli funéraires du v^e siècle après Jésus-Christ, au Soudan septentrional. Faibles indices, mais significatifs.

Le professeur Säve-Söderberg en est convaincu : le maillon manquant doit se trouver en Nubie, quelque part sur les 500 km des rives du Nil qui vont être recouvertes par les eaux du Haut-Barrage.

Le professeur Emery m'a décrit la Nubie comme le « poste de pilotage de l'ancien monde africain ». Du nord, les Egyptiens qui représentaient la plus haute civilisation de cette époque, cherchaient à gagner le sud pour exploiter les mines d'or et faire le commerce de l'ivoire, des bois précieux ou autres richesses de Koush.

« Le peuple du Sud, dont la culture commence à nous apparaître à la faveur de fouilles et de recherches récentes, ajoutait le professeur Emery, cherchait à gagner le nord et les régions les plus fertiles de la vallée du Nil. Si bien qu'il en résultait un état de guerre endémique entre peuples du nord et du sud, et le résultat de leurs combats, négligeables, certes, en regard des conflits du monde moderne, a eu des répercussions décisives sur le cours de la civilisation européenne, et à travers la civilisation européenne, sur le monde d'aujourd'hui. »

A l'Université de Khartoum, L.P. Kirwan nous exposait pourquoi il tient les fouilles de sites nouveaux, en Nubie soudanaise, comme de la plus haute importance.

« Elles permettront d'ajouter à l'histoire du monde ; elles contribueront à l'histoire de l'Afrique, de l'Afrique tout entière et pas seulement du Soudan. Elles ont un intérêt capital, à ce titre, pour les étudiants africains et les populations africaines qui accèdent à l'indépendance.

Ainsi, la construction du barrage aura eu d'heureuses conséquences, puisque ainsi le monde savant tout entier s'inquiète désormais de cette région oubliée de la vallée du Nil. Le lent progrès de l'humanité, depuis les premiers pas sur le chemin difficile qui la menait à la civilisation, est inscrit ici tout le long des rives du fleuve, parfois au grand jour, parfois enseveli. Il y a là d'incomparables possibilités de travail en pré-histoire, en archéologie et en ethnologie. Aujourd'hui nous sommes en mesure d'attendre le résultat des travaux.

SEPT SIÈCLES DE CHRÉTIENTÉ SUR LES BORDS DU NIL

par *L. P. Kirwan*

Directeur de la Société Royale de Géographie. Londres.

LORSQU'ON pense à la Nubie et aux célèbres monuments historiques que la construction du haut barrage menace d'engloutir, on évoque généralement les grands temples d'Abou Simbel et de Philæ, que les pharaons construisirent il y a plusieurs milliers d'années. Certes, ces monuments sont parmi les plus beaux de l'ancien monde, mais ils ne constituent pas, non plus que d'autres temples et édifices plus petits, d'un âge aussi vénérable, les seuls vestiges de l'antique civilisation nubienne que la montée des eaux du Nil menace de submerger.

A côté de ces monuments pharaoniques, de nombreux vestiges de caractère plus proprement nubien datent de l'Antiquité et du Moyen Âge. Certains remontent au royaume soudanais de Méroé qui, à l'époque gréco-romaine, dominait la plus grande partie du Soudan et de la basse Nubie; sa capitale, Méroé, était située à quelque 160 km au nord de Khartoum. D'autres appartiennent à la Nubie chrétienne, c'est-à-dire à l'époque des royaumes chrétiens de Nubie. Ces royaumes, qui se développèrent entre 542 et 1323, durèrent donc près de 700 ans après la conquête musulmane de l'Égypte voisine.

Au cours de cette période chrétienne, la Nubie a été un pays très prospère et très puissant. Sur les deux rives du Nil se succédaient nombre de villes, d'églises et de monastères florissants. L'église et l'État étaient remarquablement administrés, en grande partie sur le modèle byzantin. Une véritable école nubienne de peinture se constitua, dont les artistes recouvrirent de scènes religieuses bril-

SAINT PIERRE REMPLACE LES DIEUX égyptiens, dans le sanctuaire de Ouadi es Seboua. Après le V^e siècle, la Nubie se convertit au christianisme et les temples souvent devinrent églises. Parfois les fidèles ne firent pas disparaître les anciennes décorations, y juxtaposant les images chrétiennes. Sur notre photo, une peinture de l'apôtre Pierre, dont on lit le nom, en grec; à droite le roi Ramsès faisant une offrande de fleurs.

llement colorées les murs des blanches églises nubiennes à coupoles et à voûtes.

Rarement, au cours de la longue histoire du peuple nubien, celui-ci a atteint, par son architecture, par son art, par son organisation civile et militaire et par l'éveil d'une conscience nationale, un degré de civilisation aussi élevé qu'en cet âge d'or de la Nubie chrétienne.

S'il fallait d'autres preuves de la puissance de ces royaumes chrétiens, on les trouverait dans le respect évident que les souverains arabes de l'Égypte musulmane témoignèrent aux rois chrétiens de Nubie, et dans l'obstacle formidable que la Nubie chrétienne opposa pendant des siècles à la poussée de l'Islam vers le sud.

Le royaume de Nobadie fut le premier des royaumes nubiens qui se convertit au christianisme (542 et 545); c'était le plus septentrional et le plus puissant: il s'étendait de la première cataracte, qui marquait au Moyen Âge la frontière méridionale de l'Égypte, jusqu'à Akasha au sud, au-delà de la deuxième cataracte. Il couvrait donc presque les quelque 500 km de territoire nubien que la construction du haut barrage doit submerger.

Les Nobades — ainsi s'appelaient les habitants de ce royaume — étaient une tribu guerrière de cavaliers et de chameliers qui avaient autrefois souvent mis en péril les garnisons égyptiennes de la frontière. Mais dans les années qui précédèrent leur conversion au christianisme, les Nobades semblent avoir été en assez bons termes avec leurs voisins chrétiens de l'Égypte byzantine.

ÉGLISE CHRÉTIENNE PRIMITIVE, construite à l'intérieur de la forteresse de Serra Est (Soudan), qui date du Moyen Empire. Comme dans la peinture religieuse, l'influence byzantine est sensible dans l'architecture. Ce furent en effet des missionnaires de Byzance qui répandirent l'Évangile en Nubie. Les royaumes chrétiens de Nubie, établis au VI^e siècle, se maintinrent près de 700 ans après la conquête musulmane de l'Égypte.



Photo Unesco - Laurenza

Photo Unesco - Keating





LA NUBIE CHRÉTIENNE fait l'objet de fouilles systématiques; elle est jalonnée d'églises, de monastères et de villes fortifiées dont l'étude contribuera à l'histoire du monde médiéval chrétien. Ci-contre, les ruines de Faras (voir aussi page 40), l'ancienne capitale médiévale du royaume chrétien de Nobadie. Au second plan, vestiges d'une forteresse derviche et d'une église de briques.

Photo Unesco-Keating

Ils commerçaient avec l'Égypte, comme le prouvent leurs tombeaux de la basse Nubie où l'on a trouvé de nombreux objets remarquables d'argent, de bronze ou d'or, en provenance des ateliers d'Alexandrie et du monde hellénistique. Peut-être est-ce pour cette raison qu'ils se montrèrent suffisamment disposés à accepter pacifiquement la fermeture, en 535, des temples païens de Philæ, sur la frontière égyptienne, bien que le sanctuaire d'Isis ait attiré depuis des générations les pèlerins nubiens.

Et lorsque Julien, le premier missionnaire chrétien, porteur de lettres de la cour impériale de Byzance, arriva quelques années plus tard en Nubie accompagné du vieil évêque de Philæ, Théodore, les Nubiens et leur roi, loin de les accueillir avec hostilité, les reçurent avec de grands honneurs.

La tâche devant laquelle Julien se trouva placé n'était guère facile, comme nous l'apprennent les découvertes archéologiques et une relation contemporaine de ses aventures. Le climat, torride et d'une aridité extrême, parut fort éprouvant à quelqu'un qui était habitué à l'air plus frais de Constantinople.

Le paysage était sévère; seuls quelques bouquets de palmiers et quelques champs verdoyants reposaient le regard de la violente réverbération du désert. Et il y avait les Nubiens eux-mêmes. Comme leurs prédécesseurs de l'époque du royaume de Méroé, ils étaient restés de fervents adorateurs d'Isis et d'autres divinités égyptiennes.

En outre, même à cette époque tardive, alors que leurs voisins d'Égypte et d'Éthiopie étaient déjà christianisés depuis deux siècles, les Nobades continuaient à sacrifier non seulement des animaux, mais aussi des êtres humains, car ils avaient conservé la croyance primitive que les chevaux, les chameaux, les esclaves, les courtisans et les épouses doivent suivre le roi dans la mort, afin de continuer à servir leur maître dans l'au-delà.

CEPENDANT, malgré la dureté du pays et du climat et l'existence de pratiques païennes aussi vivaces, Julien, son successeur, le missionnaire Longin et d'autres missionnaires dont les noms ne nous sont pas parvenus répandirent l'évangile dans toute la Nobadie et même, par-delà le désert, jusque dans le lointain royaume d'Alodie — le 'Aloua des Arabes — dont la capitale, Sôba, s'élevait non loin du confluent du Nil bleu et du Nil blanc.

Le premier résultat apparent de leurs prédications fut, comme le montre l'archéologie, la transformation en églises des temples païens de la basse Nubie; tel fut le cas du petit temple de Ramsès II qui se trouve à Ouadi es-Seboua, et du temple de Dendour, construit par l'empereur romain Auguste, et qui fut consacré comme église en 559. C'est à cette époque, ou peu après, que furent édifiées les premières églises de Nubie, à Faras près de l'actuelle frontière soudano-égyptienne, et à Kasr Ibrim, deux centres qui eurent autrefois un grand rayonnement.

L'élégante église à arcs de pierre d'Ibrim, au sommet d'un escarpement rocheux qui domine les eaux calmes du

Nil, fut particulièrement admirée par les générations ultérieures; on en voit encore les ruines. « Ici, écrit au XIII^e siècle le géographe arabe Able à Sallh, se trouve une grande et belle église, admirablement conçue et dénommée d'après Notre-Dame, la pure Vierge Marie. Cette église a une haute coupole, surmontée d'une grande croix. »

Le grec fut probablement la langue des premières conversions, ainsi que de la liturgie et des prières de cette église primitive; ce fait, de même que les traces fortes d'influence byzantine que l'on retrouve dans l'architecture et dans la peinture religieuses, marque le caractère plus byzantin que copte (ou égyptien) du christianisme nubien à ses débuts.

On dispose pour l'étude de la Nubie chrétienne d'un certain nombre de riches sources d'informations tant littéraires qu'archéologiques; celles-ci sont constituées par les églises, les monastères, les palais et les villes fortifiées dont les ruines impressionnantes jalonnent aujourd'hui les bords du Nil nubien.

Beaucoup de ces ruines ont été explorées par un éminent archéologue italien, le regretté professeur Ugo Monneret de Villard. C'est lui qui, avant la dernière guerre, jeta les bases de l'histoire et de l'archéologie de la Nubie chrétienne. Mais ses explorations, si fécondes qu'elles aient été, furent nécessairement souvent superficielles car elles furent effectuées avec des ressources insuffisantes et à la hâte, lors de la construction de l'actuel barrage d'Assouan.

Or, actuellement, devant la menace infiniment plus grave que représente la montée des eaux du haut barrage, il faudrait procéder à une exploration plus approfondie si l'on veut résoudre les mystères que renferme encore la Nubie chrétienne. Un des principaux centres d'occupation au moins devrait faire l'objet de fouilles systématiques: Faras, par exemple, capitale primitive du royaume chrétien de Nobadie, où j'ai moi-même procédé à certaines fouilles d'exploration au début de l'année dernière; la nécessité de dater les très remarquables poteries peintes de la Nubie chrétienne justifierait un tel travail.

Il faudrait relever le plan et étudier l'architecture des églises en ruines. Les fragiles restes de fresques, comme ceux qui ornent si magnifiquement les murs de la petite église d'Abd-el-Kadir, près de la deuxième cataracte, devraient être enlevés et conservés.

Il faudrait explorer les tombes, dont certaines sont à colonnes ou à coupole, comme celle de Kasr Ibrim; les squelettes qui s'y trouvent pourraient nous renseigner sur l'origine ethnique et autres particularités des Nubiens chrétiens.

Comme l'été nubien rend presque impossible tout travail archéologique, il ne reste guère de temps pour remplir ce programme. C'est là une tâche urgente, et l'on ne comprendrait pas qu'elle ne soit pas entreprise à un moment où les célèbres monuments de l'ancienne Nubie égyptienne sont à l'ordre du jour. Lorsqu'elle sera réalisée, on aura ajouté un nouveau chapitre à l'histoire du christianisme en Afrique, et une nouvelle page à l'histoire du monde médiéval chrétien.



Photo © M.T. Bénéicosky, Varsovie.

DEUX FRESQUES SPLENDIDES, dont les couleurs semblent avoir été posées hier, ont été découvertes à Faras Ouest par le Professeur Michalowski, qui dirigeait une expédition du Centre Polonais. L'une d'elles, qui représente Saint Michel (à gauche) est aujourd'hui au Musée de Ouadi Halfa. Dans la même région, cette expédition polonaise a également mis au jour deux chapelles chrétiennes qui datent du V^e siècle. Ci-dessous, des fours de potier de l'époque chrétienne découverts dernièrement dans les fouilles de Faras Nord.



Photo Unesco - Keating.

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES (Suite de la page 25)

SOUVENIRS ENFOUIS DES PEUPLES

égyptienne et Gémaï, au nord de Ouadi-Halfa (mission commune des Etats scandinaves) ; Buhen (Egypt Exploration Society).

Une pareille liste indique par elle-même l'importance donnée par les archéologues aux recherches dans la Nubie menacée.

Toutefois, il ne fallait pas s'attendre, surtout en Nubie égyptienne, à des trouvailles exceptionnelles. Les travaux antérieurs, ceux de 1907-1912 et de 1929-1934, comme ceux que le professeur Walter B. Emery conduisit dans la forteresse de Buhen depuis quelques années, ont bien certainement mis au jour les vestiges les plus importants.

Néanmoins, les efforts conjugués d'un aussi grand nombre d'expéditions scientifiques ont déjà, en quelques semaines de travaux intensifs, abouti à des résultats dont l'intérêt archéologique est indéniable.

C'est ainsi que les fouilles d'Aniba, dans des cimetières d'époques diverses, ont permis au professeur Abdel Moneim Abou-Bakr, de l'Université du Caire, de faire d'intéressantes constatations sur les différentes méthodes d'inhumation et même sur l'existence d'épidémies qui endeuillèrent les villages nubiens. Les objets que ces tombes restituèrent sont si variés dans leurs formes et dans leurs matériaux qu'ils constituent une admirable collection ; ils sont généralement d'une facture assez fruste ; ils n'en apportent pas moins un témoignage direct sur les aptitudes artistiques et sur les croyances des gens qui les firent ou qui les utilisèrent.

La découverte attendue de la tombe de Heqanefer, prince de Miam, à Toschké-est, fut un peu décevante : elle est en très mauvais état de conservation. Du moins permet-elle de mieux connaître un grand personnage, contemporain de Toutankhamon, qui n'était signalé, jusqu'ici, que par une inscription rupestre à Toschké même et par une représentation de la tombe de Houy, à Thèbes.

40 Au Soudan, à Aksha, la mission franco-argentine a découvert les fragments d'une longue inscription. Le professeur Rosenwasser l'a, semble-t-il, identifiée : elle serait la copie du fameux décret de Ptah gravé sur le mur qui joint deux piliers dans la salle aux piliers osiriens du grand temple d'Abou Simbel. Pareille identification ne

saurait surprendre : Ramsès II n'a-t-il pas fait reproduire plusieurs fois l'inscription relatant son mariage avec la princesse hittite, à Karnak, à Abou Simbel et même au Soudan, à Amara ?

Les principales trouvailles du professeur Leclant, chef de la mission de l'Université de Strasbourg, à Tomàs concernent la période méroïtique. Une grande stèle de vingt-quatre lignes et une table d'offrandes inscrite sur tout son pourtour s'ajoutent maintenant aux nombreux documents méroïtiques qui ont été découverts surtout à Ballanah-Qustul et au Soudan même.

A Faras, où le professeur Michalowski, directeur du Centre polonais du Caire, a retrouvé deux chapelles chrétiennes, deux des quatre stèles mises au jour permettent de faire remonter au moins à la fin du V^e siècle la christianisation de la Nubie soudanaise ; en effet, la plus ancienne commémore le souvenir du premier ou de l'un des premiers évêques de l'ancienne Faras, et elle est datée de 606. En outre, les travaux de la mission polonaise ont révélé deux magnifiques peintures murales, aux couleurs vives et encore fraîches : l'une d'elles, qui, par la suite, a été déposée et transportée au musée d'Ouadi-Halfa, représente l'archange saint Michel ; l'autre, la Vierge et l'Enfant.

Enfin, dans le dallage de l'église *extra muros* de la forteresse d'Ikhmindî, le professeur Donadoni, chef de l'expédition de l'Université de Milan, a découvert une inscription sur pierre donnant les noms du roi des Nobades, de l'exarque de Kalabcha et d'un *curator*, qui présidèrent à la fondation de la forteresse ; une étude serrée du texte a permis de dater cette fondation de la seconde moitié du VI^e siècle.

Un pareil bilan se suffit à lui-même. Il explique pourquoi les craintes des archéologues diminuent à chaque saison. L'enthousiasme avec lequel les instituts et les fondations ont répondu à l'appel du Directeur général de l'Unesco ne visait pas à renouveler l'histoire de la Nubie, déjà connue dans ses grandes lignes. Il avait pour but unique d'arracher au sable les derniers documents enfouis et de préciser certains points demeurés obscurs par des fouilles systématiques, avant l'engloutissement définitif d'une région archéologique riche en vestiges de plusieurs civilisations successives. Et ce but est maintenant près d'être atteint.

Nos lecteurs nous écrivent

RENDRE A L'ARGENTINE CE QUI LUI EST DU

En tant que Latino-Américain, je me réjouis qu'une publication internationale comme le « Courrier de l'Unesco » juge bon d'informer des peuples de la terre entière des espoirs et des ambitions d'un continent en constante évolution. Ce qu'attend l'Amérique latine, ce n'est pas l'aide charitable de nations plus puissantes, mais la compréhension et la reconnaissance universelle des formes d'idéal qui lui sont particulières.

Toutefois, en tant qu'Argentin, j'ai plusieurs remarques à vous faire, car les articles de votre numéro sur l'Amérique latine trahissent une méconnaissance de mon pays. Il est certain que Buenos Aires, par exemple, et l'Argentine tout entière en général, ont des caractéristiques autrement importantes qu'une entrée de station de métro, même si ce métro est le seul de tout le continent. On peut difficilement avoir à l'étranger une idée de ce qu'est mon pays d'après les articles de votre numéro de juin.

Gonzalo Fernandez
Buenos Aires
Argentine

Dans votre carte de l'Amérique latine, vous avez omis les îles Falkland. Celles-ci appartiennent à l'Argentine et au continent sud américain, auquel elle est reliée par une plate-forme sous-marine. Vous avez également omis les zones antarctiques du Chili et de l'Argentine, qui font partie de l'un et l'autre de ces pays. Dans la même page, on dit d'Andrés Bello : « il est l'homme à qui on doit l'organisation juridique des Républiques qui avaient conquis leur indépendance sur l'Espagne. » Rien n'est moins vrai, au moins en ce qui concerne l'Argentine. Notre constitution, établie en 1853, s'est inspirée de la constitution des Etats-Unis, et notre code civil a été établi d'après l'ouvrage du juriste brésilien Freitas et le code Napoléon.

Vous présentez O' Higgins comme le libérateur du Chili ; mais n'est-ce pas en réalité San Martin ? Vous déclarez que San Martin dut chercher refuge en Europe parce qu'il fuyait l'anarchie en Argentine ; rien n'est plus loin de la vérité. Vous consacrez trois pages à Bolivar, et vous écrivez « qu'il n'y a pas dans toute l'histoire de l'Amérique latine de nom plus célèbre que le sien ». Ça qui est fallacieux, à mon sens. Si les titres de gloire de Bolivar sont indiscutables, c'est au courage et à l'audace de San Martin que le Chili et le Pérou doivent leur liberté (et non pas le seul Chili comme vous semblez le croire), et c'est le fait qu'il se soit effacé à

Guayaquil qui a permis à Bolivar de parfaire la libération de l'Amérique du Sud.

Vous ne publiez qu'une piètre photographie de la Plaza Mayo, à Buenos Aires, et beaucoup de grandes photographies prises dans d'autres pays. Dans un numéro consacré à l'Amérique latine, vous auriez dû prendre le continent comme un tout et ne pas vous en rapporter presque exclusivement à trois ou quatre pays qui ne sont pas les plus importants. Le seul article vraiment impartial de ce numéro est celui d'Alfred Métraux, peut-être parce qu'il n'est pas Sud-Américain, puis, à un moindre degré, ceux d'Oscar Vera et de Tibor Mende.

Jorgue Miguel Aguilar
Muniz. Province de Buenos Aires
Argentine

Félicitations pour le « Courrier » en général, et en particulier pour le numéro consacré à l'Amérique latine. Mais pourquoi avez-vous consacré plusieurs pages à Simon Bolivar et si peu de lignes au général José de San Martin ?

La gloire éternelle du grand « Capitaine des Andes » ne souffrira pas le moins du monde, il va sans dire, de cette « erreur » du « Courrier de l'Unesco ». Mais votre revue est lue dans le monde entier, et dans les pays où l'histoire de l'Amérique latine est inconnue, ou mal connue, on aura l'impression que le héros vénézuélien est la grande figure historique du continent, ou « le libérateur de l'Amérique latine », comme vous le dites. Ce qui est faux.

Les plus grandes figures du continent américain sont San Martin en Amérique latine, et Georges Washington au nord du Rio Grande. Ils ont atteint tous deux le faite du pouvoir, et quand ils l'ont quitté, leur prestige et leur grandeur morale étaient intacts. On ne peut en dire autant de Bolivar, que son génie militaire couvrit de gloire, mais dont la vie agitée vit ses triomphes mêlés de tragédies et d'échecs.

Comprenez bien que je ne mets pas en question la grandeur de Bolivar, mais je nie qu'il ait été le plus grand et le mieux connu des personnages historiques de l'Amérique latine ; c'est au libérateur de l'Argentine, du Chili et du Pérou qu'il faut réserver cet honneur, car pour lui la Cordillère des Andes n'a pas été un obstacle, et on peut justement dire de lui qu'il fut « Un saint brandissant le Glaive ».

Roberto Lavagna S.
Moren. Province de Buenos Aires
Argentine

Quel plaisir de recevoir votre numéro de juin, enfin consacré à l'Amérique latine. Mais quelle consternation de constater, une fois de plus, combien on méconnaît mon pays. L'Argentine, suivant les statistiques publiées en page 33 à propos de l'instruction publique, arrive en tête de toutes les nations sœurs d'Amérique, et cependant il n'en est question que quatre ou cinq fois dans tout le numéro, et encore s'agit-il d'allusions, en passant. San Martin est réduit simplement à une photo de la dimension d'un timbre poste, et vous avez tout à fait négligé son entrevue avec Bolivar à Guayaquil. Buenos Aires, la plus grande métropole au sud du Rio Grande, l'une des villes les plus peuplées du monde, est représentée par une entrée de métro — l'une des pires — quand elle a tant de stations artistiquement décorées de ces mosaïques peintes qui font notre orgueil. Les immeubles modernes de Buenos Aires, ses théâtres (dont le Théâtre San Martin qui vient d'être terminé, et qui est sans doute le plus grand et le plus moderne, techniquement parlant, de toute l'Amérique du Sud), sa vie culturelle si animée, rien de tout cela n'existe pour votre revue. Le Théâtre Colon, qui vaut l'Opéra de Paris, ou le Metropolitan à New York ; notre agriculture et notre élevage en plein essor, nos industries en plein développement — notamment notre industrie automobile — notre industrie du fer et de l'acier, en un mot, tout notre prodigieux développement économique ont été passés sous silence, je l'espère, parce que vous comptez leur consacrer plus tard un numéro. Félicitations à votre photographe Almas. Mais il est bien regrettable que personne ne lui ait montré quelques-unes de ces choses qu'il est, pensons-nous ici, indispensable de connaître.

Julio Cesar Saenz
Hurlingham
Buenos Aires. Argentine

L'ART ET LA SCIENCE DANS LA VIE DE L'HOMME

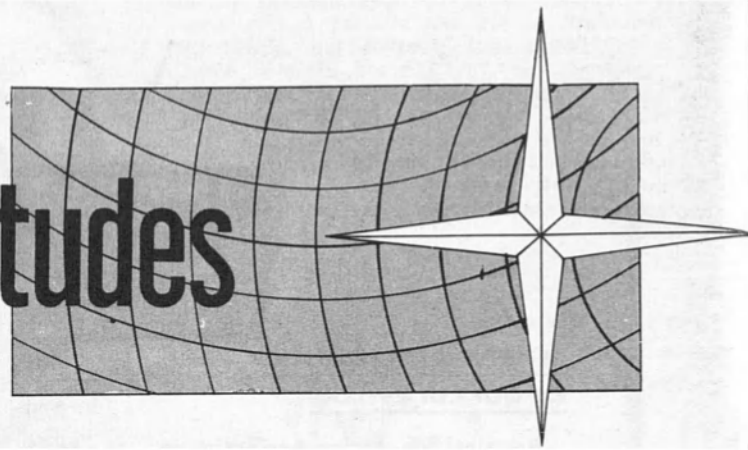
Je viens de recevoir le numéro 7/8 du « Courrier de l'Unesco ».

Je crois que ce numéro mérite une mention particulière. Il m'a paru excellent, tant pour le fond que pour la qualité de sa présentation.

Permettez-moi de saisir cette occasion pour vous demander de transmettre les félicitations de la Commission nationale aux personnes qui ont collaboré à la réalisation de ce numéro.

Yves BRUNSVICK
Secrétaire général de la Commission
de la République française
pour l'Education, la Science
et la Culture, Paris

Latitudes et Longitudes



HOMMAGE A DAG HAMMARSKJOELD



Le 19 septembre, à la Maison de l'Unesco, à Paris, un hommage a été rendu à la mémoire de Dag Hammarskjöld, lors d'une brève et émouvante cérémonie. Elle était présidée par M. Akale - Work Apte Wold, Ambassadeur d'Ethio-

pie en France et Président de la Onzième Conférence générale de l'Unesco. Puis, le D^r Mohammed Awad, Président du Conseil Exécutif de l'Unesco, vint exprimer « le sentiment de stupeur et d'affliction ressenti après la perte d'un homme qui appartenait au monde entier ».

Le D^r Awad a souligné quelques-unes des réalisations de M. Hammarskjöld : « Alors qu'il était en fonction, l'Organisation des Nations Unies faisait face à une situation difficile en Corée, et il a pu sortir grandi de cette expérience. Quelques années plus tard, la question de Suez préoccupait profondément le monde entier. A cette

période appartiennent deux grandes réalisations : l'ouverture du Canal de Suez dans un temps beaucoup plus court qu'on ne pouvait l'espérer et la création de la première force internationale qui ait aidé à sauvegarder la paix dans une région très troublée. »

« M. Hammarskjöld, dit le D^r Awad, était capable d'apporter la conciliation dans presque tout le Congo, et il était sur le point de parachever sa tâche quand il est tombé, victime du devoir, soldat infatigable et courageux ; l'œuvre qu'il a accomplie lui vaut une place d'honneur au rang des serviteurs immortels de l'humanité. »

Après le D^r Awad, M. René Maheu, Directeur général par intérim de l'Unesco, a rendu personnellement hommage à Dag Hammarskjöld, avec qui il avait souvent étroitement collaboré :

« ... Bien plus haut et plus durable que la flamme qui dans la nuit de dimanche a calciné d'horribles débris dans la brousse africaine, la flamme de l'inextinguible espérance qui l'animaient et qui l'a consumé, continuera de nous éclairer dans notre nuit et dans notre jungle. »

« Nous n'entendrons plus sa voix, sourde et comme retenue de pudeur qui atténuait, adoucissait d'un voile de délicatesse et comme de tendresse les

arêtes de l'expression, non exempte d'ironie, d'une des intelligences les plus lucides et d'une volonté les plus tranchantes qui aient été... Mais, jusqu'au bout de nos journées et de nos travaux, nous entendrons l'appel dont il s'était fait inlassablement l'écho jusque dans le désert où il s'est perdu — l'appel de la liberté, de la dignité humaine et de la concorde. »

« L'Histoire dans laquelle il est entré avec une aisance qui tenait de la grâce... dira l'importance décisive de sa contribution à l'édification des Nations Unies et à leur œuvre de paix et de progrès économique et social », a dit encore M. Maheu. « C'est lui qui a dit un jour, a-t-il ajouté, l'homme ne compte pas, c'est l'institution qui compte. Il n'est pas d'homme de notre époque qui ait davantage marqué du style original de sa personnalité l'Organisation à laquelle il s'était tout entier consacré avec ses dons exceptionnels. »

Un millier de personnes assistaient à la cérémonie, membres du Centre d'Information des Nations Unies à Paris, membres du Conseil Exécutif de l'Unesco, délégués permanents à l'Unesco, représentants du Corps diplomatique à Paris et membres du Secrétariat de l'Unesco.

UN CONCOURS INTERNATIONAL D'AFFICHES : Un concours international d'affiches est ouvert par l'Unesco. Il permettra de choisir des projets d'affiches en couleur qui auront pour thème un appel à la compréhension et à la coopération internationale.

Les candidats doivent avoir au moins dix-huit ans, sans autre limite d'âge. Ils doivent soumettre UN SEUL PROJET, par l'entremise de la Commission nationale pour l'Unesco de leur pays d'origine.

Chaque Commission nationale choisira trois projets au plus, qu'elle enverra au siège de l'Unesco, à Paris, où un jury constitué par le directeur général procédera à une sélection sur le plan international. Les projets communiqués par les Commissions nationales devront parvenir au siège de l'Unesco pour le 28 février 1962 au plus tard.

Le jury international choisira au maximum trois projets auxquels seront décernés les prix suivants : Premier prix : 1 000 dollars ; deuxième prix : 500 dollars ; troisième prix : 500 dollars.

■ UN JOURNAL POUR 100 PERSONNES. Près de 70 % des habitants sont, dans le monde entier, privés des moyens les plus élémentaires d'information. Dans quelques-uns des pays les moins développés d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine, la presse est très insuffisante. L'Unesco a suggéré que chaque pays s'efforce de mettre à la disposition de ses ressortissants au moins dix exemplaires de journaux quotidiens pour 100 habitants, cinq postes récepteurs de radio, deux places dans une salle de cinéma, et deux postes de télévision. Cette pénurie de moyens d'information entrave le développement de l'instruction et par voie de conséquence celui du progrès économique et social. L'Unesco vient de publier une étude de 45 pages « Les moyens d'information dans les pays en voie de développement », qui examine ces problèmes et envisage les mesures que pourraient prendre les gouvernements, les organisations internationales et les agences privées.

UNE NOUVELLE EXPLORATION DE L'ESPACE : A l'occasion du second vol réalisé dans l'espace, M. Alvin Roseman, Directeur Général par intérim de l'Unesco, a envoyé au Président de la Commission soviétique nationale pour l'Unesco, à Moscou, le message suivant :

« La réussite du dernier vol spatial nous a fait une impression profonde. Je vous prie de transmettre nos plus chaleureuses félicitations à la Commission soviétique nationale pour cette magnifique contribution des savants et des ingénieurs soviétiques. »

Dans une interview, l'académicien Alexandre Oparine, biologiste, a déclaré :

« Nous ne pouvons faire de suppositions en ce qui concerne la possibilité de la vie sur Vénus, Mars, ou d'autres corps célestes. Mais il est hors de doute que la vie n'existe pas seulement sur la Terre. La vie, en tant que forme extrêmement complexe de l'existence de la matière, arrive à une étape déterminée de son développement. »



Photo © M.T. Bénéicosky, Varsovie.

DEUX FRESQUES SPLENDIDES, dont les couleurs semblent avoir été posées hier, ont été découvertes à Faras Ouest par le Professeur Michalowski, qui dirigeait une expédition du Centre Polonais. L'une d'elles, qui représente Saint Michel (à gauche) est aujourd'hui au Musée de Ouadi Halfa. Dans la même région, cette expédition polonaise a également mis au jour deux chapelles chrétiennes qui datent du V^e siècle. Ci-dessous, des fours de potier de l'époque chrétienne découverts dernièrement dans les fouilles de Faras Nord.



Photo Unesco - Keating.

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES (Suite de la page 25)

SOUVENIRS ENFOUIS DES PEUPLES

égyptienne et Gémaï, au nord de Ouadi-Halfa (mission commune des Etats scandinaves) ; Buhen (Egypt Exploration Society).

Une pareille liste indique par elle-même l'importance donnée par les archéologues aux recherches dans la Nubie menacée.

Toutefois, il ne fallait pas s'attendre, surtout en Nubie égyptienne, à des trouvailles exceptionnelles. Les travaux antérieurs, ceux de 1907-1912 et de 1929-1934, comme ceux que le professeur Walter B. Emery conduisit dans la forteresse de Buhen depuis quelques années, ont bien certainement mis au jour les vestiges les plus importants.

Néanmoins, les efforts conjugués d'un aussi grand nombre d'expéditions scientifiques ont déjà, en quelques semaines de travaux intensifs, abouti à des résultats dont l'intérêt archéologique est indéniable.

C'est ainsi que les fouilles d'Aniba, dans des cimetières d'époques diverses, ont permis au professeur Abdel Moneim Abou-Bakr, de l'Université du Caire, de faire d'intéressantes constatations sur les différentes méthodes d'inhumation et même sur l'existence d'épidémies qui endeuillèrent les villages nubiens. Les objets que ces tombes restituèrent sont si variés dans leurs formes et dans leurs matériaux qu'ils constituent une admirable collection ; ils sont généralement d'une facture assez fruste ; ils n'en apportent pas moins un témoignage direct sur les aptitudes artistiques et sur les croyances des gens qui les firent ou qui les utilisèrent.

La découverte attendue de la tombe de Heqanefer, prince de Miam, à Toschké-est, fut un peu décevante : elle est en très mauvais état de conservation. Du moins permet-elle de mieux connaître un grand personnage, contemporain de Toutankhamon, qui n'était signalé, jusqu'ici, que par une inscription rupestre à Toschké même et par une représentation de la tombe de Houy, à Thèbes.

40 Au Soudan, à Aksha, la mission franco-argentine a découvert les fragments d'une longue inscription. Le professeur Rosenwasser l'a, semble-t-il, identifiée : elle serait la copie du fameux décret de Ptah gravé sur le mur qui joint deux piliers dans la salle aux piliers osiriens du grand temple d'Abou Simbel. Pareille identification ne

saurait surprendre : Ramsès II n'a-t-il pas fait reproduire plusieurs fois l'inscription relatant son mariage avec la princesse hittite, à Karnak, à Abou Simbel et même au Soudan, à Amara ?

Les principales trouvailles du professeur Leclant, chef de la mission de l'Université de Strasbourg, à Tomàs concernent la période méroïtique. Une grande stèle de vingt-quatre lignes et une table d'offrandes inscrite sur tout son pourtour s'ajoutent maintenant aux nombreux documents méroïtiques qui ont été découverts surtout à Ballanah-Qustul et au Soudan même.

A Faras, où le professeur Michalowski, directeur du Centre polonais du Caire, a retrouvé deux chapelles chrétiennes, deux des quatre stèles mises au jour permettent de faire remonter au moins à la fin du V^e siècle la christianisation de la Nubie soudanaise ; en effet, la plus ancienne commémore le souvenir du premier ou de l'un des premiers évêques de l'ancienne Faras, et elle est datée de 606. En outre, les travaux de la mission polonaise ont révélé deux magnifiques peintures murales, aux couleurs vives et encore fraîches : l'une d'elles, qui, par la suite, a été déposée et transportée au musée d'Ouadi-Halfa, représente l'archange saint Michel ; l'autre, la Vierge et l'Enfant.

Enfin, dans le dallage de l'église *extra muros* de la forteresse d'Ikhmindî, le professeur Donadoni, chef de l'expédition de l'Université de Milan, a découvert une inscription sur pierre donnant les noms du roi des Nobades, de l'exarque de Kalabcha et d'un *curator*, qui présidèrent à la fondation de la forteresse ; une étude serrée du texte a permis de dater cette fondation de la seconde moitié du VI^e siècle.

Un pareil bilan se suffit à lui-même. Il explique pourquoi les craintes des archéologues diminuent à chaque saison. L'enthousiasme avec lequel les instituts et les fondations ont répondu à l'appel du Directeur général de l'Unesco ne visait pas à renouveler l'histoire de la Nubie, déjà connue dans ses grandes lignes. Il avait pour but unique d'arracher au sable les derniers documents enfouis et de préciser certains points demeurés obscurs par des fouilles systématiques, avant l'engloutissement définitif d'une région archéologique riche en vestiges de plusieurs civilisations successives. Et ce but est maintenant près d'être atteint.

SOULEVER LA MONTAGNE DE 60 MÈTRES

Les deux temples de Abou Simbel que Ramsès fit tailler dans le roc il y a 3 000 ans sont les plus étonnants des monuments de Nubie, dans la zone que vont recouvrir les eaux du Haut barrage du Sadd-el-Aali. L'opération qui permettra de les sauver est l'une des entreprises les plus audacieuses du siècle, puisqu'on élèvera deux montagnes d'une hauteur de 60 mètres — soit presque la hauteur des Tours de Notre-Dame de Paris. On voit ici l'image, conçue par un artiste, du petit temple de la Reine Nefertari (ci-dessous) et du Grand Temple de Ramsès (notre couverture) tels qu'ils apparaîtront pendant l'opération de surélévation, encastrés dans leurs « caisses » de ciment (vues en arraché). Le grand temple est sans doute le plus grand ouvrage du monde taillé dans le roc par la main de l'homme; il représente un poids de 300 000 tonnes. Signalons que nos deux pages de couverture doivent être vues séparément, car en fait le temple de Nefertari est à la droite du grand temple, dont il est séparé par un large défilé sablonneux.

